NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM III
1248
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 5521

B. Pau III 12 f
f 11
9
3 b

IBN
G12883

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XII.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

A

MONSIEUR D'ALEMBERT.

Non, mon cher Anaxagoras, vous n'êtes pas entré dans le ſens de ma lettre. A Dieu ne plaiſe que je m'en prenne à vous pour m'avoir envoyé ce nouveau ſyſtème de philoſophie! Il ne s'agit pas d'un ſage comme vous dans ce qui a excité mon zèle: ce n'eſt que contre l'auteur que je m'emporte; je ne puis lui pardonner que ſur la fin du XVIIIme ſiècle il veuille s'écarter de l'expérience, pour s'égarer dans un labyrinthe de chimères que ſon imagination enfante. Que deviendra la philoſophie, ſi on s'écarte du chemin ſage qu'on lui a tracé & qu'on lui ôte le bâton de l'analogie & celui de l'expérience pour ſe conduire? Si le livre de ce ſonge-creux prend faveur, voilà d'abord nombre de jeunes écervelés qui vous débiteront des paradoxes pour ſe faire lire, la philoſophie retombera comme jadis dans Athènes entre les mains des ſophiſtes, & l'on ſubſtituera aux vérités évidentes un jargon obſcur, & entortillé

de phraſes métaphyſiques, qui replongera la France dans l'ignorance. J'aime le ſiècle où je ſuis né: je m'affectionne à tous ceux qui l'honorent, & j'abhorre tout ce qui nous menace de replonger notre poſtérité dans la barbarie. Que des moines ambitieux perſécutent les philoſophes & s'élèvent contre les vérités les mieux prouvées par les apôtres de la raiſon, je ne l'approuve pas; cependant je vois qu'ils agiſſent ſelon les principes de leur intérêt, qui veut qu'ils dominent ſeuls ſur les hommes: mais que de prétendus philoſophes ſapent eux-mêmes les vérités les mieux reconnues, qu'ils dégradent la philoſophie autant qu'il eſt en eux, qu'ils reſſuſcitent les erreurs de nos ancêtres, en vérité c'eſt ce qui n'eſt pas pardonnable. Tenez, voilà ce qui a mis ma bile en mouvement; & quiconque aime que les hommes ſoient éclairés, éprouvera à la lecture de ce livre les mêmes ſentimens d'indignation contre ſon auteur.

Vous me parlez d'un autre livre que vous avez la bonté de m'envoyer; il ne m'eſt point encore parvenu; je vous prie néanmoins d'en remercier ceux qui ont daigné me l'envoyer.

La réputation du collége Mazarin a été célèbre depuis long-temps; les jéſuites avoient d'habiles profeſſeurs, la rhétorique étoit ſupérieurement traitée à Port-royal. Paſcal, Racine, Arnaud & Nicole étoient des gens d'un grand mérite & qui étoient ſortis de cette école. Je voudrois, pour la conſolation de ma vieilleſſe, voir germer & éclore quelques plantes qui puſſent remplacer celles qui ont honoré le ſiècle précédent. Il ſemble que les grands hommes meurent ſans poſtérité. Je déſirerois qu'il y eût une filiation d'ames ſupérieures dont ſans ceſſe les unes remplaçaſſent les autres. Après tout, mon temps eſt bientôt fini; j'ai joui du marc du ſiècle de Louis XIV. Je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans ce temps, & pour ſe conſoler de l'avenir il faut dire, *après moi le déluge.* Le monde eſt un théâtre perpétuel de viciſſitudes, c'eſt une ſcène mouvante où tout change: ici les arts, les ſciences & les empires s'élèvent; là c'eſt la barbarie qui ſuccède aux connoiſſances & les potentats dont les trônes ſe renverſent. Vous autres François, vous n'y allez pas de main morte; vous ne ſapez pas mal le trône britannique. Cette na-

tion, qu'on dit ſi profonde, avoit des miniſtres ſuperficiels pour la gouverner, qui l'ayant dépouillée de richeſſes abuſives qu'elle poſſédoit, & lui ayant fait perdre des poſſeſſions qui lui étoient à charge, ont bravement travaillé à ſon abaiſſement, ſans doute pour tempérer l'excès où elle pouſſoit ſa fierté, & ſon dédain pour le reſte de l'Europe. Dans cent ans d'ici quiconque reſſuſciteroit de nos contemporains, ne reconnoîtroit plus notre continent. En attendant je vous ſouhaite ſanté, proſpérité & contentement. Sur ce &c.

Le 26 Avril 1782.

Il m'arrive comme à vous d'admirer la morale des ſtoïciens & de m'affliger de ce que leur ſage ſi reſpectable n'eſt qu'un être de raiſon. C'eſt bien à ce ſujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire.

Tes deſtins ſont d'un homme & tes vœux
ſont d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun légiſlateur, aucun philoſophe ne changera la nature des choſes.

Notre eſpèce a dû être probablement telle que nous la connoiſſons, un bizarre aſſemblage de quelques bonnes & de quelques mauvaiſes qualités. L'éducation & l'étude peuvent étendre la ſphère de nos connoiſſances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le maſque de la vertu, mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l'homme comme une machine mécanique aſſujettie aux reſſorts qui la dirigent; & ce qu'on appelle ſageſſe ou raiſon, n'eſt que le fruit de l'expérience qui influe ſur la crainte ou ſur l'eſpérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, eſt un peu humiliant pour notre amour propre; par malheur cela n'eſt que trop vrai. Quoi qu'il en ſoit, j'eſtime les ſtoïciens, & je les remercie d'un cœur pénétré de reconnoiſſance de ce que leur ſecte a produit un Lélius, un Caton d'Utique, un Épictète, ſurtout un Marc-Aurèle. Aucune des autres ſectes philoſophiques ne peut ſe vanter de tels élèves, & je voudrois pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il eſt fâcheux que tous ceux qui ſouffrent, ſoient

obligés de donner un démenti tout net à Zénon; il n'en eſt aucun qui ne convienne que la douleur eſt un grand mal. Je voudrois bien que notre bonne mère nature vous diſpenſât du pénible emploi de produire des Pyrénées & des Alpes au fond de votre veſſie. C'eſt un mal trop ſérieux pour que j'en badine, principalement lorsque vous en ſouffrez, vous que le Parnaſſe & tous les gens qui penſent, déſireroient qu'il fût immortel. J'eſpère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuſe maladie n'empire pas & que vos amis peuvent ſe flatter de vous conſerver encore longues années.

Que vous dirai-je du ſaint père? Il a perdu ſon infaillibilité, depuis qu'il s'eſt aviſé d'aller à Vienne comme témoin de ſa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos François n'imiteront point la conduite de l'Empereur. Il règne dans votre patrie plus de ſuperſtition que dans aucun État de l'Europe. Vos prêtres ont uſurpé une autorité qui balance celle du ſouverain, & votre Roi n'oſe entreprendre contre un corps auſſi puiſſant, ſans avoir pris les plus ſages meſures pour faire réuſſir un deſſein auſſi hardi. Ainſi tout bien conſidéré, les

États de l'Empereur seront les seuls qui profiteront de ce schisme de l'Église, les autres souverains manqueront ou de cœur, ou de sagesse, ou de moyens pour l'imiter : cependant ne vous flattez pas que nous en soyons arrivés au temps où la raison dominera sur les hommes. Furetez dans tous les coins de l'Europe, vous y trouverez des hommes, qui tiennent à leurs superstitions, autant et plus qu'à leur patrimoine. Sachez qu'une secte en Saxe, évoque les morts comme la pythonisse d'Endor : apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une secte religieuse (c'est beaucoup dire) plus absurde que les sectes connues. Telle est notre pauvre espèce, et telle sera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Des folies, des fables, le merveilleux l'emportent toujours sur la raison et sur la vérité. Fontenelle avoit bien raison de dire que s'il avoit une main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en est pas digne.

Mais savez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui ? Moi qui croyois l'Abbé Raynal enfermé dans quelque prison de votre inquisition,

je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-dinée, et je ne le quitterai point que je ne l'aie coulé à fond. Enfin j'ai vu l'auteur du stathoudérat et du commerce de l'Europe. Il est plein de connoissances, qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a faites; j'ai cru m'entretenir avec la providence. Tous les gouvernemens sont pesés à sa balance, et l'on risque le banissement à oser avancer modestement devant lui que le commerce d'une puissance est de quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reste à savoir si ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on désire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le nord désire ardemment la paix; malgré les associations maritimes et le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'est pas moins molesté par les fortes assurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du faubourg saint-Germain et qui de là gouverne despotiquement l'Europe, vient de m'a-

dreſſer un beau projet de pacification générale. L'eſprit de l'abbé de ſaint Pierre eſt deſcendu ſur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obſcurité travaillent à ſon plus grand avantage. C'eſt dommage que d'auſſi beaux génies n'ayent pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conſervation du ſage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de miſère & pour voyager enſemble, afin de nous rendre zéro.

Sur ce &c.

Le 18 Mai 1782.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il ſemble que le mauvais tonneau de Jupiter eſt plus grand & plus plein que celui dont il répand ſes faveurs ſur les hommes. Dix mauvaiſes nouvelles pour une bonne. Il y a des perſonnes qui renoncent

volontairement à la vie, mais je n'en ſache aucune morte de douleur. Si des malheurs nous accablent qui ne regardent que notre perſonne, l'amour propre fait gloire d'y oppoſer la fermeté; mais dès que nous faiſons des pertes irréparables pour l'éternité, il ne reſte rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous conſoler, ſi ce n'eſt pour un vieillard de mon âge la ferme perſuaſion de rejoindre dans peu ceux qui nous ont devancés. Il faut l'avouer: l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. Le cœur eſt atteint d'une bleſſure, le ſtoïcien vous dit: tu ne dois pas ſentir de douleur; mais je la ſens malgré moi, elle me conſume, elle me déchire, un ſentiment intérieur plus fort que moi m'arrache des plaintes & d'inutiles regrets. Je ne vous parlerai pas davantage ſur un objet triſte & qui ne peut engendrer que des penſées ſombres. & mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans votre patrie, à l'exception de l'abbé de L'Isle, le ſeul digne ſelon moi du ſiècle de Louis XIV, & je ne me ſoucie ni de votre théâtre, ni de vos farces, ni de votre Ramponet, ni de tous vos bateleurs comiques. Il ne reſte pour la fin de ce ſiècle

que la phyſique, dans laquelle il s'eſt fait des recherches curieuſes. Si les abſurdités théolo-go-métaphyſiques avoient pu être anéanties, elles l'auroient été par les foudres philoſophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre eſpèce étant formés avec un penchant preſque irréſiſtible pour le merveilleux & la ſuperſtition, les moines & les voyans n'ont pas eu grand'peine à leur remplir l'eſprit de ce fatras dégoûtant d'abſurdités par leſquelles ils les gouvernent. Le peuple, qui partout fait le grand nombre, ſe laiſſera toujours conduire par des fourbes, des fripons faiſeurs & commentateurs de fables puériles, & le nombre des ſages ſera toujours réduit à peu d'individus; le grand nombre d'imbécilles doit donc probablement prévaloir ſur le petit nombre de ceux qui penſent & qui ſavent faire uſage de leur raiſon.

Si l'Empereur détruit des couvens, je rebâtis des égliſes catholiques qui étoient brûlées, je laiſſe à chacun la liberté de penſer à ſa guiſe, & je crois que Fontenelle a dit très-ſagement, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas, parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'eſt malheureuſement que

trop vrai. Un âne plie ſous le poids quand on l'a ſurchargé; mais un ſuperſtitieux porte tous les fardeaux dont ſon prêtre l'accable, ſans s'appercevoir de la manière indigne dont il ſe trouve avili.

A l'égard des guerres préſentes, je penſe comme vous, & j'applaudirai aux efforts prodigieux des puiſſances belligérantes, ſi tous ces immenſes préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une abſence de trois ſemaines & je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère, je n'en ſais pas davantage. Je ſouhaite que la coqueluche ou le mal du nord vous guériſſe de toutes vos infirmités, & que ni la veſſie ni les poumons ne vous cauſent de ces fâcheuſes diſtractions qui rendent la vie onéreuſe & inſupportable.

Sur ce &c.

Je crains que ma lettre ne vous égaye pas. Un peu de patience & le temps feront ce que la raiſon a inutilement entrepris.

Le 8 Septembre 1782.

Vous

Vous me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violens et exigent le plus de compassion, sur-tout quand des gens de mérite comme Anaxagoras en sont affligés. Pour moi je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de madame la Goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parloient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avoit été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avois pas mis au monde pour être immortel.*

Si vos amiraux et les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur

monde, et ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes étoit assurément très-hétérodoxe et ne pouvoit réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles, mais les impossibles ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'orient d'une nouvelle guerre. On en veut furieusement au sopha de Mustapha, que l'on croit qui siéroit bien à l'Empereur, qui semble vouloir en partager les dépouilles, sans excepter les houris. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de Nantes, et quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs élysées. Pour moi je me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises. Je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison et de ma façon de penser, et pourvu que

par de juſtes entraves on empêche les moines de troubler la ſociété, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce Mr de Villars, qui n'eſt pas le Maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puiſſans & ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux ſur les prérogatives de leur infaillibilité & ſur leurs dignités. Vous ſavez que les prêtres les appellent les images de Dieu ſur terre; ces fous le croient de bonne foi, & les folliculaires ſont dans la néceſſité de les reſpecter en ménageant leur délicateſſe infinie avec la plus ſcrupuleuſe attention. Si l'image de Dieu de Verſailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires ſuiſſes, hollandois & allemands gagneront à l'impreſſion ce que des libraires françois auroient pu profiter, & vos prêtres, quoi qu'ils faſſent, ne reſſuſciteront pas à la fin du XVIIIème ſiècle la bienheureuſe ſtupidité des ſiècles X & XIème. Les gens qui penſent & qui combinent des idées ſont très-déſabuſés de fables. La ſorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la ſtupidité & elle ſe contente que la maſſe im-

bécille du peuple la ſuppoſe invulnérable. Je vous ſouhaite la bonne année; ſurtout n'ayez plus de colique néphrétique & ſuſpendez votre voyage jusqu'à mon départ.

Sur ce &c.

Le 30 Décembre 1782.

Je vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des ſtoïciens, il m'a paru qu'ils avoient trop exalté la nature humaine. Leur amour propre leur perſuada que chacun poſſédoit en ſoi une parcelle de l'ame de la nature, & que cette parcelle pouvoit atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle ſe rejoignoit après la mort de celui qu'elle avoit animé. Ce ſyſtême eſt beau & ſublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la nobleſſe à s'élever au deſſus des événemens fâcheux auxquels nous ſommes aſſujettis, & un ſtoïciſme qui n'eſt pas outré, eſt l'unique reſſource des malheureux. Toutefois il ne faut pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle nous

ne ſaurions atteindre, ni nous compoſer une généalogie imaginaire, qui loin de nous anoblir nous dégrade, parce qu'en conſidérant la turpitude & les crimes de notre eſpèce, il y auroit plus de vraiſemblance à nous croire deſcendus d'êtres malfaiſans, (ſuppoſé qu'il en exiſte,) que d'un être dont la nature même doit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui échappent au ſouffrant, atteſtent que la douleur eſt un mal très-réel. J'eſpère que votre veſſie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux ſtoïciens. Mon ame m'a appris par l'expérience qu'elle eſt la très-humble ſervante de mon corps. Auſſi ſouvent qu'il ſouffre, elle eſt très-mal à ſon aiſe, tant ſes facultés intellectuelles ſont aſſujetties à la mécanique de notre organiſation.

Quel ſaut des ſtoïciens au ſaint père! Mais puisqu'il eſt fait, je pourſuis. Ce pauvre prêtre a démenti ſon infaillibilité par ſon voyage de Vienne; il s'eſt expoſé à recevoir un refus auquel il pouvoit s'attendre. L'Empereur continue ſes ſécularisations ſans interruption; il paroît que les couvens riches ont la préférence

ſur les mendians; on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigeroit la réforme préférablement aux premiers. Je doute fort qu'en France on imite l'auguſte Céſar germanique, à moins que votre contrôleur général n'ait épuiſé toutes les reſſources de ſon induſtrie pour procurer des fonds au gouvernement. Chez nous chacun reſte comme il eſt, & je reſpecte le droit des poſſeſſions ſur lequel toute ſociété eſt fondée.

On nous a annoncé ici la diſgrâce de Mr de Graſſe; il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui lui a ſi mal réuſſi. Il paroît que la marine angloiſe a une grande ſupériorité dans la manœuvre ſur celle des François. C'eſt faute d'exercice & d'expérience de la part de vos compatriotes; ce ſont des choſes où ils pourront parvenir à ſe perfectionner, ſi on les encourage à l'application & qu'on leur donne plus d'emploi en temps de paix. Je vois avec plaiſir que vous avez été content du grand Duc & de la viſite qu'il vous a rendue. Ce prince poſſède de grandes & bonnes qualités; il eſt un peu grave, cela tient à ſon caractère, mais le fond en eſt excellent.

L'abbé Raynal eſt encore à Berlin; il y amaſſe des matériaux pour écrire l'hiſtoire de la révocation de l'édit de Nantes. Cet ouvrage paroîtra trop tard; il falloit en 1680 remontrer à Louis XIV le tort infini que reſſentiroit ſon royaume de l'expulſion d'un nombre prodigieux d'habitans qui tranſporteroient leur induſtrie dans toutes les parties de l'Europe. A préſent les François le ſentent, quand il eſt trop tard pour y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes lettres précédentes de l'ouvrage ſur le collége de Louis le grand que vous m'avez envoyé. Je vous annonce un ouvrage nouveau ſur ***. Jusqu'à quand aura-t-on la bêtiſe d'écrire des billeveſées de cette eſpèce? Je m'en tiens aux lois générales & permanentes auxquelles tous les élémens obéiſſent, c'en eſt bien aſſez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour l'honneur de la philoſophie, & donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

Sur ce &c.

Le 5 Juillet 1782.

Mr de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étois trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre ſanté. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devroit pas couler du ſang. Cela me confirme dans le jugement que j'avois porté de votre mal & que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes ſont une maladie très-commune dans ce pays-ci; & cet accident dont on dit que vous ſouffrez, il y a pluſieurs perſonnes ici qui en ſont atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaiſir, je vous enverrai des recettes, non de moi mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce &c.

Le 18 Mai 1783.

Il eſt très-fâcheux de ſe trouver aſſujetti à la férule des médecins & de ſe rendre l'eſclave de

leurs idées fantaſques. Pour éviter ce joug, il faut ſe donner la connoiſſance de leur art; qui ſait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous ſavez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation françoiſe; néanmoins quelque prévenu que je ſois en ſa faveur, j'oſe ſoupçonner votre avorton d'Hippocrate de ſe déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous preſcrit. Il s'eſt mépris dans ſon jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs ſymptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre ſanté & votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats ſeptentrionaux les hémorroïdes ſont très-communes, & nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous euſſiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puiſſe être entièrement déraciné, mais on auroit dirigé le cours du ſang dont la nature veut ſe dégager, par le

canal usité où les veines hémorroïdales aboutissent. Nos médecins, qui commencent à devenir circonspects depuis qu'on s'est moqué d'eux à différentes reprises, ne vous proposeroient aucun remède, à moins qu'ils n'eussent un détail exact de vos maux & de leurs symptômes: s'ils agissoient autrement, ils mettroient leur réputation au hasard, de sorte qu'il leur faut *le status morbi* du patiént, pour opiner de quelles drogues ils l'empoisonneront.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en orient, & dont Dieu fait quelle sera l'issue. Depuis l'abdication de Charles Quint, nous avons vu la Reine Christine l'imiter, Victor Amédée a suivi cet illustre exemple, Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conséquent qu'il est des souverains détrompés des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracuse, je me sens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école; je me bornerai à devenir souffleur dans quelque troupe de comédiens; il en sera

ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conſervation. Sur ce &c.

Le 22 Juillet 1783.

Il faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail: & quoique les maux de la veſſie, quoique ceux de la goutte ſoient fort douloureux, il vaut encore mieux les ſouffrir que de ſentir défaillir ſa mémoire & par conſéquent ſes penſées. Les Muſes étoient filles de la mémoire, pour nous apprendre que ſans la mémoire toutes les facultés de l'eſprit ſont perdues. Pour moi je ſuis journellement aux priſes avec ma mémoire & je m'efforce à la rappeler malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait appercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous ſommes & de l'infini où nous allons nous abymer. Et dans une telle ſituation nous avons l'effronterie de nous targuer, de nous aſſocier preſque à la Divinité, de parler de grandeurs, de dignités, de majeſté & de cent au-

tres folies qui font ſoulever le cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme, ſa vanité & ſon néant?

Mais je laiſſe ces réflexions trop mornes & trop lugubres, pour vous parler d'objets moins ſombres, & premièrement de Mr d'Eſterno qui vient d'arriver, & qui m'a paru un fort galant homme, autant que j'en ai pu juger par un premier entretien. Nos Dames ont été très-fâchées que ſon épouſe ne l'ait point accompagné; elles eſpéroient qu'une Dame françoiſe ſeroit pour les tudeſques une législatrice des grâces & un modèle accompli ſur lequel elles pourroient ſe mouler, pour répandre le vernis du bon ton ſur ce qu'elles ont encore conſervé d'agreſte, & qui date du temps des Obotrites. Je ne ſais ſi c'eſt ſentiment d'équité ou faute de diſcernement; mais perſonne dans ces contrées n'attribue aux François le malheur que les batteries flottantes des Eſpagnols ont eſſuyé à Gibraltar. On croit que Sa Majeſté catholique a réſolu abſolument de prendre la lune avec les dents & que des ſujets fidelles ont inutilement épuiſé leurs efforts pour le ſatisfaire. Toutefois ſi Gibraltar n'eſt pas ravitaillé par les Anglois, la

faim fera réuſſir ce que les batteries flottantes n'ont pu opérer.

Vous enviez la paix dont nous jouiſſons, ſans penſer qu'alternativement le ſort des États eſt de ſe trouver tantôt acteurs tantôt ſpectateurs ſur le grand théâtre des événemens. A peine deſcendions-nous des treteaux que vous y montâtes; & ſi la paix ſe fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le ſoleil ſortir des bras d'Amphitrite. Cette phraſe, toute poëtique qu'elle paroît, n'eſt pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination & qui font naître les plus vaſtes combinaiſons. C'eſt ainſi que l'amplification & l'hyperbole ſont comme des tubes qui agrandiſſent nos miſères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas ſi l'abbé Raynal en fera uſage. Je ſais qu'il aſſemble des matériaux & qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renſeignemens qui lui ſont néceſſaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'édit de Nantes. Il montrera le réſultat de cette fauſſe opération de Louis XIV; il parlera des pertes que cauſe l'eſprit perſécuteur à la France; mais la ſorbonne lui répon-

dra avec Boſſuet: „Agiles inſtrumens d'un „prompt écrivain & d'une main diligente, hâ„tez-vous de mettre Louis avec les Conſtantin „& les Théodoſe. Apprenez par Sozomène „que depuis que Dieu ſuſcita des princes chré„tiens & qu'ils eurent défendu les conventicu„les, la loi ne permettoit pas aux hérétiques „d'en aſſembler en public, de ſorte que la plus „grande partie ſe réuniſſoit à l'Égliſe, & les opi„niâtres mouroient ſans poſtérité, parce qu'ils ne „pouvoient plus communiquer entre eux ni en„ſeigner leurs dogmes. Ce que ſouffre un pays „par la dépopulation eſt un mal pour les mon„dains; mais les cœurs divinement éclairés ne „prennent pour des maux réels que ceux qui „les détournent eux & leurs compatriotes de „la voie du ſalut.“ C'eſt à l'abbé Raynal à répondre à cette belle tirade, qui peut contenter un pénitent imbécille & non convaincre un philoſophe.

Notre académie vient de faire l'acquiſition d'un nouveau membre; il ſort des tribulations que quelques phraſes raiſonnables & modeſtes lui avoient attirées à Turin; ſon nom eſt l'abbé Denina. Il a été profeſſeur à l'univerſité de

Turin; il vous ſera peut-être connu par l'hiſtoire des révolutions de Grèce & des révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il penſoit tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme ſi l'on n'en faiſoit qu'à Paris; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année aſſez forte, elle étoit de ſix millions de vos livres. Les proportions ſont gardées, ſix millions pour nous ſont autant que vingt millions pour la France. Gare que le Prince de Guémené ne ſoit le précurſeur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Eſpagne & la France ſe ſont épuiſées dans la guerre préſente; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute; le bon chrétien aux convoitiſes de la chair, le malade aux voluptés, le philoſophe à l'erreur, celui qui a la bourſe vide à ſon créancier, & la mort qu'eſt-elle? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde & je n'en vois plus que les illuſions. Que la goutte me vienne aſſaillir ou toute autre maladie, je ſais que c'eſt le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où perſonne

n'eſt revenu, & j'attends le moment de mon départ ſans crainte de l'avenir & avec une entière réſignation. Pour vous, je vous diſpute le pas, & comme avant vous je ſuis venu au monde, je prétends en ſortir avant vous, vous aſſurant que tant que je ſerai en vie je ferai des vœux pour votre contentement.

Sur ce &c.

Le 30 Octobre 1783.

Le Baron d'Écherny, que je ne connois point & qui a été Bourguemaître de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Miniſtre d'État de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je ſuis fort fâché qu'il vous ait laiſſé malade & ſouffrant. Peut-être la nature veut-elle ſur la fin de nos jours nous dégoûter de la vie, pour nous faire ſortir de ce monde avec moins de regret. Je ſuis toutefois touché d'apprendre vos ſouffrances, & je voudrois que vous vous fuſſiez ſervi des remèdes de nos Eſculapes germains, accoutumés à traiter

ter la maladie dont vous ſouffrez, dont preſque tout le monde eſt atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philoſophie* on entend toutes les matières que l'eſprit humain n'a pu approfondir & ſur leſquelles l'eſprit ſyſtématique s'eſt exercé, on fournira ſur ce ſujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me ſemble que l'homme eſt plutôt fait pour agir que pour connoître: les principes des choſes ſe dérobent à nos plus perſévérantes recherches. Nous paſſons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aïeux; mais nous laiſſons en même temps la vérité au fond de ſon puits, dont la poſtérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle faſſe. Jouiſſons donc ſagement des petits avantages qui nous ſont échus, & ſouvenons-nous qu'apprendre à connoître, eſt ſouvent apprendre à douter. Mais je ne m'apperçois pas que ma lettre s'adreſſe à un des plus grands philoſophes de notre ſiècle, qui a ſcruté tous les ſecrets de la nature, & qu'un ignorant de mon acabit devroit s'énoncer vis-à-vis de lui avec plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de ſouverain rend ceux qui le portent imper-

tinens & avantageux. Philippe de Macédoine auroit été plus ſage, il n'auroit point endoctriné Socrate; s'il avoit été ſon contemporain, il ſe ſeroit inſtruit dans la converſation de ce philoſophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous entendre, à vous lire, & je me renfermerai dans la modeſtie qui convient à mon ignorance. Je me contente de faire mille vœux pour votre conſervation. Sur ce &c.

Le 30 Septembre 1783.

Lettres ſans date.

Je me ſers de l'occaſion de Mr le Colonel Grimm au ſervice de Ruſſie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit eſſai ſur le gouvernement. Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je ſoumets celui-ci à votre cenſure. La matière eſt ſuſceptible d'une grande étendue; je l'ai reſſerrée, parce qu'il vaut mieux donner à penſer au lecteur que de l'accabler par une répétition aſſommante de choſes connues & dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras,

c'eſt tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reſte. Qu'Anaxagoras ſe conſerve, que la force & la vigueur d'ame achève de cicatriſer les plaies de ſon cœur, & que ſa magnanimité l'élevant au deſſus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuſe apathie des ſtoïciens. Sur ce &c.

Voici cet éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver. Je crains bien que l'académie françoiſe ne critique un peu le langage, mais le moyen de bien parler Welche en Bohème? J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'eſt pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on oſe à peine ſe dire à l'oreille. Voilà en quoi conſiſte tout le mérite de cet ouvrage. Votre éloge de la Motte eſt ſans doute ſupérieur à mon griffonnage, ſi ce n'eſt que la matière que j'ai eu à traiter eſt plus abondante que la vôtre.

Mr Rougemont doit déjà être payé jusqu'au dernier fol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous faiſons, je ne ſais encore trop que vous en dire: je me conſidère comme un inſtrument dans les mains de la fatalité, qui eſt employé dans l'enchaînement des cauſes, ſans que cet inſtrument ſache quel eſt le but & quel ſera le réſultat des opérations qu'on lui fait faire. C'eſt un aveu ſincère que les politiques & les militaires font rarement, mais très-conforme au tour des entrepriſes que tant d'hommes d'État ont haſardées avant moi, & dont l'hiſtoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avoient conçus les promoteurs. Quelque peſant que ce fardeau de la guerre ſoit pour ma vieilleſſe, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je conſolide la paix & la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut oppoſer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, & réfréner une ambition déméſurée qui ne connoît de borne que celle d'une force aſſez puiſſante pour l'arrêter; il faut donc nous battre. Combien & jusqu'à quand, c'eſt ce que le temps éclaircira. Ceci eſt une

phraſe de gazetier, qui peut ſouvent s'appliquer à d'autres ſujets; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait &c.

Il règne un ton de triſteſſe dans votre lettre qui m'a fait de la peine: il ſemble que vous ayez à vous plaindre également de votre tempérament & de la fortune. Nous ſommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière; il faut tâcher de la finir gaiement. Si nous étions immortels, il nous ſeroit permis de nous affliger des maux; mais notre trame eſt trop courte pour qu'il nous ſoit permis de nous attacher trop à des choſes qui bientôt diſparoîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763; & moi auſſi: c'eſt le ſort des vieillards. Je perds la mémoire des noms, la vigueur de mon eſprit s'affoiblit, mes jambes ſont mauvaiſes, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre, cependant toute cette kyrielle d'infirmités & de déſagrémens ne m'empêche pas

d'être gai, & je conſerverai un viſage riant lorsqu'on m'enterrera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'eſt qu'un ſonge & qu'il n'en reſte rien quand elle eſt paſſée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaiſir de vous revoir & que nos entretiens ſe borneront à mettre du noir ſur du blanc; encore cela vaut-il mieux que rien: vous peindrez donc vos penſées, & j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéoſe de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire ſans ſavoir ce qu'il faiſoit. L'égliſe catholique de Berlin ne conviendroit guère au cénotaphe que vous propoſez de lui ériger. Cette égliſe eſt bâtie ſur le modèle du panthéon de Rome, & on ne ſauroit ſans la défigurer y placer de ces ſortes de mauſolées; mais Voltaire en revanche aura ſon buſte à l'académie, où il ſera mieux à ſon aiſe que chez vos faiſeurs de Dieux, chez vos déophages, qui ſe ſcandaliſeroient à cette vue, ſurtout ſi par un miracle ſa ſtatue animée alloit lâcher quelque épigramme.

Il y a de beaux vers dans cette ode que vous m'avez envoyée; quelques ſtrophes ſont

ſortes & harmonieuſes, il y en a quelques unes d'entortillées que l'auteur pourroit facilement corriger. J'ai vu en paſſant un Mr de L'Isle qui va en Ruſſie avec le Prince de Ligne; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir aſſiſté *in articulo mortis.* J'aurois ſouhaité qu'il eût pu le reſſuſciter. Je crois l'avoir dit, & je crains d'avoir raiſon: *le tombeau de Voltaire ſera celui des beaux arts.* Il a fait la clôture du beau ſiècle de Louis XIV. Nous entrons dans le ſiècle des Pline, des Sénèque & des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de ſtérilité qu'en temps d'abondance; ce qui doit rendre nos derniers momens moins déſagréables, parce que nous ne ſommes plus attachés à ce dont il faudra nous ſéparer. Suivez donc mon conſeil, mon cher Anaxagoras, couronnez votre front de roſes, divertiſſez-vous & abandonnez-vous à votre deſtin; je ſouhaite qu'il ſoit heureux & que votre ſanté ſe conſerve.

Sur ce &c.

Bien des hommes ont gagné des batailles & ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage auſſi parfait que l'avant-propos de l'encyclopédie; & comme c'eſt une choſe rare que d'apprécier toutes les connoiſſances humaines, & que c'eſt une choſe plus commune de mettre en fuite des gens qui ont déjà peur, je crois qu'en peſant les voix les travaux du philoſophe ſeroient jugés ſupérieurs à ceux du militaire, ſi nous enviſageons ces choſes du côté de l'utilité: des connoiſſances bien détaillées & appréciées ſe conſervent pour toujours, les livres les transmettent à la poſtérité la plus reculée; au lieu que les ſuccès paſſagers d'une guerre qui n'intéreſſe que quelques peuples dans un petit coin de l'Europe, s'oublient auſſitôt qu'ils ſont paſſés. Et voilà pour le philoſophe & pour le guerrier.

J'en viens préſentement aux nerfs, & pour qu'on juge par comparaiſon des miens & des vôtres, je propoſe que quelque habile chirurgien nous diſſèque tous deux; mais attendons, & avec un peu de patience ces Meſſieurs pour-

ront differter profondément ſur les nerfs du philoſophe françois & du ſoldat tudeſque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler ſont des tempéramens foibles & des eſprits déliés, & que les nerfs plus robuſtes ne conviennent qu'aux porte-faix, aux gladiateurs & aux manans. Conſolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite ſanté, la meilleure portion vous eſt échue; car les avantages de l'eſprit ſont en tout ſens préférables aux avantages du corps; il ne vous reſte qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées toutes les ſenſations triſtes qui l'offuſquent. Quand même on perdroit ce premier feu de la jeuneſſe ſouvent impétueux, il faut conſerver précieuſement un certain fonds de gaieté, qui joint à l'eſpérance nous ſert à ſupporter le fardeau de la vie.

Si des têtes tonſurées & mitrées ſont de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie ſur les eſprits, vous avez les armes du ridicule, & les traits de la ſatire acérés par la gaieté renverſeront le pontife & l'idôle du fanatiſme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philoſophes pleurent; riez & vous les

confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles ſervices; j'attaquerai gaiement la ſorbonne raſſemblée en corps, votre Beaumont archevêque par la colère de Dieu, votre Braſchi au Monte Cavallo, & mieux encore ſi les intérêts de l'aſſociation militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; & comme nos armes ſont des plumes, & que dans nos contrées perſonne ne nous empêche de les manier, que de plus les preſſes gémiſſent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'aſſigner ma tâche & je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au ſujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire, m'excite à le venger de ces ſcélérats, qui oſent exercer leur vengeance impuiſſante ſur les reſtes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buſte de cet homme rare & unique; je placerai ſon effigie dans notre ſanctuaire des ſciences, où il pourra reſter à demeure; au lieu que ſi on le mettoit dans une égliſe, ſon ombre en ſeroit indignée, ſans compter les haſards que cette ſtatue auroit à courir

après ma mort, où peut-être le faux zèle porteroit quelque prêtre dans la rage de ſon fanatiſme à mutiler ou à briſer le ſimulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il étoit queſtion de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre ſemaines de ſuite, que j'ai beaucoup ſouffert & qu'à force de régime j'ai chaſſé le maraſme & la maladie: mes doigts ne ſont point engourdis, & s'il eſt queſtion de prêtres, je répandrai avec mon encre ſur eux les flots de ma bile & de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou reſſuſcitez votre belle humeur.

Sur ce &c.

Pour que vous ne croyiez pas qu'après la mort de notre patriarche perſonne ne travaille plus à la vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une production des frères de la Baltique, qui aſſemblent autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur ennemi. Ce commentaire

eſt fait ſelon les principes de Huet, de Calmet, de Labadie & de tant d'autres ſonge-creux dont l'imagination égarée leur a, fait trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été. L'autre ouvrage développe le fondement des liens de la ſociété & de certains devoirs de ceux qui vivent & qui ſont réunis par le pacte ſocial. Tout cela ne fait pas grande ſenſation; mais ſi de mille perſonnes on en convertit une, l'auteur a de quoi s'applaudir & il peut ſe flatter de n'avoir pas perdu ſon temps. Le buſte de Voltaire dont vous me parlez me donne grande envie de l'acheter, n'étoit que la guerre coûteuſe dont à peine nous ſortons, nous a mis à ſec pour un temps. Ce ſeroit une affaire pour l'année prochaine, où les plumes commenceront à nous revenir. Vous ſavez le proverbe: *point d'argent point de Suiſſe*, point d'argent, point de buſte.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la campagne pour vous diſtraire de vos laborieux travaux. C'eſt bien fait, car il faut donner quelque relâche à l'eſprit; s'il étoit toujours tendu, il ſe relâcheroit tout à fait. Vous me faites en même temps entrevoir en per-

ſpective l'eſpérance de revoir Protagoras dans ces lieux. Je voudrois que vous euſſiez la flèche d'Abaris ou le char d'Élie pour vous tranſporter plus vîte & plus commodément. Si Voltaire vous a légué ſon cheval Pégaſe, cette voiture ſeroit la plus commode de toutes. Auſſi dirai-je à nos aſtronomes de braquer toutes leurs lunettes vers l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois je dois ajouter que ſi ce voyage ſe diffère trop, il ſe pourroit que vous ne me retrouvaſſiez plus: je ſuis vieux, caſſé & affoibli, la mort n'a pas beſoin de ſa faux pour trancher la trame de mes jours, c'eſt un fil d'araignée qu'on peut détruire ſans effort. Mais cela ne m'embarraſſe pas, un peu plutôt, un peu plus tard, nous, la génération qui nous ſuit, & toute la poſtérité, *& circulus circulorum*, fera le même chemin que nos prédéceſſeurs nous ont enſeigné en le frayant les premiers.

Quant à la politique des États, elle me paroît avoir quelque affinité avec la religion; l'une a ſes ſchiſmes comme l'autre; il y a des momens où les ſectateurs d'Ali l'emportent ſur ceux d'Omar: ce qui eſt le plus vrai prévaut à

la longue, l'évidence des véritables intérêts des États l'emporte ſur les illuſions paſſagères. Ce qui caractériſe la vérité, a quelque choſe de ſi ſimple & de ſi palpable, que pourvu qu'on n'ait pas l'eſprit naturellement ou louche ou faux, il faut y adhérer; tout le monde eſt obligé de convenir que deux fois deux fait quatre, perſonne ne s'aviſe de diſputer que les angles d'un triangle rectangle ſoient égaux à deux droits; il en eſt de même de bien des choſes dans la politique, qui peuvent ſe prouver avec une certitude approchante de celle des géomètres; il dépend alors du temps & des circonſtances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre, ſurtout quand de certains préjugés n' offuſquent plus les yeux de certaines perſonnes qui ſervent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous ſentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vîte, ou je ne ſerai plus au logis. Sur ce &c.

Il faut que les mauvais chemins ayent retardé l'arrivée des poſtes; il n'y a ni pirates ni capres ſur terre ferme entre nous & Paris, de ſorte que l'interruption de notre correſpondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières & à la crue des eaux qui ont gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois ſemaines en chemin; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles Dames gagnent à ſe faire attendre. A l'égard de ma ſanté vous devez préſumer naturellement que parvenu à ſoixante huit ans, je me reſſens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la ſciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amuſent aux dépens de mon exiſtence & me préparent à quitter l'étui uſé de mon ame. Il ſemble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable ſur la fin de nos jours. C'eſt le cas de dire avec l'Empereur Marc-Aurèle, qu'on ſe réſigne ſans murmurer à tout ce que les lois éternelles de la nature nous condamnent à ſouffrir.

Mais quittons un ſujet ſi grave pour des objets plus amuſans. Il ſe peut que Barbe-bleue vous ait amuſé, l'idée n'en étoit pas mauvaiſe. Si ce ſujet avoit été traité par Voltaire, ſa plume auroit bien ſu autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de ſorbonne qui me donne des leçons d'abſurdités théologiques dont je profite à vue d'œil: j'ai appris de lui ce qu'eſt l'intention interne & l'intention externe, choſes curieuſes que tout grand philoſophe que vous êtes vous ignorez; il m'a enſeigné des formules d'une déraiſon inconcevable, dont je compte faire uſage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Ribailler & même à Larchet, à toutes les plus grandes lumières de la ſorbonne. Je ſuis muni outre cela d'une cinquantaine de diſtinctions les plus ſubtiles, les plus fines & les plus propres à couvrir d'obſcurités les vérités les plus claires. Fier d'auſſi belles études & rempli d'une noble audace, je n'aſpire pas à moins qu'à devenir docteur de ſorbonne à mon tour; & après avoir déjà donné des preuves de ma ſcience par l'ouvrage de Barbe-bleue,

bleue. Je compte de parvenir à la charge de commentateur en titre de la ſacrée faculté. Charles Quint ſe retira au couvent de ſaint Juſt, & la ſorbonne deviendra l'aſile de mes vieux jours; elle me tiendroit lieu de purgatoire, je quitterois Ribailler & Patouillet, pour Abraham, Iſaac & Jacob: accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferois à l'ennui des patriarches & je détonnerois moins en chantant l'éternel alléluïa. Plein du beau zèle qui m'anime & dévoré du déſir de faire des proſélytes, je vous propoſe d'entrer avec moi en ſorbonne; je commenterai leurs billeveſées & vous calculerez leurs ſottiſes, ſi vous ne manquez point de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une meſſe & un ſervice pour Voltaire; les Allemands ne connoiſſent ſon nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinoſa & il faudra négocier pour amener cette meſſe à une fin heureuſe. La ſorbonne ſoutiendra également qu'il eſt damné, & dévolu à l'empire du prince des ténèbres; hélas! leurs plaies ſaignent encore, & l'aiguillon de la plaiſanterie y eſt enfoncé ſi profondé-

ment, que la vive douleur qu'ils en reſſentent n'eſt pas appaiſée & ne s'appaiſera de ſitôt: car quiconque attaque l'Égliſe, attaque Dieu, & quiconque attaque Dieu, doit être extirpé du nombre des vivans. Cela eſt clair, l'argument eſt en forme, par conſéquent Voltaire bout à préſent dans la chaudière infernale.

Mais quittons l'enfer & retournons à Paris, où vous me dites que Mr de Ruillières que je connois, ſe propoſe d'écrire l'hiſtoire des derniers troubles de la Pologne. Il me ſemble que l'époque eſt trop récente pour qu'un hiſtorien puiſſe s'expliquer ſur cet événement avec toute la liberté convenable; les acteurs exiſtent tous, & il eſt difficile en voulant dire la vérité de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros ſur cette matière ſe réduit à ceci: que les Polonois mécontens s'étoient confédérés pour détrôner un Roi que l'Impératrice de Ruſſie leur avoit donné; que quelques propoſitions relatives à la tolérance dans la religion les révolta au point de vouloir aſſaſſiner leur Roi; que la cour de Vienne s'emparant de la principauté de Zips, occaſionna le partage du royaume, l'Impératrice de Ruſſie ſe croyant en

droit de ſe venger de l'indocile obſtination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut deſcendre à des minuties perſonnelles, qui ne peuvent paroître avec ſureté qu'aux yeux de la poſtérité. Sur ce &c.

Comme je n'ai la goutte qu'aux pieds, je ne l'ai pas à la tête; ainſi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conſerver quelques reſtes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux ſuivre l'exemple de Démocrite que de pleurer éternellement avec Héraclite ſur des malheurs que nous ne ſaurions changer; ainſi toutes les ſottiſes ſorbonniques m'amuſent autant qu'arlequin ſauvage de la comédie italienne. Apprendre des ſages & ſe divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes ſenſés; auſſi fais-je, & je vous réponds que vos moines qui ſe targuent le plus de leur ténébreuſe ſcience, ſont ceux qui ſervent le mieux à mes menus plaiſirs.

Quelque peine que ſe donne votre engeance théologique pour flétrir Voltaire après

ſa mort, je n'y reconnois que l'effort impuiſſant d'une rage envieuſe, qui couvre d'opprobre ceux qui en ſont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées, j'entame à Berlin la fameuſe négociation pour le ſervice de Voltaire, & quoique je n'aye aucune idée d'une ame immortelle, on dira une meſſe pour la ſienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette farce, connoiſſent plus l'argent que les bons livres; ainſi j'eſpère que les *jura ſtolæ* l'emporteront ſur le ſcrupule.

Un géomètre françois m'écrit avec emphaſe qu'il a découvert la quadrature du cercle & que toute l'Europe eſt jalouſe de lui. Autant que je m'entends à ces matières, cette quadrature eſt impoſſible, à cauſe que les ſections ſont impaires, & même que ſi par ſon calcul il en approchoit de plus près que ſes devanciers, cette découverte n'en ſeroit pas moins inutile. Ces hautes ſciences ne deviennent utiles à la ſociété qu'autant qu'on les applique à l'aſtronomie, à la mécanique & à l'hydroſtatique; d'ailleurs elles ne ſont qu'un luxe de l'eſprit.

Nous avons ici un véritable génie de mécanicien; il s'appelle *Hermite*; fécond en in-

ventions ingénieuſes & utiles, il ne lui manque que de la célébrité; ſa ſimplicité & ſa modeſtie relèvent autant ſon mérite que ſes connoiſſances. Si dans un pays on pouvoit découvrir tous les talens que la nature ſe plaît à diſtribuer au haſard & qu'on pût employer chacun dans ſon genre, ce pays deviendroit bientôt le premier de l'Europe. Mais que de ſagacité, de ſoins infinis & de patience faudroit-il pour de telles découvertes? Le Fatum s'eſt réſervé la direction de nos deſtinées. A bien examiner la choſe, nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en viens à préſent au buſte de Voltaire, dont je vous prie de reculer l'envoi jusqu'au mois de Septembre, où tout ſera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt, m'a fait bien du plaiſir. Rapportez-vous-en à la réponſe que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre: ou il faut ſe voir vîte dans ce monde-ci, ou ſe donner rendez-vous dans la vallée de Joſaphat, & vous ſavez ce qui s'y paſſe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici & dans notre voiſinage quantité de perſonnes diſtinguées &

connues; la Princeſſe de Pruſſe, ſon frère le Duc de Bronſwic, ma nièce la Ducheſſe de Wurtemberg, l'Électrice douairière de Saxe, le Prince & la Princeſſe Hatzfeld, & le Prince de Mansfeld avec ſon fils. Une bataille ſanglante & meurtrière n'en auroit pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard ſeptuagénaire a hâte de vous voir, ne vous en étonnez point; c'eſt pour vous aſſurer avant de mourir de l'eſtime qu'il a eue pour vous & pour votre génie. Sur ce &c.

Comme chez moi les vœux d'un philoſophe ſont bien préférables aux prières des moines, vous devez vous attendre à mes remercimens ſur ce que vous me ſouhaitez d'heureux pour la nouvelle année; & comme je ſuis auſſi peu * * * que vous, je me flatte que ſi je déſire que le Ciel répande des biens ſur vous & ſur tous les amateurs de la ſageſſe, ce ne ſera pas un vœu déſagréable pour vous. Puiſſiez-vous donc, dans cette nouvelle année, vivre en paix, ſans chicane, ſans excommunication & ſans anathème, & puiſſe cette lie du genre humain, que vous nommez évêques, devenir raiſonna-

ble & tolérante! Mais je crains bien qu'il ne ſoit auſſi difficile de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à parler aux éléphans. Bon Dieu! quel opprobre pour ce clergé de France de ſévir ſi opiniâtrément contre ce grand homme que nous avons perdu! Je ſoutiens que ces tonſurés agiſſent en ingrats. Souvent Voltaire a émouſſé les traits qu'il leur a lancés, pour que les bleſſures ne fuſſent pas trop vives. Quelqu'un qui les ménageroit moins, pourroit les terraſſer à ne s'en relever jamais; car tout n'eſt pas dit. Les philoſophes ont eſcarmouché par-ci par-là, ils ont pouſſé des bottes; mais ces charlatans de la ſuperſtition n'ont pas encore été enfoncés, battus & diſſipés entièrement. Les armes ſont toutes prêtes pour ce combat, & ſi j'étois jeune, j'attaquerois comme Hercule cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produiſent des têtes renaiſſantes. Là, ce ſeroit la vérité qui terraſſeroit leurs abſurdes fables, ici la vertu qui mettroit au jour ce tiſſu de crimes dont la hiérarchie eccléſiaſtique eſt ſouillée; mais ces armes veulent être maniées par des mains vigoureuſes, & les miennes ſont gout-

teuſes. En naiſſant j'ai trouvé le monde eſclave de la ſuperſtition, en mourant je le laiſſerai de même: la raiſon en eſt que le peuple avale douze articles de foi comme des pillules, & qu'il eſt plus revêche ſur ce qui intéreſſe ſa liberté & ſa bourſe; il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, ſon eſclavage en devient la ſuite inévitable. Quant à ceux qui vous harcèlent, je vous conſeille de leur oppoſer l'armure de Fontenelle; ſage, qui de tous les ſavans a le plus évité de ſe commettre avec les vipères du ſacré vallon. Pour moi je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, & quand je ſuis aſſailli de la dernière, puisque la nature m'a donné deux mains, je penſe quand le mal m'ôte l'uſage de l'une, que c'eſt à l'autre à y ſuppléer. Maintenant j'ai chaſſé mon ennemi, j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui preſcrivant le régime des reclus de la Thébaïde; auſſi me ſuis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui juſtice ſera faite.

Je voudrois bien que votre ſanté ſe rétablît entièrement, ou je vous dirai comme Madame Deshoulières,

Oui, c'eſt déſeſpérer que d'eſpérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin j'ai voulu décraſſer mon eſprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me ſuis entretenu avec Mr Formey. Nous avons ſavamment & profondément diſcuté à ma grande édification les matières les plus graves, dont notre ſecrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort aſſuré que l'auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée étoit le ſeul poëte qu'eût produit ce long enchaînement des ſiècles; puis je me ſuis corroboré par les ſages réflexions politiques & philoſophiques de Mr Weguelin; & comme les ſoins de la terre m'avoient fait pour un temps oublier le ciel, Mr Bernoulli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des aſtres; il m'a appris qu'on ſoupçonnoit la cour de Vénus d'être plus nombreuſe qu'on ne l'avoit cru, & qu'on avoit des indices d'un de ſes ſatellites. Moi qui vais un peu vîte en beſogne, j'ai d'abord baptiſé ce ſatellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me ſuis recommandé aux bonnes grâces de cette Divinité, du nouveau Satellite & des trois Grâces. Mr Bernoulli prétend par

le moyen de ce ſatellite (qui eſt apparemment un eſpion) ſavoir au juſte la maſſe & la taille de la Déeſſe de Cythère, comme s'il l'avoit meſurée avec ſa ceinture; je l'ai fort prié d'en garder le ſecret pour ne point décréditer les chef-d'œuvres des Phidias & des Praxitèle qui ont ſculpté cette Déeſſe ſi ſupérieurement. Depuis j'ai vu Mr la Grange, qui a bien voulu tempérer la ſublimité de ſon langage en raiſon inverſe des quarrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abſtraction en abſtraction dans un labyrinthe d'obſcurité, où mon pauvre eſprit ſe ſeroit perdu, ſi notre bon Suiſſe Mr Merian ne m'avoit retiré des ſublimes régions infinitéſimales, pour me remettre ſur ce globe abject & brut où je végète. Enfin Mr Achard m'a appris ce que c'eſt que l'air fixe, & il m'a fait convenir ſans peine que la matière a une infinité de propriétés qui ont échappé jusqu'ici à notre connoiſſance, & que ce ne ſera qu'en ſuivant Bacon, à force de faire des expériences, que nous pourrons avec le temps étendre de quelques degrés la ſphère étroite de nos connoiſſances. Malheureuſement les premiers principes des choſes demeureront à jamais hors de la portée

de notre foible pénétration. Tel eſt en abrégé le petit cours académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valoit pas la peine de le communiquer au ſublime Anaxagoras. Non ſans doute; ſi j'avois eu quelque choſe de plus intéreſſant à lui apprendre, je l'aurois fait. Sur ce &c.

Je ne ſais par quel haſard les détails des jugemens de ce pays-ci ſe ſont répandus dans les pays étrangers. Les lois ſont faites pour protéger les foibles contre l'oppreſſion des puiſſans; elles ſeroient obſervées partout, ſi l'on ſurveilloit attentivement ceux qui en ſont les organes & les exécuteurs. Vous avez des diſcours admirables de vos préſidens aux rentrées du parlement, qui font voir que ces juges habiles tâchoient de prémunir les conſeillers contre toutes les foibleſſes & les vices de l'humanité qui pouvoient les induire à prévariquer; mais il ne ſuffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de ſévérité, pour contenir un ſi grand nombre de conſeillers dans leur devoir. Les ſouverains ſont originairement les juges de l'État; la multitude d'affaires les a obligés de

ſe décharger de cet emploi ſur des perſonnes auxquelles ils confient la partie de la législation; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'adminiſtration jusqu'à tolérer qu'on abuſe de leur nom & de leur autorité pour commettre des injuſtices. Voilà la raiſon qui m'oblige à ſurveiller ceux qui ſont chargés de rendre la juſtice, parce qu'un juge inique eſt pire qu'un voleur de grands chemins. Aſſurer leurs poſſeſſions à tous les citoyens, & les rendre heureux autant que le compromet la nature humaine, ſont les devoirs de tous ceux qui ſe trouvent à la tête des ſociétés, & je tâche de les remplir de mon mieux; ſans cela à quoi me ſerviroit d'avoir lu Platon, Ariſtote, les lois de Lycurgue & celles de Solon? Pratiquer les bonnes leçons des philoſophes, c'eſt la véritable philoſophie; vous en donnerez aux ſiècles futurs, & vos leçons, qui germeront dans les têtes de la poſtérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs ſemblables. Sur ce &c.

LETTRES MÊLÉES.

A

MONSIEUR DE FONTENELLE.

Monſieur, les attentions d'un homme de votre mérite percent toujours; ce ſont des rayons de ſoleil qui ſe font jour à travers les nuages, & il n'y a que votre modeſtie ſeule qui puiſſe vous rendre ſi retenu ſur vous-même; mais ſi vous commettez une injuſtice envers votre perſonne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez ſûr, Monſieur, qu'un mot de votre part eſt plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres perſonnes, & ſoit qu'il en revienne quelque choſe de plus à ma vanité, ou que je me repoſe ſur la ſincérité de vos paroles, il eſt toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occaſion du renouvellement de l'année eſt de tous ceux que j'ai reçus celui qui m'a le plus fait de plaiſir. Je vous prie, ne vous en tenez pas ſimplement,

Monſieur, aux complimens, & ne ſoyez pas ſi chiche de quelques penſées & de quelques coups de plume que je vous demande inſtamment. Je ſuis dans le préjugé que deux mots de votre part m'inſtruiront plus ſur les matières de philoſophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, & n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque choſe pour le grand cas que je fais de vous, (ou vous le devez plutôt à vous-même.) Mais enfin il me ſemble que l'eſtime d'un étranger vous doit être aſſez précieuſe pour l'entretenir en lui donnant toujours de nouveaux ſujets de l'augmenter. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, votre très-affectionné ami.

Le 29 Janvier 1731.

A

MONSIEUR ROLLIN.

Monſieur, vous vous êtes ſi fort attiré ma confiance par l'hiſtoire ancienne que vous avez écrite,

écrite, que je ſuis perſuadé de l'excellence de tout ce qui ſortira de votre plume. J'attends vos nouveaux ouvrages avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture; très-peu capable de leur donner du poids par mes ſuffrages, je n'ai de capacité que pour en ſentir les beautés, & pour les admirer. Je vous remercie en particulier du plaiſir que me procurent vos ſoins & de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je ſouhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre ſiècle puiſſe voir prolonger le fil de ſes jours comme ceux du Roi Ézéchias. Ce vœu vous paroîtra peut-être intéreſſé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez; mais je puis vous aſſurer que l'eſtime que j'ai pour votre perſonne n'y participe pas moins. Un ſage hiſtorien eſt un phénix bien rare, & ce que je puis ſouhaiter de mieux aux grands hommes de ce ſiècle, c'eſt que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur hiſtoire. Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'eſtime de vos contemporains, & me procurer maintes & maintes fois le plaiſir de vous remercier, & d'applaudir à vos nouveaux ouvrages!

Je vous enviſage, vous autres ſavans, comme ceux qui doivent ſervir de phare & de fanal au foible genre humain, comme des étoiles qui devez nous éclairer dans toutes ſortes de ſciences, & comme des hommes qui penſent pour nous, tandis que nous agiſſons pour eux. Jugez donc, Monſieur, ſi je me départirai jamais de l'eſtime véritable avec laquelle je ſuis, Monſieur Rollin, votre très-affectionné ami.

Le 11 Septembre 1738.

AU MÊME.

Monſieur Rollin, je ſuis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'hiſtoire romaine dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre. Vous inſtruiſez donc encore le public lors même que vous ſemblez déjà enjamber l'éternité? Vous me ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'hiſtoire romaine de Mr

Rollin me ſemblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la fable rapporte, & il ſera conſtant que la vivacité de votre compoſition, & l'excellence de vos ouvrages ne ſe démentiront aucunement malgré le poids des années & le fardeau de l'âge; il en eſt ainſi que de ces fleuves qui ne coulent jamais plus rapidement qu'à meſure qu'ils s'éloignent plus de leur ſource.

J'ai admiré les progrès du jeune Gueſclin; j'ignore s'il eſt parent de ce fameux Bernard Gueſclin dont le nom ne périra jamais tant que que l'on conſervera l'idée de l'honnêteté & de la valeur. Peut-être que ce jeune homme fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que ſon parent en a fait à l'épée. Il eſt plus d'un chemin pour arriver à la gloire. La carrière des héros eſt brillante, mais elle eſt teinte de ſang humain; celle des ſavans eſt moins impoſante, mais elle conduit également à l'immortalité, & il eſt plus doux d'inſtruire le genre humain que d'être l'artiſan de ſa deſtruction.

Il n'eſt point extraordinaire que vous qui m'avez inſtruit tant de temps, preniez part à

ce qui m'arrive, & que vous participiez à ma ſatisfaction; c'eſt ce que je devois attendre de vos ſentimens: je n'en ſuis cependant pas moins reconnoiſſant, & je regrette de renfermer en moi ce qui pourroit vous en être un témoignage, vous aſſurant que je ſuis avec bien de l'eſtime, Votre affectionné &c.

A

ALGAROTTI.

A ma Muſe vive & légère
Ne fais pas trop d'attention:
Mes vers ne ſont faits que pour plaire,
Et non pour la diſſection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microſcope des traits groſſiers, qu'il ne faut voir que de loin & d'une manière ſuperficielle. Je me rends trop juſtice pour ne pas ſavoir juſques où s'étendent mes forces. Indépendamment

de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une ſur la néceſſité de l'étude, & l'autre ſur l'infamie de la fauſſeté; j'y ai ajouté un conte, ſur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avoit promis ſa réſurrection. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai au pied de la lettre, & ſemblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le reſte.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de juſtice
De mes vers négligés & ſouvent ennuyeux.
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel & de plus doux deſtins.

Je ſuis perſuadé que la vie de Céſar que vous compoſez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ce généreux uſurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,

Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais de Piné, j'ai pris la réſolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande; & je vous prie en même temps de vous informer combien coûteroient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, & qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade ſous mes yeux.

De la bavarde renommée
Prenant les ailes & la voix,
Du cygne de Cirey je loûrai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés ſans ceſſe ranimée,
Jusqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera je le prévois.

Je ne ſais que répondre à votre charmante gazette, ſinon que la nôtre jusqu'à préſent ne fournit que des ſujets triſtes, & qu'elle pourroit, comme je l'imagine & le crains, fournir dans

peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous n'avons point de bals ni de maſcarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais auſſi n'avons-nous point de guerre. C'eſt à préſent le temps de notre ſommeil & de l'inaction; il faut croire que lorsqu'il aura duré ſon période, un autre lui ſuccédera. Je ſais bien que pour ce qui me regarde, je ſouhaite avec beaucoup d'empreſſement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puiſſe vous connoître ſans vous déſirer. Faites donc, je vous prie, que je puiſſe bientôt me ſatisfaire, & ſoyez perſuadé que je ſuis plein d'eſtime & d'amitié pour vous. Adieu.

A Rémusberg, ce 19 Mai 1740.

A

MONSIEUR DE CONDORCET.

Si quelqu'un a de juſtes prétentions ſur mes lettres à feu Mr d'Alembert, c'eſt aſſurément

vous, Monſieur; mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour; ce ne ſont que des balivernes, auſſi peu propres à inſtruire qu'à amuſer. Ainſi je vous tiendrai grand compte, ſi vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire remettre cette correſpondance, comme un dépôt qui ne ſauroit tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour Mr l'Évesque. S'il s'eſt aſſez bien trouvé de ſon ſéjour à Pétersbourg, où j'ai appris qu'il a paſſé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat & les mœurs de ce pays-ci, en ſe rapprochant d'autant plus de ſa patrie.

Sur ce &c.

Autrefois Mr d'Alembert m'a fait le plaiſir de me procurer quelques bons ſujets pour l'académie des ſciences: il vient de m'en manquer deux, & vous me rendriez un véritable ſervice, ſi vous pouviez m'en procurer. L'un c'eſt Mr

Thiebault, qui étoit graminairien & puriſte. Je crois que l'abbé Beauzée ſeroit le plus capable de le remplacer, s'il vouloit accepter la place. Les appointemens pris enſemble montent à 1200 risdalers, & le logement à part. L'autre qui nous a quittés, c'eſt Mr Prevôt, qui avoit le département de la philoſophie & des belles-lettres. Perſonne n'eſt plus capable que vous de trouver des ſujets dignes de les remplacer. Cela ajouteroit, s'il étoit poſſible, à l'eſtime que votre caractère & vos ouvrages m'ont inſpirée pour votre perſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

A Potsdam, ce 6 d'Avril 1785.

Je vous ſuis très-obligé des Éloges que vous avez eu la bonté de m'envoyer: & pour vous parler avec toute la ſincérité poſſible, j'avoue que je les trouve bien ſupérieurs à ceux de Mr d'Alembert, qui avoit pris un ſtyle trop ſimple & trop familier, qui ne s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelque élévation ſans

enflure. La manière de Mr de Fontenelle étoit pout-être trop ſatirique, comme il paroît par quelques uns de ſes Éloges, qui ſont plutôt des critiques que des panégyriques. Je ſouhaite que la France vous fourniſſe des ſujets qui méritent par leur génie & par leurs talens qu'on en faſſe des Éloges dignes de tenir leur place à côté de ceux de leurs prédéceſſeurs. Sur ce je prie Dieu &c.

A Potsdam, ce 11 de Mai 1785.

J'ai reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'eſt pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, & je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez: car les ignorans de ma claſſe ſe contentent du réſultat de vos calculs, ſans ſonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez du même ſentiment que le Marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne ſont punis de mort que lorſque les actions ſont atroces. Un fils qui tue

ſon père, l'empoiſonnement & pareils crimes, exigent que les peines ſoient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les ames dépravées qui ſeroient capables de le commettre. Pour ce qui concerne la queſtion, il y a près de cinquante ans qu'elle eſt proſcrite ici, comme en Angleterre. La raiſon en eſt des plus convainquantes; elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique: un moyen qui peut produire un aveu de la vérité ou un menſonge que la douleur extorque, eſt trop incertain & trop dangereux pour qu'on puiſſe l'employer. Je comprends malheureuſement que la philoſophie n'oſe pas marcher tête levée dans tous les pays.

Je vous ſuis très-obligé de la perſonne que vous me propoſez à la place de Mr Thiebault; je l'accepterai très-volontiers, ſi vous pouvez l'y diſpoſer, & au cas qu'on ne puiſſe point lui obtenir cette penſion dont il eſpère de jouir en France, on pourra lui en accorder une ſur ſa retraite, s'il ne pouvoit plus vaquer à des emplois. J'écrirai d'ailleurs au Baron de Goltz, pour eſſayer d'obtenir cette penſion de la France; & en cas de refus j'arrangerai le

tout. Pour ſa Théogonie, il pourra la publier ici ſelon ſon bon plaiſir. En gros, je ſuis de ſon opinion, que les planètes & le globe que nous habitons, ſont infiniment plus anciens qu'on ne le débite: & de toutes les hypothèſes que l'on ſoutient ſur ce ſujet, celle de l'éternité du monde eſt la ſeule où ſe rencontre le moins de contradictions & celle où il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un profeſſeur de philoſophie & de belles-lettres, il faut du temps & du choix; ainſi je ne vous preſſerai pas ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que je vous prie de vous reſſouvenir quelquefois d'un nombre de jeunes gens raſſemblés dans une académie, attendant avec empreſſement des inſtructions qui leur manquent pendant l'abſence d'un profeſſeur. Sur ce &c.

Potsdam ce 29 de Juin 1785.

J'ai reçu la médaille de Mr d'Alembert que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurois voulu qu'on lui eût laiſſé ſa perruque comme

il la portoit d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la reſſemblance que de graver les hommes dans l'ajuſtement où on étoit accoutumé de les voir. Il eſt ſingulier que Mr de St Remy ait fondé un prix pour les médailles des philoſophes, & que beaucoup de gens de lettres qui avoient des obligations à Mr d'Alembert, ſe ſoient diſpenſés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnoiſſance: toutefois la mémoire de Mr d'Alembert n'y perd pas grand'choſe, & il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature ſont paſſés, il n'y a que des trônes vacans & peu de poſtulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand homme que nous regrettons, vous ſeul pouvez lui ſuccéder. Sur ce &c.

A Potsdam ce 9 d'Août 1785.

Je vous ſuis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les inſtituteurs dont notre académie a grand beſoin. Je conçois qu'il y a des lenteurs tant pour le choix

des ſujets que pour les déterminer à accepter les poſtes qu'on leur propoſe, & je ne doute point que vous ne réuſſiſſiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des lois que Mr de Beccaria a ſi bien expliquées & ſur lesquelles vous avez également écrit. Je ſuis entièrement de votre ſentiment, qu'il ne faut pas que les juges ſe preſſent à prononcer leurs ſentences, & qu'il vaut mieux ſauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être apperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par leſquelles on conduit les hommes, ſavoir les peines & les récompenſes; & il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les aſſaſſins & les incendaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils ſe ſont attribué un pouvoir tyrannique ſur la vie & ſur les poſſeſſions des hommes. Je conviens qu'une priſon perpétuelle eſt en effet une punition plus cruelle que la mort; mais elle n'eſt pas ſi frappante que celle qui ſe fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils ſpectacles ſont plus

d'impreſſion que des propos paſſagers qui rappellent les peines que ſouffrent ceux qui languiſſent dans les priſons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la juſtice & pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourroient y réuſſir, s'ils vouloient ſe charger de cette beſogne; mais n'ayant aucune connexion avec ces Meſſieurs-là, nous ſommes réduits à nous ſervir de nos ſemblables, qui demeurent toujours beaucoup en arrière dans la perfection. Sur ce je prie Dieu &c.

A Potsdam ce 24 d'Octobre 1785.

Je vous ſuis infiniment obligé des Éloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je ſuis de votre avis, que l'âge affoiblit auſſi bien le ſtyle des proſateurs que la verve des poëtes, & qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de lettres âgés:

Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup efflanqué, ſans haleine,

Il ne jette, en tombant, ſon maître ſur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain Mr l'Évesque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de profeſſeur de philoſophie dont mon académie a ſi grand beſoin. Je ſuis ſenſible à la part que vous prenez à ma ſanté. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir quand le quart-d'heure de Rabelais ſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

A Potsdam ce 12 de Décembre 1785.

Je vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir ſoin que cette correſpondance que j'ai eue avec feu Mr d'Alembert ne paroiſſe pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne ſont ni amuſantes, ni intéreſſantes pour le public. On eſt d'ailleurs déjà aſſez ſurchargé dans ce ſiècle, plus

plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons écrits, ſans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai ſervice en me procurant un puriſte & un autre profeſſeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation eſt négligée jusques-là. Sur ce &c.

A Potsdam, ce 6 Février 1786.

J'enviſage comme une choſe très-favorable le ſort que mes lettres ont eu d'être brûlées; c'étoit le moyen le plus ſûr d'en empêcher l'impreſſion; car il m'eût été déſagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étoient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépoſitaires de la pureté du langage françois, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impreſſion. Je ne ſais ce que deviennent les deux profeſſeurs pour mon école militaire: ces jeunes gens ſont trop long-temps ſans inſtruction, pendant que je ſuis convenu de leurs doubles penſions, frais de voyage &c. Je ne

comprends donc pas ce qui peut les arrêter, & j'avoue qu'un plus long retard pourroit nuire à l'idée que je m'étois faite d'eux; mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, & je ſens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire. Sur ce &c.

A Potsdam, ce 25 Mai 1786.

A

MONSIEUR GRIMM.

J'ai eu des attaques d'aſthme qui quelquefois m'ont rendu aſſez malade, & je me trouve dans cette ſituation aujourd'hui. Je me contente donc de vous accuſer la réception de votre lettre & de celles qui l'accompagnoient, ſans entrer dans de plus grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire parvenir les incluſes à leurs adreſſes. Sur ce &c.

Votre lettre du 5 Février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous

prenez à ce qui me regarde & mes parentes du calendrier chrétien; ma ſainte n'approuvera pas l'application de la remarque de J. Jaques, peut-être judicieuſe, ſur l'orcheſtre de Paris. Quoi qu'il en ſoit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos converſations ſur mon ſujet avec Sa Majeſté impériale, me flatte & m'intéreſſe; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le ſouvenir de cette grande princeſſe, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ſes talens, de ſes grandes vues, de l'élévation de ſon ame & de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeler & de vérifier tout ce que je vous ai dit: je conçois aiſément quels doivent être tous vos regrets & que vous ne retrouverez nulle part rien qui puiſſe vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'eſt avec plaiſir que je vous verrai à votre paſſage & que je vous entendrai ſur un ſujet qui a tant de droits de m'intéreſſer. Sur ce je prie Dieu &c.

A Potsdam, ce 25 Février 1774.

Lorsque je m'adreſſe à Mr de la Grimmalière, Colonel des gardes Préobraſchinsky de S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, je crois être ſûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public, que par ſes patentes; mais je n'entends point le titre de ſouffre-douleur, ni la traduction d'un mot ruſſe que je ne comprends pas, par conſéquent auquel je pourrois donner un ſens qui ne ſeroit pas clair. Pour le titre de plaſtron, il me ſemble ne convenir nullement à Monſieur le Baron, ſi ce n'eſt qu'on pourroit dire que quiconque a la protection de Monſieur le Colonel, peut la conſidérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la poſſèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plaſtron par une égide, & de vous regarder comme celui qui protége Monſieur le Duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les ſéductions de la jeuneſſe, & qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France & de l'Allemagne à Rome; ainſi & de même il protége

les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. Mr de la Grimmalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui expoſer, combien je ſuis éloigné de vouloir lui lancer des traits, & combien je me recommande à ſa puiſſante protection. Je lui aurois répondu ſans doute plutôt, ſi je n'avois été accablé d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le ſavoir ſi près de mes frontières & d'avoir été privé de ſa vue béatifique; l'Arioſte dit, que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent ſe rencontrer, de ſorte que je ne déſeſpère pas que quelque heureuſe influence de mon étoile ne me procure un jour la ſatisfaction de le revoir & de l'admirer. Sur ce &c.

A Potsdam, ce 19 Février 1782.

Vous pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçoit pas directement ſa vie. Je doute que la France répare cette perte de

ſitôt. Si la maladie a affoibli ſon eſprit dans le dernier temps, cela n'eſt pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organiſées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruiſant. Je vous ſuis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triſte nouvelle, & je me ſuis dit à moi-même: il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce &c.

A Potsdam, ce 11 de Novembre 1783.

Je vous ſuis fort obligé des ſoins que vous avez pris pour empêcher que ma correſpondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Pluſieurs raiſons me l'ont fait déſirer: car premiérement cela n'en auroit pas valu la peine, & ſecondement la réputation de Mr d'Alembert eſt ſi bien établie, qu'elle n'a aucunement beſoin, ni de mon appui, ni de mon ſuffrage. Cependant, je vous avoue qu'il eſt bien triſte de voir toutes les perſonnes que j'avois eſtimées, mourir les unes aprés les autres, & cela eſt d'autant plus fâcheux qu'il ne dépend

pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'eſt qu'une ſuite du jeu des cauſes ſecondes, qui par leurs combinaiſons différentes amènent tous les événemens terribles. Il eſt vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti & à d'Argens que j'avois beaucoup aimés, & qui avoient vécu longtemps chez moi: & je ſuis encore en reſte d'un cénotaphe que je m'étois propoſé de faire élever en Pruſſe à l'honneur de Copernic. Du reſte, ſi la littérature françoiſe offre quelque choſe de curieux, vous me ferez plaiſir de m'en faire part, ſans toucher à la claſſe des littérateurs ſubalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu &c.

A Potsdam, ce 16 de Décembre 1783.

Je vous ſuis fort obligé de la lettre de Mr de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponſe, que vous voudrez bien lui faire tenir. Il me ſemble que les beaux arts & les belles lettres éprouvent un deſtin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à

Rome après le beau ſiècle d'Auguſte, où la médiocrité ſuccéda aux talens. Après avoir pouſſé la partie des belles lettres à leur perfection, la nation, comme raſſaſſiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter; alors le néologisme commence à détériorer le langage qui a été pouſſé à une certaine perfection: la ſévère âcreté de l'eſprit philoſophique combat l'effervescence de l'imagination, & le génie, reſſerré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté ſur mon vieux jour de naiſſance. Je ne ſuis que trop vieux. Il faut que chacun vive jusqu'au terme qui devide tout le chapelet de ſottiſes que le deſtin l'a condamné à faire dans ce monde. Selon le défunt Prince de Deux-ponts, il n'y avoit de ſalut qu'à Paris; il faut donc néceſſairement que ceux qui vivent ailleurs, végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce ſentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu Prince de Deux-ponts, & ſi vous vous trouvez trop foible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à vous joindre à l'Empereur, avec le-

quel vous avez été à Spa; il vous aſſiſtera volontiers de toutes ſes forces, pour vous donner gain de cauſe. Sur ce &c.

A Potsdam, ce 11 de Mai 1785.

Je vous ſuis fort obligé de la médaille de Mr d'Alembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurois ſouhaité qu'elle fût plus reſſemblante. Il ſe peut cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet officier d'artillerie dont vous me parlez; mais il n'eſt pas ſurprenant qu'une nation auſſi policée que la françoiſe aille éclairer des nations barbares, & leur communiquer des parcelles du magaſin immenſe de ſes connoiſſances. Les Turcs doivent admirer leur législateur en artillerie, & je doute qu'ils veuillent uſer de violence envers lui.

Sur ce &c.

A Potsdam, ce 9 d'Août 1785.

Je vous ſuis fort obligé de la lettre de Mr de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici

la réponſe: vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques François dans ce pays-ci, entr'autres de Mr de la Fayette. J'ai paſſé quatre ſemaines dans la compagnie de la goutte, plus déſagréablement que dans celle de ces Meſſieurs. Je félicite Monſieur de la Grimmaliére de l'augmentation que l'Impératrice de Ruſſie fait dans ſes troupes, parce que la ſuite naturelle de ce changement ſera ſans doute de vous avancer d'un grade, & que peut-être dans la guerre qui ſe prépare contre la Porte, ce ſera vous qui prendrez Conſtantinople à la tête d'une armée victorieuſe. Je ſerai le ſpectateur de ces hauts faits d'armes; & ſi la foibleſſe de l'âge me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours & placer votre nom entre celui d'Alexandre, de Céſar, & celui de l'autocratrice de toutes les Ruſſies entre ceux de Jupiter & de Neptune.

Sur ce je prie Dieu &c.

A Potsdam, ce 24 Octobre 1785.

LETTRES

DE MONSIEUR JORDAN

AU ROI.

SIRE,

On dit que la troupe ennemie
Les blés cueillis avancera vers nous,
Que la vôtre très-aguerrie
Languit après le rendez-vous,
Rendez-vous marqué par la gloire
Pour faire éclater leur valeur,
Dans tout le monde très-notoire
Par le dernier combat vainqueur.
Pour moi, Sire, je vous ſupplie,
De m'accorder la liberté,
De pouvoir aſſurer ma vie
A Breslau, lieu de ſureté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majeſté
De l'heureuſe réuſſite,
Qu'on ait ce lieu par la ruſe emporté:
Ce fait, très-brillant pour l'hiſtoire,
Fera bouquer vos ennemis;

Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en ſera peu ſurpris.)
Là j'entendrai la renommée
Chanter vos exploits éclatans:
Mais ſi je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des ſens.
Ce n'eſt là que trop ma foibleſſe,
De ne rien voir, ni rien ouïr;
Pour peu que je ſois en détreſſe
Je raſſemble mes ſens pour fuir.
Quoi! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir paſſer pour poltron?
A cela ma réponſe eſt prompte:
J'imite Horace & Cicéron.
Quoi! faut-il expoſer les reſtes de ma vie,
Et risquer de me voir priſonnier malheureux?
Je ne vis que pour être heureux,
En ſervant le héros qui tient la Siléſie.

Vos vers ſont aimables, charmans,
Et ma foi, je me donne au Diable

Si jamais prince en fit autant:
Vous êtes homme inimitable,
Pour le fait & pour le talent.
J'aurois dû vous faire réponſe,
Par votre très-humain courſier;
Mais mon Apollon trop ratier
Inutilement je ſemonce:
Eh, qui ne ſeroit enchanté,
De votre vive poëſie?
Greſſet en tireroit très-grande vanité;
J'en ferois l'ornement de ma ſavante vie.

SIRE,

Les beaux vers de V. M. m'ont enchanté; mais le reproche de déſertion m'a fait frémir.

Je ne ſuis point un déſerteur
Soit de la foi, ſoit de l'armée:
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

C'eſt un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'auroit guéri, ſi elle l'avoit bien voulu.

Quoiqu'obéir ſoit un devoir,
Que l'on fait avec répugnance,
Il ne l'eſt plus quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir,

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un ſéjour délicieux, ſurtout quand la foudre repoſe ſous le lit, & que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, ſi V. M. exige de moi des vers:

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine ſai-je écrire en proſe:
Et tenter impoſſible choſe,
C'eſt avoir l'eſprit à l'envers.

Elle eſt impoſſible pour moi; je me contente d'avoir aſſez de connoiſſances pour goûter le plaiſir des vers, & pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la ſatire, que V. M. veut bien m'imputer, eſt de toutes les maladies de l'eſprit, ſi c'en eſt une, celle que je crains le plus: elle l'eſt à coup ſûr dans un particulier.

Qui oſeroit avoir le cœur
De ſe livrer à la ſatire?

L'art

L'art ſéduiſant de médire
N'eſt bon que pour un grand ſeigneur.

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu; mais je lui demanderai le talent de la patience, lorsque l'on eſt attaqué par plus fort que ſoi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaiſe humeur: oſerois-je dire qu'à cet égard V. M. eſt ſemblable à ce médecin qui ſouhaitoit à ſon malade la fièvre, afin d'avoir le plaiſir de la lui guérir? Vous pouvez me guérir, Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds, & vous aſſurer du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 24me jour de mon exil.

SIRE,

J'ai reçu deux pièces du camp écrites avec beaucoup d'eſprit, & d'une plaiſanterie très-fine. Il eſt facile d'en reconnoître l'auteur: d'ailleurs on y cite un paſſage qu'on dit être du Roi Salomon, & qui ne ſe trouve pas à

coup ſûr dans les livres qui nous en ſont reſtés. Je ſuis trop zélé partiſan d'Horace, pour ne pas revendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuſe, mais mordante ſatire?

Voici de très-mauvais & impertinens vers venus de Hollande, & envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'eſt que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avoit publiquement exhorté ſes chères ouailles à recevoir les troupes pruſſiennes avec tous les égards qu'elles méritent, & à les aſſiſter en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paroît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, & par conſéquent le public, aſſurent que Mr le Comte de Rottembourg eſt envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'eſt que V. M. doit s'aboucher avec le grand Duc de Lorraine, & les affaires termi-

nées, aller paſſer avec ce prince le carnaval à Veniſe.

J'ai l'honneur d'être avec tout le reſpect poſſible &c.

A Berlin, la troiſième fête de Noël 1740.

SIRE,

Tout le monde eſt ici dans l'attente de l'événement dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raiſon, ni le but. Je ſuis charmé de voir une partie des États de V. M. dans le pyrrhoniſme: c'eſt un mal qui eſt devenu épidémique. Ceux qui ſemblables aux théologiens ſe croient en droit de certitude, prétendent que V. M. eſt attendue avec une impatience religieuſe par les proteſtans; que les catholiques eſpèrent de ſe voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau ſein de leur Égliſe. Vous ne pouvez que réuſſir dans votre courageux & ſtoïque deſſein, puisque la religion & l'intérêt trouvent également leur compte à ſe ranger ſous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Siléſien, comme calomniateur: il annonçoit l'arrivée prochaine d'un nouveau Meſſie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche préſente directement oppoſée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'Anti-Machiavel.

Le mot de *manifeſte* termine à préſent preſque toutes les converſations: on veut qu'il en paroiſſe un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction à laquelle un juriſconſulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empreſſe à voir un phénomène céleſte qu'on auroit annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds ſacrés de V. M. que deux fois la ſemaine, vu l'arrangement des poſtes.

Je paſſerai la matinée de vendredi en prières & en oraiſons: les aſtronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la conſtellation de la double aigle. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect &c.

A Berlin, le 14 Décembre 1740.

SIRE,

Le manifeſte enfin paroît: tout le monde eſt ſurpris de ſa briéveté. On attendoit & on vouloit une déduction ample & circonſtanciée; & au lieu de cela, on recevoit un compliment fait aux puiſſances, que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien préchant, un texte de l'Écriture. Chacun l'explique à ſa manière: l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obſcurité affectée & politique.

Le peuple prétend ici que le grand Duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de Mr de Beauveau m'a ſurpris. On parloit des circonſtances préſentes. Le Marquis, d'un air de réſerve, me dit: *Je ne ſai qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche préſente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Perſonne n'entendra mieux le ſens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, & qui eſt aſſez répandue: l'Électeur de Saxe a de cuiſans remords de conſcience de ſon change-

ment de religion. Il ne ſait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnoit autrefois le luthéraniſme. Ce n'eſt point au Pape auquel il s'adreſſe, pour lever ſes ſcrupules; mais c'eſt au Roi de Pruſſe qu'il ouvre ſon cœur, pour raffermir ſa foi chancelante, & pour donner à ſon *credo* la conſiſtance néceſſaire. *O tempora!*

Une choſe eſt ſure, c'eſt que tout Paris eſt plein du changement de religion de V. M.: les lettres écrites à Berlin en ſont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, que les théologiens ne veulent point que le ciel perde. Puiſqu'un Roi ſe prive par ſon abjuration de ſes droits, l'autre les revendique par ſa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un reſpect profond, & un parfait dévouement &c.

A Berlin, le 17 Décembre 1740.

SIRE,

La nouvelle la plus récente que je puiſſe préſenter à V. M. c'eſt le départ de Mr Beauveau,

Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il eſt autant charmé que l'eſt le public du riche préſent qu'il a reçu. On dit que celui du Roi de France, donné à Mr de Camas, lui eſt fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France, & la Suède. On dit plus que tout cela. On veut que la Reine de Hongrie ſoit morte en couche; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les égliſes le ſecours du Ciel pour la proſpérité des armes de V. M., & on allègue pour raiſon unique de cette guerre l'intérêt de la religion proteſtante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple ſe réveille: on bénit Dieu qui a ſuſcité un défenſeur auſſi puiſſant. On ſe récrie de ce qu'on a oſé le ſoupçonner d'indifférence pour le proteſtantiſme. On aſſure, ſans l'avoir examiné, que les droits de V. M. ſont inconteſtables. Oh, le beau coup d'État!

Le brave Paſcal, qui pourroit bien un jour décorer ſa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il eſt fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne ſachant à quel ſaint ſe vouer, il vint trouver Mr de Mauper-

tuis, & lui emprunta dix louis pour faire ſon voyage. Mr de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans ſa voiture, pour retourner en France. Paſcal l'accepte, & va rendre l'argent à l'aſtronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 20 Décembre 1740.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie & de contentement. Je n'ai jamais douté de la réuſſite de ſes deſſeins: c'eſt un bâtiment bien étayé, qui peut même ſoutenir la tempête & l'orage. Des troupes qui ſe voient commandées par un roi, ne ſauroient être ſans gloire. Tirer un peuple d'une famine presque inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'eſt le plus beau commencement de règne qu'on liſe dans l'hiſtoire.

La ville annonçoit déjà V. M dans Breslau, & tout cela fondé ſur une lettre qu'un marchand avoit reçue. Jamais circonſtance n'a

mieux été étoffée dans un roman que ne l'étoit cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du proteſtantiſme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrémités de la Siléſie.

Ce qu'il y a de ſûr & de très-certain, c'eſt que les cours étrangères ont fait ici à leurs miniſtres des reproches ſur leurs relations: ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accuſés d'une trop grande crédulité. Ce n'eſt que depuis que V. M. ſe trouve au milieu du camp & que la Siléſie eſt en partie conquiſe, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevroient leur Meſſie, qu'ils attendent depuis ſi long-temps. Une pédante cohorte l'a eſcorté jusque dans ſa maiſon. Lange, ſon ennemi, eſt venu le voir, & l'a comblé de politeſſes, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'ordinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois piéces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale piéce d'une toilette à une dame: c'eſt l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 24 Décembre 1740.

SIRE,

Berlin eſt rempli de la priſe de Glogau, les gazettes en parlent; on circonſtancie ce fait juſqu'au point de dire que le ſiége en a duré quatre heures, & que chaque heure a coûté cent hommes, qui y ont perdu la vie. Mon barbier, d'un air empreſſé, me vint annoncer cette nouvelle; le mot de Glogau lui échappe, il ſe le rappelle enſuite, & d'une joie vive & impétueuſe il m'annonce que le Roi de Pruſſe a pris le grand Mogol.

V. M. pourroit-elle croire que dans le livre de Kotterus, publié il y a très-long-temps, on lui donnoit la Siléſie & la Moravie? Le partage que cet auteur y fait des États de l'Empereur, mérite d'être lu par ſa ſingularité. J'ai eu ſoin de faire tranſcrire les paſſages en queſtion, qui traduits ne peuvent que divertir V. M. L'Électeur George Guillaume, frappé (à ce que dit Bayle) des révélations de ce fanatique, voulut le voir, le fit examiner par les théologiens de Francfort ſur l'Oder; & il ſe rendit à Berlin, par ordre de ce prince, en

1625, 1626: l'Électeur eut avec lui divers entretiens.

Le miniſtre Achard eſt inquiet ſur le ſujet de ſon beau-frère Horguelin, un des plus riches marchands de Breslau, comme V. M. pourra le voir par ce billet qu'il m'écrit: je l'ai aſſuré qu'il devoit ſe tranquilliſer & qu'il n'avoit rien à craindre dans cette circonſtance, ni pour ſon parent, ni pour ſon bien, qui y eſt en dépôt.

J'ai vu une lettre de Paris dans laquelle on dit que la miſère y eſt toujours plus grande.

On embarque ici force canons; ce nouvel envoi donne lieu à bien des réflexions: on va les conſidérer d'un air d'étonnement: on ne comprend point quel en doit être l'uſage, puiſqu'on croit déjà la Siléſie ſous l'autorité de V. M.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement &c.

A Berlin, le 31 Décembre 1740.

SIRE,

Je commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurois bien de la peine à garantir. *On dit* que

la Reine de Hongrie a tellement été ſenſible à l'entrepriſe de V. M., qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimoit mieux livrer tous les Pays-bas à la France, que de voir la Siléſie manger ſon pain & boire ſon vin ſous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a paſſé à travers cinq ou ſix oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puiſſe ſoutenir ſes juſtes prétentions.

Enfin *on dit* que la Ruſſie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une choſe eſt également certaine & particulière, c'eſt que le bruit de la priſe de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été dans la joie, & buvoit à la ſanté de celui qui rétabliſſoit les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avoit toujours cherché à les abattre entièrement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 Décembre 1740.

„Mr de Borck ..... donna jeudi dernier un „grand repas aux miniſtres d'État & étrangers. „On aſſure que ce ſeigneur ſe trouvant depuis „peu à une table dont le Marquis de Mirepoix „étoit auſſi, celui-ci lui dit qu'il couroit un „bruit que S. M. pruſſienne faiſoit marcher des „troupes pour le ſervice de notre cour, & que „Mr de Borck répondit que non ſeulement ce „bruit étoit fondé, mais que le Roi ſon maître „étoit prêt à en faire marcher un plus grand „nombre pour le ſervice de la Reine de Hon„grie & de Bohème. Le même Miniſtre s'eſt, „dit-on, expliqué à peu près de la même ma„nière dans le repas de jeudi dernier. Quoi „qu'il en ſoit de ceci, il eſt certain que la cour „ne paroît aucunement intriguée de la marche „des troupes de Pruſſe.

Le ſecond article ſe termine par cette réflexion, qui ſuit un détail fait des préparatifs pour l'expédition préſente. „La deſtination de „ce corps, dans cette ſaiſon, & dans la con„jonĉture préſente, eſt toujours un myſtère „qu'aucun miniſtre étranger n'oſe peut-être „ſe vanter d'avoir pénétré.„ J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 7 Janvier 1741.

SIRE,

La déduction des droits inconteſtables de V. M. ſur la Siléſie a paru ſamedi dernier: c'eſt ſur ce ſujet que roule à préſent la converſation des politiques. On convient aſſez généralement ſur le droit; mais les articles 15 & 16 ſont expoſés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur auroit dû les omettre, puiſqu'ils ſemblent affoiblir la force des précédentes preuves: les autres voudroient les voir munis d'une autorité. Les perſonnes qui n'entendent pas l'allemand, attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On aſſure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les bourgeois de ce pays ſont charmés d'être ſous ſa protection. Je n'en ſuis point ſurpris: & ils me paroiſſent agir fort conſéquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu Roi en 2 vol. in 8. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le ſtyle françois n'en vaut rien, il eſt écrit ſans goût, ſans jugement, & même ſans prudence. Celle qui

paroît en Hollande, & que la Martinière dirige, fera entiérement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage ſur les converſations angloiſes de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 10 Janvier 1741.

SIRE,

Il eſt arrivé un courrier (à ce que prétend le peuple,) il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers & de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'eſt commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille ſur ce ſujet, parce que je ſais que V. M. eſt fort au delà de Breslau, en très-bonne ſanté, & que ceux à la conſervation desquels je m'intéreſſe, ont l'avantage & l'honneur de l'accompagner.

J'ai remis à Mr Gautier, garde du cabinet des antiquités, les ſept médailles, contre quittance. Il ſeroit bien à ſouhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Pruſſe ſuiviſſent la même route.

Il y avoit dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M ; c'eſt dans celle du vendredi, 6 Janv. art. de Ratisbonne. „On écrit de Nuremberg qu'on y pa„roiſſoit craindre que le Roi de Pruſſe ne re„nouvelât quelques anciennes prétentions ſur „cette ville.„

Le bruit eſt ici généralement répandu que Berlin aura la conſolation de voir V. M. ſur la fin du mois. Cette nouvelle eſt trop agréable pour pouvoir être ſi facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puiſſe me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuſe conquête, avec un reſpect profond & un attachement inviolable &c.

A Berlin, le 14 Janvier 1741.

SIRE,

SIRE,

Toutes les lettres qui viennent de Siléſie ne ſauroient aſſez ſe louer des troupes de V. M., du bon ordre & de la diſcipline qui y règnent.

On imprima ſamedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier pruſſien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'eſt paſſé depuis l'expédition de Siléſie juſqu'au moment du départ de ſa lettre. Il y a des perſonnes, qui prétendant fonder leur raiſonnement ſur une expérience militaire de pluſieurs années, ne ſauroient ſe perſuader que tout ce qui eſt dit par l'auteur ſur l'ordre des marches, & ſur la rareté des traîneurs, ne ſoit un peu exagéré. J'ai entendu fortement diſputer ſur ce point: & l'on convint que ce qui paroîtra exagéré ſur ce ſujet à un étranger, ne le ſera point à une perſonne qui ſera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze miniſtres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaiſir à tout le monde: on les a vus ſe deſtiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples

d'autrefois ceux qui partoient pour la Terre ſainte.

Le miniſtre de l'Empereur eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, fort chagrin de n'avoir point depuis ſix ordinaires reçu des lettres de ſa cour. Il eſt du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'eſt paſſé à Hanovre une affaire entre les domeſtiques de Mr de Beauveau, & ceux de l'aubergiſte chez lequel il étoit logé: le différent ne rouloit que ſur quelques gros: il y a eu à cette occaſion des épées tirés, des gens bleſſés, & un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faiſoit pas plaiſir aux amis de ce miniſtre. D'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu ſentir le ridicule. J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 17 Janvier 1741.

SIRE,

L'on aſſure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Siléſie, ſur lequel ils doivent

prêcher. Ces paroles ſont ſi bien choiſies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1er livre des Macchabées chap. 16. §. 33. 34. „*Mais Simon lui répondit & dit* „*nous n'avons point pris le pays d'autrui, &* „*nous n'en tenons point d'autre: mais c'eſt l'héri-* „*tage de nos pères, qui a été pendant quelque* „*temps injuſtement poſſédé par nos ennemis;* „*mais lorsque le temps nous a été favorable, nous* „*avons repris l'héritage de nos pères.*“ Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos proteſtans zélés, c'eſt que ce livre, comme V. M. *le ſait parfaitement*, n'eſt point reçu parmi nous, il ne l'eſt que par les catholiques.

La Nouvelle bibliothèque, de Nov. 1740, fait un extrait de l'Anti-Machiavel, dont il paroît des traductions en allemand, en italien & en anglois: „Nous ne connoiſſons, dit „le journaliſte, aucun auteur ou plutôt aucun „livre de morale comparable à celui-ci. „ce qui nous étonne, c'eſt ce langage ſi pur, „cet uſage ſi *ſingulier* d'une langue qui n'eſt „pas, dit-on, celle de l'auteur. Pluſieurs mor- „ceaux nous ont ſemblé écrits dans des termes „ſi énergiques, le mot propre nous a paru ſi

„ſouvent employé, & ſi ſouvent mis à ſa place, que nous avons douté quelque temps que „l'ouvrage ſoit d'un étranger.“

L'auteur fait un parallèle de Télémaque & du Machiavel; il donne toute la préférence au dernier, ſoit par rapport au ſtyle, ſoit par rapport aux choſes. Ici, dit-il, on voit un ſtyle uni, mais vigoureux, & plein, un langage mâle, fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui ſuppoſent une connoiſſance profonde de la métaphyſique.

Je ne penſe, ma foi, plus depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres, & des ombres fortes dans mon eſprit. J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec reconnoiſſance & un reſpect profond &c.

A Berlin, le 21 Février 1741.

SIRE,

V. M. a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le Roi de France ne guérit les écrouelles; à l'arrivée de la charmante

lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a ſemblé ſentir mon mal diminuer: & j'eſpère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que Mr de Maupertuis ne ſe rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., & ne faſſe le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adreſſée à un ami, de Marſeille, où il y a une ſtrophe qui, je crois, mérite que V. M. la liſe:

Tous ces raiſonneurs du portique
Sous des habillemens groſſiers
Cachoient la gloire fantaſtique
D'être des hommes ſinguliers;
Le corps & l'eſprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité;
Mais ce cynique y vient attendre
L'inſtant où le grand Alexandre
Viendra flatter ſa vanité.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect &c.

A Berlin, le 28 Février 1741.

SIRE,

Voici une kyrielle de nouvelles qui me ſont venues, & qui divertiront peut-être V. M., quelque occupée qu'elle ſoit à de grands deſſeins. Le Roi de Pruſſe, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquiſitions touchant l'aſſaſſinat de Saint Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le Roi de Pruſſe a envoyé des prédicateurs en Siléſie „d'autant que ce prince marque beaucoup „de zèle pour les intérêts & pour l'accroiſſement „de la religion proteſtante. On obſerve dans „toutes les égliſes de Siléſie d'y réciter la prière „que ce prince a dreſſée lui-même.„

Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui ſans doute eſt informée des impertinences inſérées dans ſa dernière gazette.

Le bruit eſt ici général que nous aurons la conſolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin: cette nouvelle m'a fort occupé, & me feroit beaucoup de plaiſir, d'autant plus qu'on aſſure que l'armée d'obſervation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'eſt paſſée ſous les yeux de V. M. Trois cents Pruſſiens ſe ſont fait jour au travers de huit cents houſards impériaux; ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudians de Prague, qui ſe ſont aviſés de vouloir guerroyer, ont été menés priſonniers à Kuſtrin. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond &c.

A Berlin, le 4 Mars 1741.

SIRE,

Le nombre des nouvelles eſt ſi grand, & elles varient tellement, qu'on a peine à ſe déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguiſés tentent l'entrepriſe d'enlever le chef de l'armée pruſſienne: un jéſuite les commande, ſous les auſpices d'un ſaint à bonne réputation. Ils ſont pris, envoyés à Kuſtrin. Cette nouvelle, quelque ridicule qu'elle ſoit, eſt affirmée, & paroît tous les jours dans le public ſous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonſtances.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois ſont entrés en Autriche.

On continue à proteſter le retour de V. M. dans quinze jours: ma raiſon ſur ce ſujet combat les ſuggeſtions de l'amour propre. Je le ſouhaiterois tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaiſir.

On affirme d'une manière poſitive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix: je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleſte.

On eſt ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir inceſſamment. Tout cela ſemble nous éloigner de la paix.

On eſt ſurpris de ne rien apprendre de poſitif & de déterminé ſur les opérations de la campagne.

A la ſuite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je ſuis en partie rétabli, & prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 7 Mars 1741.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer eſt divine. Que cette philoſophie eſt belle! Qu'il eſt rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureuſement dans le chemin de la gloire! Qu'il y a de réflexions à faire ſur le caractère du conquérant, & ſur ſes peines: mais je me ſouviens de la réflexion que fit un philoſophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, & je me tais.

Vous aſpirez, dit-on, à la dignité impériale; & la confeſſion de foi de V. M. a été remiſe au ſaint père. Cette nouvelle eſt des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvelliſtes les débitent, depuis que je ne ſors point.

Mr Borck l'Adjudant eſt allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il ſort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix ſe faſſe. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Hanovre, & ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raiſon, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

Mr de Brackel offre de parier contre qui voudra la ſomme de cent louis, que la paix ſera faite en trois mois de temps. Si je pouvois l'accélérer en ſacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrois le feu avec autant de zèle qu'Ératoſtrate le mit au temple d'Éphèſe. Mon Horace, mon bel Horace y paſſeroit, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triſte, que Mr de Reyſewitz a été enlevé. Je ſouhaite que cette nouvelle ſoit fauſſe.

Mr de Maupertuis part demain, pour aller ſe mettre aux pieds de V. M. Comme ma ſanté commence à ſe rétablir, j'attends les ordres de V. M., pour avoir la conſolation de voir le plus cher & le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courrier qui annonce la reddition de Glogau: cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect &c.

A Berlin, le 11 Mars 1741.

SIRE,

La gazette françoiſe de Berlin en parlant de la conſpiration a effrayé & fait frémir tous les honnêtes gens: j'avouerai à V. M. que je n'ai l'eſprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de conſidérer dans le ſilence du cabinet. Le fait une fois avéré, les perſonnes capables d'un auſſi noir deſſein, ne peuvent être que couvertes de confuſion & d'ignominie. Les eccléſiaſtiques catholiques ne ſont pas moins à craindre: ils le ſont même peut-être plus, parce que leurs démarches ſont cachées, & couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préſerver V. M. d'accidens! Je m'appliquerai plus ſoigneuſement à la vertu, afin que mes prières ſoient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des juſtes qui le ſoient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une Princeſſe de cette maiſon pour le Prince royal de Pologne.

La Reine de Hongrie cédera toute la Siléſie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde: voilà deux nouvelles qui

n'ont pas même de la vraiſemblance: celle-ci en a une nuance, c'eſt que la cour impériale eſt fort embarraſſée.

Le voyage de Mr de Valory fournit matiére à bien des conjectures politiques: il y a, ma foi, de quoi épuiſer l'art conjectural, quand il aura été aſſervi à des règles fines & invariables par Mr Wolf, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui ſe porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la conſolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix ſtable & conſtante, à celui qui eſt la conſolation de tout Iſraël? Je demande grâce pour ces derniers mots théologiques, & j'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 14 Mars 1741.

SIRE,

La priſe de Glogau a rempli de joie tout le public, & on attend, avec une impatience qui me fait plaiſir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'eſt point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le

plus, c'eſt qu'on ait pu arrêter le ſoldat, qui dans de pareilles circonſtances a presque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la dicipline militaire de ce pays.

On ſe dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandois. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend: & je m'en tiens ſur ce ſujet à la foi de mon curé.

On croit la paix ſur le point de ſe faire, parce que le Prince de Lichtenſtein s'eſt abſenté de Vienne, & qu'on ſoupçonne qu'il eſt allé au camp pruſſien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propoſitions de la France, & à recevoir la baſſe Siléſie que lui offre la Reine de Hongrie, qui aſpire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine & moins ſujette à caution. Ce ſont les raiſonnemens d'un nouvelliſte, qui après maintes grimaces convulſives accoucha hier de ce ſyſtème.

Du Molard eſt allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avoit de ne pouvoir arriver ſans la diſette au point de l'érection de l'Académie.

J'ai la douce eſpérance de partir au milieu de la ſemaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Siléſie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect &c.

A Berlin, le 17 Mars 1741.

SIRE,

J'eſpère d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je ſuis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le Roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander ſon armée; on parle même ici de la beauté de ſes équipages: on ajoute à cette nouvelle le transport de douze mille Anglois pour l'Allemagne.

On ne parloit que de paix il y a quelques jours. On dit à préſent qu'elle eſt fort éloignée; que V. M. ayant pris des engagémens avec d'autres puiſſances, la Reine de Hongrie avoit trop tardé; qu'elle auroit dû hâter ſes négociations.

On débite bien des choſes ſur le pauvre Mr de Reyſewitz, qui me paroiſſent être ſans fondement: on aſſure que ſix cents hommes ſont entrés par ſurpriſe dans Brieg, ſans que le blocus s'en ſoit apperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, ſont crues pendant un temps, & rejetées dans un autre.

J'ai vu avec ſurpriſe un ouvrage anglois, qui renferme le déiſme tout pur, traduit en allemand, ſe vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer Meſſieurs les théologiens; ce ſera pour quelque temps la pomme de diſcorde.

Il paroît une excellente hiſtoire de l'établiſſement des religieux de la compagnie de Jéſus. Je ſuis perſuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le Comte Pickler a été enlevé par les houſards & tranſporté à Neiſſe.

Dieu veuille conſerver V. M.! Je puis rendre cette juſtice au public de Berlin, c'eſt que tout le monde fait bien des vœux pour ſa conſervation. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond &c.

A Berlin, le 20 Mars 1741.

SIRE,

Je fus hier dans de terribles alarmes: le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit ſoupçonner qu'il y avoit un combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une manière infiniment glorieuſe aux troupes de V. M.: la joie a été répandue chez tous les habitans proteſtans, qui commençoient à craindre à cauſe des faux bruits que les catholiques prenoient plaiſir à répandre. Des perſonnes qui ont été préſentes à l'action ne ſauroient aſſez exalter le ſang froid & la bravoure de V. M. Pour moi je ſuis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne & glorieuſe nouvelle aux Berlinois qui ſe trouvent ici. Je n'ai jamais ſenti une ſatisfaction plus parfaite.

Monſieur de Camas eſt ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre chaude. Le médecin ſe flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paroît mal circonſtanciée; je me flatte

flatte qu'elle paroîtra bientôt d'une main plus habile: un fait auſſi glorieux mérite un détail raiſonné, & mieux développé. Dieu veuille conſerver V. M., pour la conſolation & le bonheur de l'État! J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect &c.

A Berlin, le 11 Avril 1741.

SIRE,

On trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes de V. M. J'ai ſouvent aſſiſté, par oiſiveté, à ces diſcours, que le cœur dictoit plutôt que l'art.

J'ai quitté ce matin Mr de Camas, qui pourroit bien ne pas paſſer la journée. Le médecin, ſon chirurgien le condamnent; je ne l'ai guère quitté pendant ſa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'eſt rendu. Dieu le veuille!

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'oſant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ſes pieds, ſans permiſſion.

Cette ſemaine arrivent Meſſieurs de Valory, le miniſtre de Suède, & Pœllnitz.

On dit que le Cardinal eſt retenu ici priſonnier. Il y avoit ſur cet arrêt dans la gazette françoiſe de Berlin un article qui a fait plaiſir à tout le monde.

On ne ſait où eſt Mr de Maupertuis, qui eſt apparemment pris priſonnier. V. M. en aura ſans doute des nouvelles.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 14 Avril 1741.

SIRE,

Il paroît une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, publié par Voltaire, dans laquelle on a inſéré ce qui avoit été retranché de la première. La traduction allemande faite à Gœttingen paroît ici.

Dans la feuille hebdomadaire que le Chevalier de Mouhy comptoit de faire imprimer à Berlin, & qu'on refuſe d'imprimer, il y a les paroles ſuivantes. „Mr le B. de Chambrier ... „eut audience la ſemaine dernière du Roi, lui

„rendit une lettre de la part de ſon maître, &
„fit à ſa Majeſté le détail de l'affreuſe conſpira-
„tion que le Roi de Pruſſe a découverte heureu-
„ſement. Le projet des conjurés étoit de ſe
„défaire de ce monarque à la première occaſion
„favorable, ou de l'enlever, s'ils pouvoient: plus
„de ſoixante perſonnes étoient de concert pour
„cet odieux projet; c'eſt leur nombre qui les a
„rendus ſuſpects ... Le chef des conjurés étoit
„chargé de lettres en chiffres, dont on l'a obli-
„gé de donner la clef. Cette affaire fait un bruit
„épouvantable. Le Roi de Pruſſe a donné or-
„dre à tous ſes miniſtres dans les pays étran-
„gers d'en faire connoître l'horreur. Le cri-
„minel a été remis ſous une garde ſure, & le Roi
„de Pruſſe a obtenu du collége électoral qu'il
„ſeroit jugé à la diète de Francfort, où toutes
„les pièces juſtificatives ſeront examinées par les
„Électeurs aſſemblés pour en faire la juſtice
„qui conviendra.

„Le Roi d'Angleterre a fait publier que cette
„conſpiration avoit été ſuppoſée par le Roi
„de Pruſſe, de concert avec le Duc de Ba-
„vière, pour perdre le grand Duc de Toſcane
„dans l'eſprit des Électeurs & de toute l'Eu-

„rope, pour le fruſtrer de la couronne impé-
„riale, à laquelle il ſembloit qu'il auroit été
„appelé; mais il y a bien peu d'apparence.
„L'on attend des lettres de Vienne qui doivent
„nous inſtruire des moyens que la Reine de
„Hongrie mettra en uſage pour ſauver au
„grand Duc la honte dont cette action af-
„freuſe le couvrira, ſi l'on ne parvient pas à
„faire connoître la fauſſeté de cette ignomi-
„nieuſe accuſation.„

On a chanté le *Te Deum* à Vienne: j'ai fait ſur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'eſt chanté?
Non: mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Dieu conſerve V. M.! je ne fais plus d'autre prière, c'eſt mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 26 Avril 1741.

SIRE,

Que V. M. eſt charitable! Elle ne me donne pas ſeulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture ſpirituelle. J'ai reçu les pſeaumes italiens ſur les airs du mélodieux Lobwaſſer.

Si je prends plaiſir à chanter
Ce ne ſont point les faits des anges:
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos lòuanges.

Le reſte de mes pauvres poumons ne doit être conſacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs ſont un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyoit hier ce feu de nos clochers, que le Commandant ne s'eſt apperçu que fort tard qu'on travailloit au pied du mur de ſa fortereſſe. Mais ce qui fait plaiſir à toute la ville, c'eſt qu'après la reddition de Brieg, on aſſure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

À l'abri des cruels houſards
Et des ſurpriſes de la guerre,
Je verrai mon Dieu tutélaire,
Et ſes glorieux étendards.

On les voit plus tranquillement, quand on les voit ſans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai oſé mettre en vers, que voici.

Le Pape plein de charité
Pour la Régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'eſt abſenté
De ſa très-ſainte compagnie:
Un cardinal, à ſon retour,
Humblement demande au ſaint père
Ce qu'au ciel il eſt allé faire,
Et les raiſons de ce ſéjour?
Ah, dit-il, d'un ton lamentable,
Au ciel je me ſuis tranſporté,
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le ſecours de ſa bonté.
Mais, ô chers cardinaux, quelle fut ma ſurpriſe,
Quand approchant cette Divinité,

Je la vis ſur ſon trône aſſiſe
L'ordre pruſſien à ſon côté!

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne ceſſerai de ſouhaiter la paix, parce que c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la conſolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât auſſi peu les lauriers que moi!

Je n'aſpire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage & le bonheur d'être &c.

A Breslau, le 2 Mai 1741.

SIRE,

J'ai l'honneur de féliciter V. M. ſur la priſe de Brieg: ſa campagne ſe finira, lorsqu'à peine les autres y entrent; rien de plus glorieux que tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille ſeu-

lement la conſerver au milieu de toutes ſes victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rouſſeau, faite par lui-même, deux années avant ſa mort.

De cet auteur noirci d'un crayon ſi malin,
Paſſant, veux-tu ſavoir quel fut le caractère?
Il avoit pour amis, Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis Gacon, Pittaval & Voltaire.

Une nouvelle qui me ſurprend, c'eſt que Mr Voltaire fait repréſenter ſon Mahomet à Lille; je regarde cela comme une eſpèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect &c.

A Breslau, le 5 de Mai 1741.

SIRE,

J'ai reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'eſt la première qui m'ait cauſé de la

douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaise étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorsque V. M. m'a ordonné de le quitter: si j'ai fait connoître quelque sentiment de crainte, c'est une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'auroit servi de cacher des foiblesses qui n'auroient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de supporter les hommes tels qu'ils sont, & de conniver à mes défauts?

L'histoire du médecin de Breslau débitée à V. M. seroit fort jolie, si elle ne regardoit pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain & de penser tristement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ses pieds, pour avouer ma foiblesse, & pour l'assurer du zèle & du respect profond avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 8 Mai 1741.

SIRE,

J'ai reçu la jolie deſcription de V. M. touchant Maupertuis; ſon domeſtique partit hier, & ne doute point que ſon maître ne revienne à Breslau ſurement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on aſſure prochaine; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. On dit qu'ils l'ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de Mr Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avoit jeté dans l'armée ennemie.

Je ne ſai ce que c'eſt que mauvaiſe humeur: j'en puis même alléguer une preuve; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans leſquelles il y avoit des vers: & je ne fais des vers que lorsque la joie ne me permet pas de raiſonner.

J'entendis hier bon nombre de meſſes, par amuſement, puiſque je ne puis aller à l'égliſe

par dévotion: nous n'avons point ici de culte au rit réformé, &

Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range;
Il ne faut aimer le change,
Que des femmes & des habits.

Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'eſt qu'on aſſure que V. M. ſe porte à préſent à merveille, & que les maux de tête ſont diſſipés.

J'ai l'honneur &c.

A Breslau, le 12 Mai 1741.

SIRE,

On eſt ici extrémement impatient d'apprendre des nouvelles ſur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis ſe retirent à meſure que V. M. avance. On ne feroit pas mieux quand je ſerois à la tête du conſeil autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerriére des troupes de V. M.?

Il y a encore une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, avec quantité de pièces juſtifica-

tives, en faveur de Mr de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la Bibliothèque britannique sur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs peu considérables
Ont eu d'illustres éditeurs;
Et les plus illustres auteurs,
Des éditeurs très-misérables;
L'éditeur & l'auteur sont aussi quelquefois
Deux sots obscurs qu'unit leur goût pour les sornettes:
Mais ici nous voyons le prince des poëtes
Éditeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers! J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, ce 26 Mai 1741.

SIRE,

La lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de tristesse. Vous savez guérir tous les maux, plus efficacement que le Roi de France ne guérit les

écrouelles. Monſieur le Baron ne manquera pas de vous envoyer les vers; il y eſt doublement intéreſſé. Céſarion eſt arrivé à Berlin en bonne ſanté; il a fait le voyage en quatre jours: on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne; c'eſt ce que j'écris à Mr de Kayſerling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ſes yeux les effets triſtes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir: trois batailles, quatre aſſauts, cent eſcarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteroient le Diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone & du champ de Mars:
Quoiqu'à ſes traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ſes étendards.
Les dons précieux de Minerve,
Et les biens ſacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne ſe réſerve
Qu'aux chers miniſtres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle ſe moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel qui étudie l'art de la paix. Que je ſuis heureux quand V. M. eſt à Berlin, ou à

Rheinsberg! Je partage mon temps entre le plaiſir de ſervir V. M., & celui du loiſir agréable de ma retraite.

Là tranquille en ma retraite
J'attends les décrets du Deſtin:
Ma joie n'y eſt point inquiète
Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le beſoin des hôpitaux & de la conférence qui fait que je penſe à Berlin.

L'hôpital de la charité
Humblement Jordan vous demande,
Qui n'eſt d'aucune utilité
Partout où Bellone commande.

Conquérant de la Siléſie,
Prince guerrier, quoique benin,
Je vous conjure & vous ſupplie
De m'envoyer vîte à Berlin.

Tout m'attriſte en cette contrée:
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin!

L'on ne parle ici que de guerre
Et le ſoir & dès le matin;
Mars eſt le Dieu qu'on y révère.
Que ne puis-je aller à Berlin!

Le bruit du canon me réveille
Le cri du ſoldat inhumain
Ne permet pas que je ſommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin!

Ce qui m'engage à demander cette grâce à V. M., c'eſt qu'on aſſure ici la paix comme une choſe certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres ne diſent mot, & écoutent mes pauvretés, & on aſſure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 3 Juin 1741.

SIRE,

J'ai reçu vos aimables vers
Écrits de façon très-normande:

Que Dieu m'accable de revers,
Si je fais ce qu'on y commande!

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau:

A quoi donc nous sert la critique?
Nous rend-elle moins incertains,
Puisque l'esprit académique
Toujours nous offre deux chemins?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'auroit d'abord déterminé: mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours dissipera peut-être ces doutes.

Car en bonne foi de chrétien
Je ne puis séjourner en ville
Où le culte calvinien
Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan; vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement la vérité, & on ose la dire devant V. M.

V. M. Pourquoi ne la dirois-je pas? Je m'ennuie à Breslau, puisque je n'y puis faire ma cour à V. M., & que je n'y ai point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité,
Repoſant dans le ſein des Muſes;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriſer les ruſes
Du monde, & de ſa vanité.

Les François ſont inconſtans, cela eſt vrai: ils le ſont par légéreté, j'ai aſſez d'eſprit pour l'être par volupté. Je ne le ſuis jamais en amitié.

Je ne ſuis jamais inconſtant
A l'égard d'une aimable belle:
Dès qu'un mérite eſt éminent,
On ceſſe alors d'être infidelle.

Ce n'eſt pas tout: oſerois-je demander à V. M. une grâce?

Très-humblement je vous ſupplie,
Conquérant de la Siléſie,
De me donner un billet à *Vorſpann*,
Pour que je puiſſe en ménageant,

Conſerver ma bourſe garnie,
Et la garantir d'étiſie.

J'ai l'honneur d'être &c.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout proſpérer à ſouhaits,
Sous Fréderic que le monde vénère.

A Breslau, le 17 Juin 1741.

SIRE,

J'ai honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, & de mes vers, qui doivent paroître à vos yeux ce que paroît un portrait de barbouilleur aux yeux de Peſne.

Ce n'eſt que mon oiſiveté
Qui produit tout ce bavardage,
C'eſt trop de témérité,
Que de rimer à mon âge.

Ce qui me paſſe, c'eſt la bonté des vers que V. M. compoſe, dans un temps où elle ſe promène par toute la Siléſie avec ſon armée, & y porte la terreur.

Les neuf ſœurs du ſacré vallon,
Exalteront par des chants d'allégreſſe
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la reſpectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuſe permiſſion qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun eſt heureux à ſa guiſe:
Victorieux en province conquiſe,
Votre bonheur eſt ſolide & parfait;
Le mien étoit ici très-imparfait,
Puiſque j'étois en entière diſette
De livres, vin, & de ſaine fillette.
Votre bonheur eſt ſous vos étendards;
Je ſuis heureux, puiſque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je ſuis fortement embarraſſé ſur la nature de mon bonheur. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende ſouvent malheureux, & que la diſtraction nous divertiſſe & nous égaye. Tous les hommes ſe reſſemblent; ceux qui pourroient être fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement ſoutenoit
Que le bonheur étoit très-volontaire,
Que qui fortement le vouloit,
Pouvoit par ſon eſprit au malheur ſe ſouſtraire:
Je répondis à cela vivement,
Que les eſprits ſont de trempe diverſe;
C'eſt œuvre de tempérament,
Quand on ſe rit de la détreſſe.
Mais ce qui beaucoup ſurprenoit,
C'eſt que tel qui pouvoit rendre ſa vie heureuſe,
Au lieu de cela s'appliquoit
A ſe la rendre malheureuſe.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le ſein de ſa capitale! Un bonheur ſur lequel mon pyrrhonisme ne ſauroit mordre, c'eſt celui d'être avec un entier dévouement & un reſpect profond &c.

A Breslau, le 19 Juin 1741.

SIRE,

Voici des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. Enviſagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie démeſurée de voir vos troupes monter la garde ſur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne ſauriez, Sire, refuſer cette conſolation à Siméon, qui veut voir le ſalut, non d'Iſraël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juſte titre cette prérogative.

Je pourrois alléguer à V. M. des raiſons de ſanté; elle eſt ſi délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, toujours involontaires, rendus à la faculté. Il y a ſix mois que j'eus la témérité de les refuſer; mais la néceſſité m'y force préſentement.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 12 Août 1741.

SIRE,

Je ſuis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée & parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueuſement les ſoldats de V. M.

Je n'en ſuis point du tout ſurpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'île de Cypris.

On ſe dit ici à l'oreille que V. M. eſt ſur le point de conclure une alliance avec la France; je n'en ſais rien; une choſe ſais-je bien ſûrement, c'eſt que le voyage imprévu de Mr de Valory donne de la tablature à tous les miniſtres: comme une comète à vaſte queue en donne à Meſſieurs les aſtronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille: j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avoient de ceux qui expriment la mort:

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie;
Un combat peut priver votre corps de la vie
Que l'amour pour nous a conſtruit.

C'eſt une obligation que votre pays a à l'amour, & il y a, j'oſe le dire, de l'ingratitude à ne pas le conſerver.

On attendoit ici V. M., il y a quelques jours. Monſieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupoit. Vous ſerez reçu ici comme les Juifs recevroient le Meſſie, s'il jugeoit à propos de venir. J'ai l'honneur &c.

A Breslau, le 19 Août 1741.

SIRE,

Robinſon arriva hier; il ſurprit par ſon arrivée les grands & les petits de la ville: les idées de paix ſe réveillent. Ce qui me charme, c'eſt que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi pruſſien
Fait le rôle d'une coquette:
Tous aſpirent à la conquête
Et lui ne ſe gêne pour rien.

Le François a l'air un peu capot, mais mordant; le Milord eſt gai; le Hollandois enrage, & dit que ce voyage eſt fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à propoſer. Pœllnitz étoit hier aux priſes avec le Hanovrien; ce dernier diſoit: le Roi mon maître paroîtra bientôt dans toute ſa gloire; l'autre d'un air cauſtique ripoſte: ce ſera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts.

On dit qu'il y a ſix cents houſards qui battent l'eſtrade entre Breslau & Neumarck: je n'irai pas à coup ſûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conſerver V. M.!

J'ai l'honneur d'être &c.

A Brelau, le 30 Août 1741.

SIRE,

Vos vers ſont charmans. Je ne ſaurois aſſez les lire. Ils ne ſe reſſentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites.

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez: on aſſure que le Saxon vient demander

en grâce à V. M. qu'il puiſſe contribuer en quelque choſe à la gloire de votre maiſon;

Le très-fin miniſtre Bulau,
Avec un air ſoumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de ſa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuſe prérogative.

Je bénis Dieu, & je rends grâces aux ſoins de V. M. de ce que les affaires vont ſi bien. A l'abri de vos ailes, je dors auſſi tranquillement que je le ferois, ſi j'étois maître du palladium. Les Berlinois craignent une ſeconde bataille: pour moi je ne la crains plus, parce que je ſuis aſſuré de la victoire; & ſi j'étois à portée de faire le Jean Baptiſte à ces bonnes gens, je les exhorterois à s'en fier entièrement à leur Meſſie.

Je ſuis fort tranquille & content,
Fréderic eſt comblé de gloire;
Il met à profit ſa victoire
Et ſon politique talent.

Cependant V. M. ne ſe lève pas ſi matin que le Roi d'Angleterre, qui ſue ſang & eau pour ne rien faire.

Le monarque anglois tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire,
Tandis que le pruſſien n'interrompt point le cours
De ſes exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muſes ſeront toutes glorieuſes de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je ſerai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne:

Le Roi, votre Dieu tutélaire,
Ne regarde ſon ami Mars
Que comme un ami néceſſaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permeſſe,
Il vous careſſe par plaiſir;
Les amuſemens du loiſir,
Marchent avec lui ſans ceſſe.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 2 Septembre 1741.

SIRE,

J'ai reçu vos vers admirables, & ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir.

Oui, ces beaux vers dont le ſens prophétique
De Robinſon nous fixe le deſtin:
Son maître & lui ſe trémouſſent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Noſtradamus un langage bien ſpirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, & qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apoſtropher mon pauvre petit eſprit, n'eſt-elle pas anti-morale?

Quoi! j'aurois tout l'eſprit qu'on trouve en Siléſie?
C'eſt de moi joliment ſe ficher de bon cœur:
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie:

comme le beau-parleur dit, en parlant d'une ſauce, un filet de vinaigre.

Votre eſprit eſt comme un torrent,
Qui s'étend & qui tout embraſſe,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverſe à l'inſtant.

Je n'ai de l'eſprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour diſtinguer quel eſt le bon vin de Champagne. C'eſt tout ce qu'il m'en faut. Je ſuis d'ailleurs à préſent comme un économe qui ne ſème point ſes terres faute de grain. V. M. eſt ſur le point d'entrer en Bohème, & mon magaſin d'eſprit eſt à Berlin.

On dit que la Lune ne luit
Que par ſecours de lumière empruntée;
Otez-lui le ſoleil, elle eſt ce qu'eſt la nuit,
Et l'on voit ſa ſplendeur tout à coup éclipſée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partiſans de la Reine de Hongrie cherchent ſur le viſage du Miniſtre ſaxon

les effets de ſon voyage à l'armée. Il eſt fort pour l'artifice.

On ne peut découvrir en rien
Ce qui ſe paſſe dans ſon ame;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame:
Ce maintien, jamais inégal,
Eſt, dit on, auſſi néceſſaire
Que jugement au ſieur Voltaire,
Qu'oeil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grâce à V. M. une œuvre de ſurérogation, c'eſt la continuation de ſes bonnes grâces, que je tâcherai de mériter. J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 4 Septembre 1741.

SIRE,

Ne vous plaignez pas de ce que le projet de Neiſſe n'a pas réuſſi: tout le monde ſait que ce n'eſt pas la faute de V. M.; l'action dont parle le public, relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Siléſie.

Quoi! votre illuſtre Majeſté
Va de ſang froid, armée de courage,
Brûler un magaſin tout rempli de four-
rage,
Aux yeux de l'ennemi planté!

On s'eſt dit même à l'oreille que V. M. étoit légèrement bleſſée au bras; un homme a oſé aſſurer qu'il l'avoit vu en écharpe.

Ce bras que votre peuple adore,
Et ſous lequel on vit en ſureté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a juſtement vanté.

Cette nouvelle me fit beaucoup de peine: mon imagination triſte ne pouvoit ſe réſoudre à la croire fauſſe: car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras eſt un palladion
Que bien humblement je révère:
Ma foi, de tout je déſeſpère
S'il reſte dans l'inaction.

V. M. fait un magnifique portrait du plaiſir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui

l'en prie. Quand verrai-je ce ſalut de mes yeux?

Mr Pœllnitz voudroit être franc-maçon: V. M. veut-elle permettre qu'il le ſoit?

Voici une lettre qui ne ſera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuſer V. M.

C'eſt là le fruit de mon oiſiveté,
Ce ne l'eſt point de mon indifférence:
Des ſtoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaiſir comme un être qui penſe.

Pour être indifférent il faudroit ne pas penſer. Deſcartes a dit pédamment: je penſe, donc je ſuis; pour moi j'aurois dit: je goûte le plaiſir, donc je penſe. Une indifférence que j'ambitionne, c'eſt celle qui me porteroit à ne plus faire des vers.

Sire, je n'ai que poëſie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons:
Vous & l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne ſuis pas aſſez aveu-

gle pour ne pas ſentir que je ſuis poëte comme je ſuis ſoldat. Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces diſtinctions, par le bonheur que j'ai, (bonheur contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond reſpect &c.

A Breslau, le 18 Septembre 1741.

SIRE,

Mr Algarotti eſt arrivé avec le Miniſtre de Ruſſie, qui eſt gai & content:

Car il eſt tout glorieux
Des faits pruſſiens qui décorent gazette,
Et il reſſemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois eſt triſte & capot, quelques efforts qu'il faſſe pour cacher ſa triſteſſe par un extérieur compoſé: il fait cependant eſpérer une chance plus heureuſe.

Le ſort d'ailleurs eſt journalier:
Il n'en eſt pas chez nous de même;
Puis-

Puisque dans tout exploit guerrier,
Le ſoldat ſent le prix de ſa valeur extrême.

On aſſure comme un fait poſitif la priſe de Linz. on ajoute même que l'armée françoiſe va à grands pas faire le ſiége de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neiſſe: Dieu veuille qu'il ſoit bientôt fait, pour que V. M. puiſſe goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous ſont, Sire, ſi glorieux, la tranquillité & le repos!

Vous goûterez les plaiſirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre:
Jupin quittoit par fois ſon glaive & ſon tonnerre,
Pour goûter du plaiſir les ſéduiſans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire & à Maupertuis, ſuivant l'ordre de V. M.

Fréderic, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux eſprits ingénieux,
Nous feront goûter ſur la terre
Des plaiſirs enviés des Dieux.

C'eſt pour moi de l'ambroiſie que des diſcours tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penſantes.

A l'imitation des poëtes du ſiècle paſſé j'ai choiſi une maîtreſſe à laquelle je puiſſe quelquefois adreſſer des vers, ne pouvant lui préſenter autre choſe. Je ne ſai ſi V. M. ſera contente de cette petite pièce ſur l'accord du cœur & de l'eſprit.

L'eſprit n'a ſur le cœur qu'un très-foible pouvoir,
Et le cœur tient l'eſprit toujours en eſclavage:
L'eſprit preſcrit au cœur un auſtère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaiſir en partage.
Voulez-vous ſur l'amour fonder votre bonheur?
Uſez dans votre choix d'une ſage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui penſe.

Qui pourroit condamner ſemblable liaiſon?
Ma raiſon fut toujours ſenſible à la tendreſſe :

Mon cœur vous aime, Iris, puisqu'il vous le confeſſe,
Et mon eſprit convient que mon cœur a raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement en amour que mon cœur & mon eſprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils ſoient quelquefois.

Mon cœur eſt charmé de ſervir
Un Roi que mon eſprit admire:
Tous deux reſſentent le plaiſir
De ſon aimable & doux empire.

Car j'ai l'honneur & l'avantage d'être &c.

A Breslau, le 24 Septembre 1741.

SIRE,

La ville fourmille de nouvelles que je crois fauſſes. Il ſemble que l'eſpérance de la paix tombe, & qu'on n'y veut plus penſer. On aſſure que l'armée de V. M. vient ſe camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neiſſe que la ville étoit ouverte aux deux partis, & que le magiſtrat avoit donné une ſomme

très-considérable pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; & les États s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible: 1) parce que ceux qui sont dans la haute Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils ayent, sans courir de grands risques; 2) parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vassaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entreroit dans les quartiers d'hiver le 19 & que le 1er de Novembre toute la cour seroit à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire & à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre Madame de Rocoules est morte: c'est une lumière qui s'est éteinte faute d'huile.

On dit la Reine de Hongrie entièrement brouillée avec son époux.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 6 Octobre 1741.

SIRE,

Milord Hinford arriva hier, pour la conſolation des politiques; il a apporté deux nouvelles: l'une que l'armée de Neuperg étoit en meilleur état qu'on ne le croyoit: l'autre qu'il attendoit que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant.

La gazette de Cologne, du 6 Octobre, dit „que le bruit eſt général à Duſſeldorf, que la „grande affaire de Juliers & de Bergue eſt entié„rement ajuſtée en faveur du Prince & des Prin„ceſſes de Sulzbach, le Roi de Pruſſe ayant, „dit-on, renoncé à ſes prétentions, moyennant „un équivalent qu'on lui procure ailleurs.„

Le public de Breslau eſt impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaiſon des illuminations: ils ſe flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, & me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaiſirs de l'être

Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'eſpoir d'un très-grand peut-être?

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 11 Octobre 1741.

SIRE,

Le long ſéjour que le Miniſtre d'Angleterre fait à Neiſſe, fait tourner la tête aux politiques; les uns diſent qu'il y eſt malade & les autres qu'il y négocie.

Il va paroître, à ce qu'on dit, une hiſtoire critique de la ville de Breslau, compoſée par un jeune officier, qui, dit-on, en eſt fort mécontent, ſurtout des dames, dont il ſe plaint. L'ouvrage eſt en françois; on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de ſupprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, & en envoyer à V. M.

On baptiſa avant-hier le fils du Baron de Schwertz, dont V. M. eſt le parrain; il ſe nomme Fréderic Guillaume Maximilien Jean Népomucène.

L'enfant de Schwertz eſt baptiſé
Du nom de Fréderic & de Népomucène :
Le voilà bien favoriſé,
Recevant de deux ſaints l'aſſiſtance certaine.
Le premier me paroît d'un plus puiſſant ſecours ;
Il peut, il ſait aux beſoins ſatisfaire ;
Pour le ſecond, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on ſouvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage que les États de Siléſie doivent rendre à V. M. On prépare le trône dans la ſalle des chevaliers que le Cardinal occupoit il y a un an.

J'ai reçu les deviſes qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oiſiveté, à ſon Excellence Mr de Podewils. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les ſavans des États de V. M. en envoyaſſent: ce ſeroit le moyen d'en avoir de bonnes. J'ai &c.

A Breſlau, le 18 Octobre 1741.

SIRE,

Les titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche : l'inſpection générale des infirmités humaines révolte l'eſprit & le cœur, & ma raiſon me fait mépriſer les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre ;
Je n'en fus point, Sire, entété.
Qu'on mette au deſſus d'une épître :
A Jordan, ſerviteur de Votre Majeſté,
Je ne troquerois pas ce titre reſpecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres ſont aux gens raiſonnables ce que ſont les pompons à une femme ſenſée ; ils ſont même ſi peu de choſe, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner. Une femme parée, quelque laide qu'elle ſoit, fixe les regards pour un moment, ſi l'économie de ſa parure eſt régulière ; & on ne ſauroit par des titres, quelque ronflans qu'ils ſoient, engager les perſonnes raiſonnables à jeter les yeux ſur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je ſuis fait pour les hôpitaux
Tout auſſi peu que pour Cythère:
L'un eſt le rendez-vous des maux,
L'autre un ſéjour qui déſeſpère.

Et je ne veux être ni déſeſpéré, ni malade. Le cauſtique correſpondant de V. M. qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne ſuis point, Sire, amoureux;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie:
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raiſon a été ſur le point d'eſſuyer un échec par l'amour; mais elle eſt trop vieille pour être ſi aiſément dupe.

Le puiſſant, mais ſot Dieu d'amour
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'eſt logé chez moi qu'une ſeule ſemaine;
Encore eſt-ce un trop long ſéjour.

Je ne lui donnois que du grec & du latin à lire; & je lui ai prouvé par de bons argumens pris de la plus fine métaphyſique, qu'il devoit s'en aller au diable. Je n'ambitionne

pas ſes faveurs, j'aimerois mieux celles du Dieu des vers, pour répondre à cent quarante deux, marqués au bon coin, qui partent d'un main

Qui fait frémir par ſon tonnerre
Tous ſes orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre,
La paix que vous avez promis.

Si ce Dieu m'étoit favorable, je ne ſerois pas auſſi embarraſſé que je le ſuis à préſent.

Quoi! cent quarante vers auxquels il faut répondre?
C'eſt m'impoſer un fardeau trop peſant:
Mon Pégaſe eſt rétif, il trotte en haletant;
Un travail auſſi fort ne peut que le morfondre.

Quand je ſuis monté ſur ce poëtique animal, il me ſemble voir Don Quichotte monté ſur ſa Roſſinante.

J'admire la politeſſe de V. M., qui me nomme le transfuge de la pédanterie; plût-à-Dieu que cela fût! C'eſt un écueil contre lequel tous les gens de lettres vont ſe heurter. C'eſt une maladie de l'eſprit, dont je ne me crois

pas exempt. Ma fine galanterie eſt un être de raiſon.

Jordan eſt fait pour la galanterie,
Comme oiſeau ſaint Luc pour voler,
Comme le ſont vos ſoldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La deſcription de la vie du ſoldat pendant l'automne eſt charmante.

Ce qui me paroît étonnant,
C'eſt qu'au milieu de cette biſe,
Vous compoſez à votre guiſe;
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferoit celle de Graun. Sans cela mon eſprit eſt ſec & froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au beſoin.

Qu'il faſſe froid, qu'il faſſe chaud,
Mon eſprit eſt toujours le même:
Bizarre jusques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté eſt obligée de faire avec mon eſprit ce que fait un homme ſage avec ſa fem-

me qui eſt chagrine: il gémit, il prend patience, & ſe tait.

On aſſure ici, comme une choſe poſitive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduiſe! Il laiſſe à V. M. le champ libre; il a raiſon de le faire, puisqu'il y va de ſon intérêt, & il fait bien de vous laiſſer prendre Neiſſe, puisque la réſiſtance qu'il voudroit faire, ne pourroit que lui coûter beaucoup de monde, & ſa Reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 18 Octobre 1741.

SIRE,

On dit que le Prince Léopold eſt devant Neiſſe, & que la garniſon ne ſauroit tenir longtemps; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On aſſure ici poſitivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux repriſes; tout cela fait ſoupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on a reçu ici des lettres de Veniſe, dans lesquelles on marque que V. M. y eſt attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaiſir, parce qu'elle a réveillé en moi l'eſpérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoiſie ſe prépare à faire des illuminations; il paroît même qu'elle a beaucoup d'empreſſement à ſe diſtinguer ſur ce ſujet.

Il eſt arrivé ici une aventure aſſez ſingulière. Le libraire Korn, revenu de Leipſic, veut aller rendre viſite à Mr Blockmann, dont toute la bourgeoiſie eſt charmée. Au lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il entre chez Mr Vockel, Conſeiller ſaxon, qu'il croit le Directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipſic: Korn qui croit parler à Mr Blockmann, lui dit qu'on étoit fort mécontent en Saxe, qu'on ne payoit perſonne, qu'on y perſécutoit les luthériens, & mille autres choſes ſemblables. Mr Vockel ne pouvoit comprendre la raiſon de ce diſcours; enfin cette comédie ſe termina au moment que le libraire demanda des choſes

relatives aux fonctions du Directeur, & le libraire s'apperçut de sa bévue.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Breslau, le 21 Octobre 1741.

SIRE,

Les sentimens sont fortement partagés sur votre retour: les uns assurent que ce sera le 12 de Mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne sera qu'au mois de Novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raison de tous les événemens, disent que si V. M. vient à Berlin, c'est une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aspire; d'autant plus qu'on assure que les grenadiers se sont rejoints à leur régimens respectifs, & que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour se reposer. D'autres prétendent que tout cela est faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, assurent comme une chose indubitable qu'il y a une suspension d'armes sur le

tapis. On dit la France embarraſſée; que les troupes ſe conſument en Allemagne; que le Maréchal de Belle-Isle vient à Berlin, à ſon retour de Paris; que V. M. a envoyé un Adjudant à Dresde, qui y eſt venu à coup ſûr pour une affaire de la dernière conſéquence, mais qui eſt fort ſecrète; qu'il ne ſauroit y avoir porté la nouvelle de la priſe d'une place; que le Cardinal a dit qu'il voyoit dans ſon miroir magique les actions de tous les princes, de l'Europe, qu'il n'y avoit que celles du Roi de Pruſſe qu'il n'y voyoit point. Je ſuis mortifié d'être au bout de mes *On dit.*

Peſne a fini le tableau de V. M.; c'eſt la plus belle piéce que l'on puiſſe voir. Il feroit dire des meſſes, ſi on vouloit le lui permettre, pour qu'on eût en Siléſie & dans ce pays la fureur du jeu. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 27 Janvier 1742.

SIRE,

Je ſuis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire & m'envoyer des vers dans un temps

où elle eſt occupée par les affaires les plus importantes & les plus épineuſes.

V. M. n'eſt pas à coup ſûr en pays de connoiſſance, quand elle eſt au milieu de cette cour céleſte, qui n'eſt ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduiſent à l'immortalité ſont de même. Je frémis pour la ſanté de V. M., & je crois pouvoir démontrer en bonne logique & par de bons argumens que j'ai raiſon.

Je crois avoir ſi bien raiſon,
Que je me ſens prêt à combattre
Sur ce ſujet contre *Sexte*, ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terraſſer quatre.

Je connois par mon expérience que vous en démonteriez même plus. A peine ſuis-je guéri des bottes de logique que V. M. me portoit autrefois. Je m'en glorifie, comme St François de ſes ſtigmates.

Les Hollandois ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin ſont fort charmés de cet achat: ils regardent cela comme

comme un raffinement de ruſe digne d'être admiré. Les partiſans de la France condamnent cette conduite; on ſuppoſe déjà Mr Fénelon faiſant tapage à la Haye, & remettant les choſes ſur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'Empereur ira d'abord à Cologne, pour y adorer les trois Rois, dont les noms ſont ſurement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder; j'obéis:

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puiſqu'il le faut:
Le triſte Dieu d'ennui vous garde,
De fréquent & pareil aſſaut!

On étourdit en Angleterre ces ſonge-creux par le bruit des cloches: Dieu veuille que mon babil vous amuſe! J'aimerois presque mieux qu'il endormît V. M.; cela feroit du bien à ſa ſanté, & je lui ſerois alors fort utile.

Quoi! Votre eſprit, occupé fortement
Des intérêts de Pruſſe & de l'Empire,
Liroit comme un délaſſement,
Tout ce diſcours qui tient fort du délire?

J'en ſuis, ma foi, très-fortement ſurpris:
Mais dans le fond, peut-on ſi bien écrire?
Quand on n'a pas ce dont on eſt épris,
On ne ſauroit ni badiner, ni rire.

D'ailleurs j'ai perdu ma ſanté, & je ſuis condamné à boire trois bouteilles de tiſane par jour pour la recouvrer. Eſt-il poſſible de faire des vers & d'avoir de l'eſprit à ce prix-là? Je ne connois point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie; mais ce que je ſai bien, c'eſt que celui qui conduit à la ſanté, eſt bien diſgracieux.

Au diable ſoit Eſculape & remède,
Et tout réparateur de l'humaine ſanté:
Ils minent par leurs ſoins ma chère humanité;
Je meurs, en guériſſant, ſi Dieu ne m'eſt en aide.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 29 Février 1742.

Sire,

Enfin Madame la Comète a fait un tour de son métier; elle a causé la mort du Cardinal de Fleury, qui est enfin allé faire visite à l'autre monde: une de ses camarades avoit déjà rendu le même service au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuse infiniment Messieurs les nouvellistes politiques, & leur fournit ample matière à réflexions. On est impatient de savoir qui lui succédera: si le gouvernement de l'État sera confié au Cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des jésuites, qui pour le malheur du genre humain influent beaucoup sur les événemens. On croit que cette mort changera le système présent de l'Europe, que Chauvelin pourroit bien remonter sur sa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers changemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en foiblesse, lorsqu'il apprit la chute de Walpole; la conduite de la Sardaigne, la troisième augmentation de Hollande, ont été les instrumens dont la Mort s'est servi pour achever son important ouvrage. Enfin

on eſt impatient de voir ſi cette mort accélérera la paix, ou ſi la guerre continuera.

Monſieur Finck, Miniſtre d'Angleterre, eſt arrivé ici depuis deux jours: il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On aſſure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous; je reſpire à l'ouïe de cette nouvelle: on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour ſe mettre à l'abri de toute ſurpriſe, & qu'après que cet ouvrage ſera achevé, nous aurons la conſolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la ſanté: je ſuis effectivement ſorti depuis quelques jours, pour aller voir le Colonel de Cannenberg, qui eſt retombé malade.

On aſſure que les troupes autrichiennes ſont allées au devant de l'armée françoiſe, pour les empêcher de ſe joindre à V. M.

Mr de Pœllnitz eſt arrivé depuis quelque temps; il ſe met aux pieds de V. M.; il ne ſait s'il oſe l'incommoder par ſes lettres.

Pesne ſe rétablit; il a employé ſes premières forces à finir le tableau du cocuage, qui eſt une pièce achevée & parfaite, ſuivant le ſentiment des connoiſſeurs.

Je ſuis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y eſt arrivé, & qu'il y ſéjournera trois mois: que ſon Mahomet pourroit bien paroître: que le Canapé couleur de roſe de Crébillon le fils n'a pas eu le ſuccès qu'on avoit lieu d'eſpérer. J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 18 Mars 1742.

SIRE,

Je ſuis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres: cela eſt bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers proſaïques,
Mais plaignez-en plutôt l'auteur;
Car il n'eſt verſificateur
Qu'en dépit des lois poëtiques:
Son ſel eſt un ſel frelaté
Qui ne ſent point du tout l'Attique;
Son goût eſt un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité.

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je ſuis fort peu ſatisfait de ſa conduite; à

peine daigne-t-elle se faire voir; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paroître avec décence, & qu'elle gagne à être vue. Je n'en sais rien; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages: on m'a dit qu'elle se plaçoit vers l'étoile polaire, & que de là elle vous considéroit bataillans.

Je suis malheureux, car ma vue
Voit souvent les objets bien peu distinctement;
Mes yeux & mon esprit ont souvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

Il ne me reste que l'ouïe, l'attouchement, & le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je suis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conserve du goût pour un bon vin qui mousse,
S'il se sent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.

Que lui faudroit-il davantage?
Voir un peu moins, eſt-ce être malheureux?
Pénétrer tout par l'eſprit & les yeux
N'eſt pas toujours un avantage.

Il en eſt, Sire, de nos raiſonnemens politiques comme de ceux que l'on fait ſur les tours d'adreſſe d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut abſolument point que le Ciel ſe mêle de ce qui regarde les hommes.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'eſt là ce que nous dit le pur raiſonnement:
Mais les reſſorts ſecrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tuſculanes de Cicéron, les Philippiques, les Commentaires de Céſar: comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, Madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres ſeront prêts ſur la fin de la ſemaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire: tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire:
Qui mettra fin à ſes calamités?

Celui qui fut un Empereur élire,
Saura le délivrer de ſes perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majeſté;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage?

Taudis que la comète eſt ſur notre hémiſphère, elle jouit encore du droit de prophétiſer: ce n'eſt que lorsqu'elle a diſparu qu'il faut interpréter le but de ſon apparition: il s'agit de voir ce qu'elle a pu occaſionner d'extraordinaire.

Un Empereur ſans terres, ſans argent,
N'eſt pas choſe trop ordinaire:
Un Électeur, Évêque proteſtant,
Qui crée Évêque qu'on révère:
Un Roi qui dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à ſon peuple une obole,
Sait conquérir pays vaſte & puiſſant:
Et que Jordan attrape * * *
Ce ſont tous là de grands événemens
Que le deſtin aux curieux apprête,
Que l'on reçoit avec empreſſemens,
Qu'on ne peut voir ſans ſecours de comète.

V. M. m'avoit chargé d'une commiſſion pour K***, que j'ai exécutée: cet honnête homme

ne demanderoit pas mieux que de ſervir V. M.; mais il voudroit ne pas être dans l'oiſiveté à ſon âge, tandis que ſes amis ſont à l'armée; il regarde ſon état comme un état de honte. Il proteſte d'ailleurs qu'avec ſon revenu il n'eſt pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout eſt fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philoſophe de Vatel, ſans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis & à vos amies: je ne ſaurois exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en eſt trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conſerver V. M.! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 3 Avril 1742.

SIRE,

J'ai été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer. Quelque accoutumé que je ſois à être ſurpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre

Comment on peut en occupant le trône,
Faiſant tapage en l'univers,
N'ayant de ſoins que pour Mars & Bellone,
Avoir eſprit, & faire de beaux vers.

Le Pégaſe de V. M. eſt infatigable, & ce qui me fait donner au diable, c'eſt qu'il ne bronche point dans ſon allure: celui des autres eſt haletant, dès qu'il eſt un peu fatigué. Il n'en eſt pas de même du vôtre.

Je ſais qu'Apollon le protége;
Le mien ne peut ſouffrir les lois
D'un pas régulier de manége,
Qu'il ne ſoit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il eſt auſſi immobile que le cheval de Troie; j'ai beau lire vos vers, pour animer mon eſprit, & pour le monter ſur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'aſſeoir ſur fauteuil velouté
Qui, ſuivant vous, reſſemble au Pinde,
Mon eſprit eſt toujours rétif, & dégoûté
De voir qu'en vain il ſe gêne & ſe guinde.

Ma vieille Raiſon vient alors à mon ſecours, qui me conſeille de ne plus faire des vers, & de me contenter de la proſe. Je lui réponds dans l'accès de ma colère:

Apprenez, Raiſon, à vous taire:
Mon héros veut abſolument
De moi des vers, en dépit du talent;
Que ne fait-on pas pour lui plaire?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avoit une chaſteté pénétrative.

Votre eſprit eſt pénétratif,
Et m'échauffant par ſa divine flamme,
Il porte l'eſprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonſtances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, & altérer ſa ſanté! C'eſt le motif qui me fait ſouhaiter paſſionnément la paix, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de ſa part.

Tel qu'un nocher qui craindroit le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez ſeul, par un ſecret reſſort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je ſerai heureux, quand j'aurai l'honneur à Rheinsberg ou à Charlottenbourg de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix ſolide. Je me repréſente ce plaiſir, comme les dévots celui d'être à table avec Abraham & Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de ſavourer l'ambroiſie.

Quelque plaiſir qu'on ait à la table des Dieux,
Pareil plaiſir n'eſt fait que pour une ombre:
Ceux que l'on goûte ſous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la ſanté de V. M., & la conſerver! C'eſt le principal objet qui m'occupe. L'homme n'eſt jamais ſans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui ſe pro-

mènent dans le vaſte pays de l'eſprit: celle-là marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vai aſſez ſouvent chez le Tourbillon, pour parler raiſon, & pour m'entretenir ſur ce ſujet. Nous ſommes alors comme ces dévots qui ne ſont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 6 Avril 1742.

Sire,

Le pyrrhoniſme de V. M. eſt un ennemi dangereux à combattre; on ne ſait par quel endroit le prendre.

Dans l'art de douter fort expert,
Vous ſavez aux raiſons donner de l'apparence.
C'eſt une anguille qui ſe perd
En la ſerrant à toute outrance.

Je ne me ſerois jamais imaginé que le pyrrhoniſme ſeroit employé pour démontrer l'accuſation que je crois fauſſe dans toutes ſes par-

ties. J'ai cru au contraire que rien ne m'étoit plus favorable que ce pyrrhoniſme même :

Ce phénomène rubicond
Qui s'étoit placé ſur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il eſt douteuſe trace.

Je ſuis à cet égard ſain comme l'enfant qui eſt à naître ; il y a auſſi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

Vous dont l'eſprit eſt ſi diſpos
Pour ſoutenir les droits du pyrrhoniſme,
Prouverez-vous par congru ſyllogisme
Que je puis paſſer pour héros ?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du Dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je ſuis tout à fait inhabile à ſon ſervice, mais parce qu'en général nos facultés s'uſent & dépériſſent.

Tout dépérit & s'uſe dans le monde,
L'eſprit vieillit, & perd de ſa vigueur :

Or je conclus par raiſon très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'uſoit, d'où vient mes facultés ne s'uſeroient-elles point? J'emploie le reſte des forces qui me ſont reſtées dans l'eſprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour, en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaiſir & de la ſatisfaction. Je connois des maîtres pour lesquels on ne ſauroit avoir aſſez de ces ſentimens.

Je ſuis perſuadé qu'on a inſtruit V. M. de la diſpute du Marquis d'Argens avec Madame la Ducheſſe. Cette diſpute a été vive, la ſéparation bruyante, & le raccommodement très-éclatant. Les ſavans & les femmes ſont partagés ſur la cauſe de cette diſpute. Les uns diſent que c'eſt la jalouſie.

Ce Dieu qu'on nomme Jalouſie,
Qui redoute un culte étranger,
Et qu'on doit toujours ménager
Pour le repos de notre vie.

C'eſt ce Dieu qui les a brouillés. On dit que le Marquis d'Argens eſt amoureux & on veut qu'il ne le ſoit que de ſa femme & de ſes

livres. Il jure ſon grand juron qu'il ne l'eſt point, on ne l'en croit pas. On veut qu'il reſte trois ans à Stoutgard.

Sacrifier raiſon & liberté
Qui ſont le charme de la vie
Aux foibles de l'humanité,
Seroit-ce donc philoſophie?

Lui qui aime le ſéjour de Berlin, qui croit que c'eſt le ſeul qui lui convienne, ne veut s'en abſenter que pendant trois ſemaines. Voilà la vraie origine de cette diſpute. On s'eſt raccommodé d'une façon aſſez marquée. D'Argens, aux genoux de la Ducheſſe, lui a redemandé ſon eſtime; cette entrevue a tiré des larmes des aſſiſtans. Ils ne logent cependant plus enſemble; on ſe voit, mais c'eſt avec une froideur réfléchie.

On eſt toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice;
Le philoſophe eſt prêt à démontrer
Que la raiſon veut ainſi qu'il agiſſe.

Leur haine eſt ſyſtématique, c'eſt-là la bonne. Le Marquis d'Argens travaille à une comédie ſur l'Embarras de la cour; je lui ai conſeillé que

que la ſcène ſoit dans l'antichambre de la Ducheſſe,

Puisque c'eſt là que l'on voit tour à tour
Les paſſions jouer toutes leurs rôles,
Qu'on ſacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raiſon n'y vaut pas deux oboles.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le Marquis d'Argens à compoſer lui-même une relation de tout ce qui s'eſt paſſé, pour divertir V. M.; perſonne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 14 Avril 1748.

SIRE,

Vous comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent:
Mais convenez que l'eau n'en eſt pas toujours claire.

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, ſi elle veut être dans ce moment plus

philoſophe que poëte, & avouer que cette comparaiſon ne quadre qu'autant que la concluſion lui eſt annexée. Ce qui me conſole, & me juſtifie, c'eſt que ſouvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puiſe, eſt fort trouble, & que je ne connois point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du ſucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaſer ſon perroquet:
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aye l'honneur d'amuſer V. M., je ſuis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'eſt que je reçois des lettres pleines d'eſprit & de vers, qui ſont charmantes,

Marquées au coin de Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable;
Qui vous fait chérir de ce Dieu
Que ſervent les neuf ſœurs, à ce que dit la fable.

Tout le monde ne peut pas poſſéder cette prérogative. Il en eſt de la poëſie comme du

courage. Tous les hommes ne ſont pas braves; auſſi tous les hommes ne ſont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens ſupérieurs pour la poëſie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le ſai point par ma propre expérience. Un homme qui n'eſt pas né poëte, peut faire une fois en ſa vie quelques bons vers, parce que la nature ſe plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends juſtice ſur la prudence, en avouant que je poſſède cette qualité:

Je n'eus jamais occaſion
De faire eſſai de mon courage:
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal, ou que Scipion:
Mais ſoit prudence, ou modeſtie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par là l'affaire indéciſe: & j'en conclus que poëtiquement parlant je puis paſſer pour poltron, mais non pas philoſophiquement;

car en due forme de ſyllogiſme, la choſe ne ſauroit être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me ſerviroit le courage? Je n'ai point d'ennemis à combattre que les foibleſſes de la nature humaine, que je ſerois bien fâché de détruire; car quoique ſouvent elles me faſſent du mal, j'avouerai cependant qu'euſſé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrois pas les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurois le courage de vaincre, ce ſeroit la foibleſſe pour la gloire, ſi cet ennemi me faiſoit ombrage, puisque cette foibleſſe nous coûte la tranquillité & le repos.

On dit ici qu'Ingolſtadt eſt pris d'aſſaut par les Autrichiens, qui ont paſſé même la bourgeoiſie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être tranſportée à Glatz:

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Poſſède un corps qui ne vaut rien
Pour le ſéjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, ce 29 Avril 1742.

SIRE,

D'Argens & moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, & une partie du ſecond, ſur la guerre de Siléſie. Je puis aſſurer à V. M. qu'il y a pluſieurs endroits dont Voltaire même tireroit vanité; ce qui nous divertit, c'eſt l'enthouſiaſme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer ſes beaux vers d'une façon étrange:
S'il fait, dis-je, des vers, comme en feroit un ange,
Il les récite en vrai démon.

On ſe dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne ſaurois me l'imaginer: peut-être eſt-ce uniquement parce que je ſuis partiſan de la paix: qui ne le ſeroit pas?

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, ſuivant l'ordre qu'elle m'a fait la grâce de me donner. Je m'en fais un plaiſir d'avance, puiſqu'on aſſure que les eaux d'Aix

& les bains ont produit ſur la précieuſe ſanté de V. M. des effets merveilleux.

Tous les miniſtres étrangers ont été il y a deux jours voir la maiſon royale d'Oranienbourg: le Lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu aſſez admirer la beauté de la ſituation du château, & le malheur de la deſtruction du jardin l'a affligé. Les ſpéculatifs ſont de grands raiſonnemens ſur l'union qui ſemble régner entre les miniſtres des différentes cours reſpectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Peſne a fait de V. M.: je n'y ai pu découvrir que peu de reſſemblance. Il y a au deſſous ces quatre vers, faits par le Chevalier de Neufville:

S'il fut par ſa naiſſance au trône deſtiné,
Les droits de ſes vertus ſont-ils moins légitimes?
Héros dans les actions, Héros dans ſes maximes,
Il eſt roi philoſophe, & ſoldat couronné.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 8 Septembre 1742.

SIRE,

Je ſuis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres; & ſurtout de celle que V. M. nomme la ſeconde. Quoique j'écrive régulièrement deux fois par ſemaine, il n'y a plus moyen d'envoyer une épître ſans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers auſſi ſurement
La marotte & la maladie,
Que vous ſavez tacitement
Louer mes vers, ou ma ſolie.

Si je dis de jolies choſes ſur la ***, c'eſt l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire: j'aurois bien de la peine à parler raiſon, encore moins à penſer couleur de chair, ſi je ſentois ce que je dis dans le ſens de V. M.

Vous ſavez par l'allégorie
Aſſaiſonner la vérité;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime ſa maîtreſſe qu'il doit ne la plus aimer, c'eſt le rebuter: mais

quand on lui préſente pour modèle le papillon, qui ſe brûle les ailes, on eſt écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'argent, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. ſur la comète de Vienne ſont charmans & la pointe en eſt fort piquante. Je ne ſuis point ſurpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète ſans queue.

On ne croit pas le moment de la chute de la maiſon d'Autriche auſſi proche qu'on le croit en France. La raiſon qu'on en allègue, c'eſt qu'elle a de puiſſans amis, qui l'aſſiſtent en lui fourniſſant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on croit s'éteindre
En s'éteignant jette un plus vif éclat ·
Que ſa flamme ſouvent dans ce débile état
A cauſé des malheurs qu'on ne ſauroit dépeindre.

V. M. paroît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon ſang d'un certain venin; mais

Je jure par le Dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a faiſi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 31 Mars 1742.

SIRE,

J'ai reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui étoit de Proſtnitz: comme je porte ordinairement en poche la Siléſie, la Moravie, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie, & la Turquie, je ſuis toujours à portée de ſuivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille groſſir un peu trop mon Atlas,
Et que tous les progrès qu'heureuſement vous faites
Ne ſoient pour vous de ſéduiſans appas.

C'eſt bien alors que je pourrois dire comme Bias, je porte tout avec moi, puisque j'aurois toute l'Europe en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur pays ſans chapelets, ni roſaires, doivent avoir une bien mauvaiſe idée de leurs ſaints, qui ne branlent point, & qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que ſont donc ces céleſtes ***
Dans leur riant & ſplendide manoir?
Ils n'ont pas plus d'eſprit que mes pantoufles,
Puiſqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

Je crois que vous avez le ſecret de les enchanter, comme les Sirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes, & de l'effet de leur poëſie. Vous leur adreſſez ſans doute quelques prières en beaux vers, par leſquels vous captivez leur bienveillance.

Je connois l'effet de vos vers,
Et leur ſéduiſante harmonie:
J'adoucirois par eux tous mes revers,
Si j'en avois dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous ſert. Mes vers ſont ſi rudes, qu'ils ſont propres à

faire fuir ceux qui voudroient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que produiſoit la peau de *Ziska.* Auſſi ne coulent-ils pas de ſource; je ne les enfante qu'à force de contorſions, & de mouvemens convulſifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante manie,
De leur accès je ſuis ſi fortement épris,
Que tel qu'eſt un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or avec bien des contorſions la Pythie ſur le trépied ne diſoit que des pauvretés.

A propos de Ziska & de Wallenſtein: je demande en grâce à V. M. de ne les pas prendre pour modèles.

Ils ſavoient aux humains faire ſanglante guerre,
Vous ſavez l'art de les rendre contens:
Ils étoient fléaux de la terre,
Et vos vertus en ſont les ornemens.

L'habileté de Jordan Tindalien conſiſte dans une choſe bien réelle, c'eſt qu'il ſent ſon ignorance, & qu'il en connoît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait

de louange que je me donne en paſſant: parce qu'il faut être fort ſavant pour bien connoître l'ignorance.

Hélas! Jordan Tindalien
N'eſt pas formé pour la ſcience;
On eſt heureux dans l'ignorance
On ne l'eſt pas lorsqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix: la raiſon qu'on en allégue, c'eſt que les affaires ſont ſi fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas reſter long-temps dans cet état de criſe.

J'ai l'honneur d'être &c.

Le 17 Avril 1742, le ſecond beau jour de l'année.

SIRE,

Je ſuis au bout de mon latin, & je ne ſais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne ſais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté:

Tout eſt tranquille en la cité,
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle de Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement du Cardinal qui continue, pourroit être un obſtacle à cette paix, qui marche auſſi lentement que le meſſager du Mans. Je me ſouviens à cette occaſion des remarques de Bayle ſur le dévoiement de Jules Céſar, où il prouve, à ſa façon ordinaire que V. M. imite ſi bien, que les plus grands événemens ſont ſouvent cauſés par de pures vétilles. La diſpute de la Ducheſſe avec le philoſophe, quoique cauſée par une vétille, n'en eſt pas moins ſérieuſe: on pouſſe la vengeance jusqu'au point de ne vouloir point manger ſur des aſſiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance & de haine qui font manquer l'appétit.

Le Marquis ſoutient tout ſans fiel & ſans venin.
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne;

Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne:
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin?

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. ſur cet important différent. Pour moi je ne dis rien, mais je ſai bien ce que j'en penſe.

On dit ici que les Ruſſes ont pris le parti de la France; cela me fait plaiſir: que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding; cela me remplit de joie: que la Reine de Hongrie perſiſte à ne vouloir point céder; cela me fait peur: que le Roi d'Angleterre envoie un corps de troupes en Allemagne, que la Hollande ſuit ſon exemple; cela me fait frémir. On ajoute que le Roi de Pologne a fortement la goutte; qu'il eſt cependant attendu à Glogau, où le Roi de Pruſſe doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paroît auſſi ſèche qu'elle eſt peu intéreſſante. C'eſt par cette raiſon que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 22 Avril 1742.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, eſt arrivée heureuſement pour moi, car j'étois au bout de mon latin: mon Apollon s'en étoit allé au diable, & il y a en ville une tranquillité qui ne peut que déſoler tous ceux qui ont beſoin de nouvelles pour écrire.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languiſſant génie:
Le feu, l'eſprit de votre poëſie,
Me font parler le langage des Dieux.

C'eſt à la vérité un langage qui reſſemble beaucoup à la *lingua Franca*, & avec lequel je ne ſerois pas fort en état de me faire entendre, ſi j'étois condamné à ſéjourner pendant quelque temps ſur le mont Parnaſſe: malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers; il m'eſt bien difficile de ne pas enviſager cela comme une ſatire fine & délicate.

Je connois le Roi Féderic,
Aux dépens du prochain il aime parfois rire:

Il eut toujours un peu le tic
De la noble & fine ſatire.

C'eſt en effet de la ſatire la plus fine, que la réſolution priſe de ne plus faire des vers, parce que le Tindalien en fait de bons: le langage des vers eſt devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a ſu ſe le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un ſuperbe édifice, renonça pour toujours à ſon art, pour ne ſe livrer qu'à l'admiration, me reſſemble comme deux gouttes d'eau: il ne me reſte, pour rendre la reſſemblance plus parfaite, que de l'imiter entièrement.

Quitter des vers l'inquiétante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti c'eſt le plus conſéquent
Pour quiconque a cervelle ſous calotte.

Or, grâces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conſerver le peu que j'en ai.

La deſcription que V. M. fait de ſa préſente manière de vivre, paroîtroit poëtique à celui qui ne connoîtroit pas la façon de penſer de V. M. quand elle eſt à l'armée: car,

Qui

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connoît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de ſoins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout ſouci qui l'intrigue;
Le roi eſt fait pour les plaiſirs,
Et le ſavant eſt né pour la miſère:
Le premier, quand il veut, ſatisfait ſes déſirs,
Tandis que le dernier de faim ſe déſeſpère.

La comète a jugé à propos de changer les choſes. Il eſt un pays commandé par un Roi, qui fait la guerre en hiver, qui ſouffre les injures de l'air; tandis que par ſa grâce ſon homme de lettres eſt mollement aſſis dans un canapé, jurant contre ſa maladie, qui lui défend l'uſage des plaiſirs qu'il ſeroit en état de ſe procurer.

Ne penſe pas qui veut couleur de chair: l'eſprit humain eſt ſi peu maître de ſoi, que cela fait pitié; j'en ai vraiment compaſſion. J'ai tort de m'affliger du mal qui arrive dans la ſociété, par la même raiſon qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'eſt pas bonne en France. La ſociété ne fait

qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans ſa fable de l'eſtomac la néceſſité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que reſſent le tout dont elles dépendent.

Je ne ſai ſi l'Europe a perdu la raiſon; mais une choſe ſai-je bien, c'eſt qu'elle eſt fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuſe à l'homme ſain
Ses plaiſirs & ſa nourriture,
Et que du ſoir jusqu'au matin
On le tourmente ſans meſure,
Cet homme ſain perd à l'inſtant
Cette ſanté dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaiſirs dedans ce monde.

Il faudroit que l'Europe eût la cervelle bien forte pour réſiſter à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il eſt permis au nonagénaire abbé St Pierre de vouloir entreprendre d'ajuſter les intérêts des princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtreſſes. J'excuſe le deſſein de cet ab-

bé, comme j'excuſe Alexandre, qui pleuroit de ce que le monde étoit trop petit.

Enfin la maiſon de travail aura lieu; il falloit l'activité de Monſieur le Miniſtre d'État de Happe pour le ſuccès d'une pareille entrepriſe, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends grâces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la ſociété. La police ſera bien réglée; il manque encore une choſe, c'eſt que V. M. commette au chef de police le ſoin du pavé & des bâtimens de la ville. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 24 Avril 1742, temps pluvieux.

SIRE,

Je ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique & que guerre, & je ſerai dans la règle, puiſque ce ſont là vos plaiſirs chéris; ces occupations ſont auſſi chères à V. M. que l'eſt à une coquette l'aſſortiment de ſa toilette. Car

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la ſurpriſe,

Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache & déguiſe,
Dans un travail même accablant
Se repoſer, occupant ſon génie,
Regarder tout comme un amuſement,
Savoir quitter les plaiſirs de la vie,

c'eſt là le fort de V. M.

Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les converſations par ſe demander: que font les armées, où ſont-elles? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent & qui ne nous ſont jamais favorables, je ne ſais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'eſt emparée d'Olmutz: d'autres diſent au contraire qu'elle s'eſt retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par devant & par derrière. Les plus raffinés politiques aſſurent que dans moins d'un mois Meſſieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à préſent que de la harangue de Milord Stairs aux États de Hollande. On fait un commentaire ſur ces paroles: „Quand

„V. H. P. auront ainſi mis toutes leurs frontières „en état de ne craindre aucune ſurpriſe, elles „pourront protéger leurs alliés de la manière „qu'elles le trouveront le plus convenable: & „par là d'autres princes qui auront envie de ſe „joindre aux puiſſances maritimes, pour main„tenir la liberté de l'Europe, pourront le faire „plus librement & ſans crainte.„ On demande de qui on veut ici parler? C'eſt là-deſſus que les raiſonnemens varient. C'eſt une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique
Sur ce ſujet vouloit mon ſentiment:
Je répondis, ſans nul détour oblique,
Que je pouvois aſſurer par ſerment
N'en rien ſavoir; mais qu'avec aſſurance,
Quoique jamais je n'euſſe été devin,
Je pouvois bien, en toute confiance
Lui déclarer qu'on campoit à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, auſſi circonſtanciée que relation puiſſe l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ſes parties, dans laquelle on parle du deſſein qu'un commandant d'une place autrichienne

avoit formé contre la vie de V. M.; deſſein échoué par la dextérité d'un Juif.

V. M. veut-elle une nouvelle auſſi comique qu'elle eſt fauſſe? c'eſt que le père de Maupertuis a fait mettre ſon fils dans un couvent, parce que ce fils vouloit épouſer une fille qui ne lui convenoit point.

Que j'aime à voir une telle foibleſſe
Dans le cœur d'un mathématicien!
Fût-on même ſtoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raiſon n'eſt maîtreſſe.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, & un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raiſon & la reconnoiſſance &c.

A Berlin, le 1 Mai 1742.

SIRE,

J'ai reçu deux lettres de V. M. également ſpirituelles, comme le ſont toutes celles qui partent de ſa main. La dernière eſt pleine d'eſprit, mais de cet eſprit qui aſſaiſonne ce qu'il dit d'un ſel préparé par la Satire même:

Vous connoiſſez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la ſatire.

Votre Majeſté veut des nouvelles: on dit que le Roi de Pologne a acheté un brillant à Leipſic, qui coûte huit cent mille écus: qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nomme Fargé, qui y négocie, & qui y eſt très-incognito: qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires,
Grâces je rends à Votre Majeſté
De demander nouvelles littéraires:
J'en ſuis fourni; je puis ſans vanité
Vous en donner, & des moins ordinaires.

On a pris la défenſe de Machiavel, que l'auteur de l'Anti-Machiavel a fort dénigré: le défenſeur eſt anonyme, & ſon ouvrage eſt imprimé en Hollande.

Son anonyme qualité
Eſt un effet de ſa prudence:

Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y eſt furieuſement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne ſera pas néceſſaire de lui envoyer: de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau poëme de Racine ſur la Religion, un nouveau recueil de pièces d'éloquence & de poëſie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ſes royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite & confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre deſtinée?

Le Tourbillon a été malade, & a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de la voir quelquefois. Je vai faire chez le Tourbillon une partie de raiſon, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La diſpute de la Ducheſſe avec ſon philoſophe a occupé presque tout le monde, ſurtout les dames; le Tourbillon a ſu s'y ſouſtraire, en prenant ſouvent le parti de la retraite,

Knobelsdorf partit hier pour Rheinsberg: Céſarion eſt toujours le même; mais ce qui m'afflige, c'eſt qu'il perd ſa gaieté, & peut-être ſa ſanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un eccléſiaſtique de Londres, qui eſt charmante. J'eſpère par la poſte de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, ſur les travaux d'Hercule, qui me paroît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon ſentiment ſur cette queſtion: s'il faut uſer du plaiſir toutes les fois qu'on le peut? Je ſoutiens que oui, & qu'on pèche en agiſſant autrement. J'expoſerai mon ſentiment à la critique également ſure & fine de V. M.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 5 Mai 1742.

SIRE,

N'eſt-il pas ſurprenant qu'on me demande mon avis ſur cette queſtion: s'il faut uſer du

plaiſir quand il ſe préſente à nous? Je ſerois tenté de ne point répondre, car

Il faut penſer bien gaiement
Pour décider cet important problème:
Quand on eſt triſte par ſoi-même,
On ne peut du plaiſir parler que foiblement.

Et j'avoûerai à V. M. que ſi j'ai de la joie ce n'eſt que dans l'eſprit; je n'en ai point dans le cœur; ainſi cette joie n'eſt point naturelle, c'eſt une joie auſſi fauſſe que l'étoit l'air majeſtueux de Baron quand il jouoit le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la déciſion de cette queſtion moyennant que je ne conſulte que l'eſprit: je prouverai ſous ſes auſpices, non ſeulement qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous; mais même qu'on commet un péché quand on ne le fait pas.

Fuir le plaiſir, c'eſt héréſie;
En profiter, c'eſt agir ſagement:
L'un eſt péché, qui damne ſurement,
L'autre a ſon prix en l'une & l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe pré-

ſente, puisque notre inclination nous y porte tous: à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'eſt vouloir prouver qu'il eſt néceſſaire de boire quand on a bien ſoif.

> Le ſentiment eſt toujours écouté;
> Nous le ſuivons même avec complaiſance:
> Ce précepteur n'eſt jamais rebuté,
> Et ſon autorité jamais ne nous offenſe,

parce que le ſentiment nous preſcrit des devoirs qui conviennent non ſeulement à notre goût, mais même à nos beſoins. J'ai une foule de raiſons à alléguer à V. M. pour prouver ma thèſe. La première, c'eſt que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourroit douter que nous ne ſoyons faits pour le plaiſir? Ce n'eſt que par ſon ſecours que nous conſervons nos organes, & que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaiſir qui lui eſt adjugée: les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres: mais comme il y a des plaiſirs auxquels ils participent tous, ils ſe trouvent en

cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compenſation forme une eſpèce d'égalité entre eux. Ce plaiſir que nos organes reſſentent eſt un aliment qui les entretient. Dès qu'il eſt ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes; eſt-il exceſſif, il les affoiblit, & les détruit enſuite.

Qui voudroit imiter Hercule,
Qui ſatisfit cent filles en un jour?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

A beau mentir qui vient de loin; or cette hiſtoire nous eſt venue du pays de la fable; pays auſſi éloigné de nous que le ſont les terres auſtrales de notre continent. Nous ſommes donc faits pour le plaiſir, comme le poiſſon eſt fait pour l'eau. La diſpoſition de nos organes à la vue du plaiſir prouve que nous ſommes faits pour lui: cette diſpoſition change à proportion de la force de l'impreſſion qu'occaſionne la préſence du plaiſir. Nous ſentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire,

& nous ſentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous cauſer de la ſatisfaction.

Un pouvoir ſecret nous entraîne
Vers le plaiſir malgré notre raiſon:
Elle a beau ſuſciter obſtacles à ſoiſon,
Nature fait les ſurmonter ſans peine.

Cette force eſt ſi puiſſante, qu'elle diſſipe même la crainte naturelle au beau ſexe: l'amour inſpire du courage & de la fermeté aux perſonnes qui naturellement en ont le moins. Cette paſſion fait plus de héros que l'ambition & l'amour de la gloire. La préſence du plaiſir a cet avantage, c'eſt que par ſon influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'eſt plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger la raiſon de notre conſervation & l'amour de la gloire ſe trouvent dans un conflit de juridiction: chacun ſe croit en droit de la prééminence, & ſe récrie ſur ſes prérogatives. Il n'en eſt pas de même du plaiſir; il étouffe toutes les idées qui ne ſe rapportent point à ſon ſervice, & il en bannit toutes cel-

les qui n'y ſont pas acceſſoires: perſonne n'oſe lui conteſter l'avantage de la ſupériorité.

Quand l'amour une fois s'eſt emparé du cœur,
On oſe alors tout entreprendre:
On ne connoît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous ſommes faits pour le plaiſir. Je prouverai dans la lettre ſuivante qu'on peut auſſi peu ſe refuſer au plaiſir, ſans commettre un péché, que je puis me ſouſtraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un Mr de St André qui eſt à Berlin; j'y joins la comédie du Marquis d'Argens ſur l'embarras de la cour, qui à mon avis eſt trop ſérieuſe.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble du rire ignorer les appas?
C'eſt que jamais philoſophe en ſa vie
N'a de la cour mieux ſenti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Pétersbourg, dans

laquelle on marque que notre miniſtre eſt fort lié avec celui de la Reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 8 Mai 1742.

SIRE,

J'ai ſéqueſtré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles,
J'ai quitté le ſacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de littérature, & de ville: la précédente rouloit ſur le plaiſir; mais à parler naturellement, ce n'eſt qu'afin d'en entendre parler V. M.

C'eſt l'eſprit qui nous fait connoître
Ce que plaiſirs ont de plus ſéduiſant;
Vous en avez infiniment,
Qui pourroit mieux que vous nous en parler
en maître?

On dit ici que Bruhl de la cour de Saxe eſt entièrement diſgracié, que le Prince de Weiſ-

ſenſels en eſt l'unique cauſe, qu'il a repréſenté au Roi que l'armée ſaxonne manquoit de tout.

Oui, le bonheur de Bruhl nous eſt vanté partout,
Car il a tout le bien qu'en ce monde il déſire;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent de tout:
Ah, le beau champ pour la ſatire!

On ajoute que Rutowsky a eu le même ſort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des diſcours que je ne garantis point, & qu'on débite ici d'un air myſtérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin: le vent du nord ſemble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, & le ſoleil eſt allé je ne ſai où: s'il paroît, ce n'eſt qu'en rechignant. Je ſoupçonne qu'il paroît dans ſon beau à Chrudim, parce que V. M. y eſt, & que le ſoleil connoît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours ſon héros, devant lequel je ne paſſe guère ſans faire un ſalamalec; car pour ne rien déguiſer à V. M., c'eſt des princes morts celui que j'honore & que j'eſtime le plus: s'il y avoit des ſaints parmi

parmi les électeurs, je n'en choiſirois point d'autre.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de pauvres en ville, & de ce qu'on a ſu délivrer le public de cette engeance.

La Ducheſſe part dimanche pour les terres du Comte de Gotter: tout le monde lui donne ſa bénédiction, & lui ſouhaite un bon voyage. D'Argens eſt le précurſeur; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienſéances qui lui font faire cent milles d'Allemagne ſort inutilement. Il en appelle toujours à la raiſon, que les hommes ne connoiſſent plus. D'Argens ne connoît pas ſi bien le pays de la raiſon, que V. M. connoît celui de la ſatire, qui eſt pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le ſecret du fil d'Ariadne. C'eſt un préſent que les Dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** eſt fort triſte de voir que K*** auquel elle a promis ſa fille aînée, & qu'elle regardoit comme le ſoutien futur de ſa famille, eſt ſur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à ſe retirer ſur ſes terres en Oſtfriſe, & qu'elle en

demandera la permiſſion. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains ſon ſort: K*** ne peut digérer la mortification de reſter à Berlin, tandis que tout le monde eſt à l'armée.

Je ne ſai ſi V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ſes ordres.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être &c.

A Berlin, le 12 Mai 1742.

SIRE,

J'ai reçu la dernière lettre de V. M., qui eſt écrite d'un ſtyle politique, qui renferme beaucoup de ſens, ſous peu de paroles. Le portrait du politique y eſt tracé au vrai. J'en entendis hier un avec autant de ſoumiſſion & de docilité, que V. M. entendroit le Sr Épicure, s'il revenoit au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendoit que l'Angleterre faiſoit à V. M. des propoſitions très-avantageuſes; qu'elles tendoient à affermir la poſſeſſion de la Siléſie; qu'on ne voyoit point qu'il fût de l'intérêt de la maiſon de Pruſſe que la guerre con-

tinuât, puisqu'elle poſſéde actuellement au delà même de ce qu'elle prétendoit. Tout mauvais politique que je ſuis, je jurois qu'il n'y avoit pas dans tout ce diſcours le bon ſens, & qu'il en étoit des actions des princes à peu près comme des énigmes, dont le ſens paroît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit aſſez généralement qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. Pour moi, je n'en ſai rien du tout: ce que je ſai bien, c'eſt que tout le monde loue & admire Charlottenbourg, & qu'on eſt charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos: une particularité néceſſaire à cette nouvelle, c'eſt qu'on a trouvé vingt cinq mille jetons de l'académie dans ſa chambre, qu'il a ſu s'approprier.

En voici une aſſez divertiſſante. Le père Patau, abbé de Ste Geneviève, reçoit un préſent de confitures & de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, ſans qu'on lui diſe de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui ſeul l'interprète: il y travaille pendant quatre jours; feuillète pour

cela dictionnaires arabes, turcs & perſans. Il trouve enfin fort heureuſement que la lettre eſt écrite par des Turcs de la ſuite de l'Ambaſſadeur, qui veulent ſe faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la Reine d'Eſpagne. La Reine fait de grands éclats de rire, & proteſte qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adreſſe à Mr de Fiennes, qui l'interprète ſur le champ, & y trouve un compliment à la turque, où Dieu & Mahomet ſont invoqués en faveur de l'abbé, & où on lui marque que ces fleurs & ces fruits contenteront le goût & les yeux. Pour couper court: c'eſt la Reine d'Eſpagne qui avoit joué ce tour à l'abbé, en lui faiſant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep qui vend des bijoux au palais royal.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 15 Mai 1742.

SIRE,

Ce n'eſt pas la dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer qui pourra me combler de

joie, & diſſiper les vapeurs d'une triſteſſe angloiſe: elle eſt toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande; c'eſt le déſeſpoir qui les guide, les armes ſont journalières, ce n'eſt qu'à travers un océan de ſang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paroiſſent peu récréatifs: j'avouerai que je n'en connois pas de plus triſtes, puiſqu'on ſe voit en proie à tout ce que le ſort, ſouvent bizarre, a de plus funeſte, & qu'on risque d'être fruſtré du bien que l'on aime & que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau ſur ce ſujet.

Ginkel a reçu ſon rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La Ducheſſe eſt partie; voici des vers que l'on dit être de ſa compoſition, contre la comédie de l'Embarras de la cour.

Pendant au croc toute philoſophie,
Pour ſe livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et ſe rendit l'embarras de la cour.
Sur ce ſujet jamais ſa comédie
N'a pu paroître au coin d'un bon auteur,

Ni réjouir, malgré tout ſon génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paroît aſſez ingénieuſe ſur l'état préſent des affaires de l'Europe, qui eſt repréſenté ſous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la Reine de Hongrie, qui ſe plaint que cette danſe l'a miſe ſur les dents. Le Duc ſon époux ne danſe pas, parce qu'il a fait venir des ſouliers de France qui le bleſſent. Pour les Hollandois, ils ne jugent à propos de danſer qu'à la danſe des flambeaux. L'allégorie eſt pouſſée aſſez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonſtances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la Reine de Hongrie: que les Anglois vont beaucoup au delà, qu'ils lui ont accordé deux cent mille livres ſterling.

On m'a aſſuré que le Général Prætorius entroit au ſervice des États de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 20 Mai 1742.

SIRE,

Je félicite V. M. de la victoire remportée sur ses ennemis: les Prussiens sont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le sont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuse.

Tirer son bien des mains de l'ennemi,
Deux fois sur lui remporter la victoire;
Et tout cela dans un an & demi
C'est, ma foi, là le comble de la gloire.

V. M. ne sauroit s'imaginer la joie générale que cela cause à tous ses sujets. Pour moi, quand la nouvelle en est venue, j'ai couru la publier, pour qu'elle se répandît plutôt: j'ai fait arrêter des personnes dans des voitures, pour la leur annoncer, & j'arrêtois les passans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie excessive, qui me décocha en entrant ces paroles: parlez-moi d'un tel Roi. Le secrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une personne, pour en entendre la

confirmation: cette perſonne, d'un air grave & ſérieux, lui dit: voilà encore une couronne que le Roi de Pruſſe donne à votre maître.

Vous avez l'art de faire un empereur;
Par vos exploits vous ſavez nous convaincre
Que ſous vos lois on parvient au bonheur,
Que vous avez l'art de régner & vaincre.

Que V. M. ne ſoit point ſurpriſe de ce que ma lettre eſt irrégulierement compoſée; la joie s'eſt emparée de ma raiſon, & il en eſt de la joie comme de l'ivreſſe cauſée par le vin de Champagne, qui fournit à l'eſprit des idées qui amuſent. Je crois voir le Roi d'Angleterre, qui eſt mortifié du premier tranſport de ſes troupes, jaloux des ſuccès étonnans de ſon cher neveu: les Hollandois ne ſavent de quel côté ſe tourner.

On a fait une chanſon que l'on chante à Paris, & qui marque bien la légéreté de ce peuple.

Par le conſeil de l'Éminence,
En diminuant ſa dépenſe

Louis croit ſoulager nos maux;
Conſeils indécens, & profanes!
Ah Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.
Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio ſoit armé du tonnerre,
On en eſt ſurpris, & comment
Radote-t-on ſous la calotte?
Non, il ne va préciſément
Que pour rechercher ſa culotte.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 22 Mai 1742.

SIRE,

On attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un ſecond courrier qui nous donne un détail circonſtancié de la bataille: l'on eſt même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'iſſue de la pourſuite des ennemis. On regarde cette bataille comme déciſive, & elle eſt d'autant plus glorieuſe à V. M. que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les

ſeuls Pruſſiens ont jusques ici ſoutenu avec gloire tout le poids de la guerre, & ils ont conduit les choſes au point où elles ſont préſentement. Si la paix ſe fait, c'eſt à V. M. ſeule que l'Europe en eſt redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chanſonne en France, on danſe à Moſcou, on peſte à Londres, & l'on calcule en Hollande.

Il paſſe ici tous les jours des comédiens, des muſiciens, des artiſtes, des peintres qui vont à Moſcou. Les artiſtes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu viſite, & a été extrêmement content des deſſeins qu'il lui a montrés de l'opéra &c. Cet Italien convenoit que tout y reſſentoit l'antique, & le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la déciſion de ſon ſort, préſentés à Sa Majeſté la Reine mère à l'occaſion de la dernière bataille.

On dit ici le Comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien: je me flatte qu'il ſe rétablira, puisque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avoit eſpérance qu'il ſe rétabliroit. N'eſt-il pas fâcheux que les hommages que

l'on rend à la gloire, ſoient accompagnés de tant de risques? J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 26 Mai 1742.

SIRE,

On ne parle ici que de la victoire remportée ſur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude ſur ce qu'on n'a pas des nouvelles des ſuites de cette action glorieuſe aux troupes de V. M. Le peuple conte l'hiſtoire ſuivante. Un jeune homme inconnu, au plus fort du combat s'eſt mis à la tête de quelques eſcadrons, & a combattu avec une valeur qui a tellement ſurpris V. M., qu'elle lui a fait demander ſon nom pour le récompenſer. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, & s'eſt retiré, ſans que jusques ici on ait pu découvrir qui il étoit. Voilà une hiſtoire ſur laquelle le peuple, qui eſt toujours ſuperſtitieux, fait des commentaires.

Voici une chanſon qui par ſa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être

connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wurtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie exceſſive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le Comte de Rottembourg étoit bleſſé, ils ſe ſont mis à pleurer très-amèrement, en déplorant le malheur qu'ils avoient de ſe voir expoſés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayſerling eſt au lit depuis huit jours: c'eſt un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne ſais ſi V. M. reçoit toutes les piéces que je lui envoie; elle recevra la ſemaine prochaine la ſuite des Travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philoſophe brouillé eſt repréſenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vaſe de fleurs en haute-lice, que tous les connoiſſeurs admirent: Knobelsdorf & Peſne ſouhaiteroient bien que V. M. pût le voir; c'eſt un morceau achevé. L'ouvrier eſt des Gobelins; la miſère ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M.

Peſne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg. J'ai &c.

A Berlin, le 27 Mai 1742.

SIRE,

Toutes les gazettes ſont remplies des faits glorieux de l'armée pruſſienne, qui dans l'hiſtoire figurera côte à côte de la légion fulminante, ſous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobſtant la défaite de l'armée autrichienne on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne ſaurois m'imaginer que cela ſoit vrai; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paroît en Hollande, qu'on nomme le Magaſin politique, qui n'a pas l'art de ménager ſes expreſſions. Le Spectateur en Allemagne, qui ſe fait à Berlin, lui donnera ſur les doigts comme il le mérite.

On fait ici des gageures ſur l'arrivée du tranſport des troupes angloiſes; il y en a qui prétendent que le premier en eſt arrivé à Oſtende, & d'autres qui diſent le contraire. S'il n'eſt pas fait encore, la victoire de V. M. pourroit bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le Maréchal de-Belle Isle ira à Vienne; après avoir été à Dresde, à Prague, & au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, & s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jetera dans l'Église.

On dit ici les François devant Passau: on voudroit voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne: c'est une belle qu'il faut ménager, & ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusques ici tout le poids de la guerre; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quote-part. Voilà les discours du public politique. Tous les Francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la St Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable! Qu'elle a de vertu &

d'efficace ſur mon eſprit! J'ai l'honneur d'être. &c.

A Berlin, le 2 Juin 1742.

SIRE,

J'ai reçu deux lettres de V. M. en même temps: voilà plus d'honneur & de plaiſir que je n'en mérite: cet avantage me ſert de remède; c'eſt un excellent lénitif pour un homme qui depuis le mois de Novembre eſt entre les mains de la faculté meurtrière: mon corps eſt très-cacochyme, & l'eſprit qui le ſert. Je ſens malgré tout cela de la joie dans le cœur depuis le gain de la bataille, & depuis le moment où l'on a commencé à ſe flatter que V. M. reviendroit à Berlin. Haude ne bat que d'une aile: Francheville faiſoit une feuille périodique qui auroit pu devenir fort intéreſſante; mais il n'eſt point encouragé, & le cenſeur le rebute. Ma bibliothèque fait mes délices, parce qu'en la feuilletant je me perſuade de plus en plus que tout eſt frivole dans le monde littéraire. La ſeule étude ſalutaire aux hom-

mes eſt celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connoître; & celle qui contribue à notre conſervation & à notre plaiſir. Je regarde les autres comme des jouets qui amuſent les enfans. Perſonne n'eſt plus convaincu de tout cela que V. M., qui a tant philoſophé en ſa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue d'œil; c'eſt une obſervation que tout le monde fait: les plafonds de Charlottenbourg avancent, & Peſne y travaille avec beaucoup d'aſſiduité.

On étoit impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne: elle a enfin paru dans les gazettes; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Pruſſiens en due & bonne forme.

On prétend que le Comte de Tœrring va à Vienne.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aye la conſolation de la voir bientôt dans les ſuperbes jardins du riant Charlottenbourg!

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 5 Juin 1742.

SIRE,

SIRE,

Je me flattois que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ſes travaux militaires; mais la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, ſemble m'avoir envié le bonheur de cette eſpérance. On dit que le Maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrois pouvoir me le perſuader, ce ſeroit un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raiſon, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que ſi le Maréchal alloit à Vienne, les préliminaires de la paix ſeroient au moins ſignés. Je regrette le pauvre Pritz, & tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire.

On prétend que les ennemis ſont dans le deſſein de haſarder une ſeconde bataille; on aſſure la choſe très-poſitivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrois bien cependant qu'ils ſe tinſſent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué dans un duel, en faveur des beaux yeux de la ga-

lante Comteſſe de Breslau. Cela m'a ſurpris. La ſalle de muſique ſera faite ſamedi prochain, elle repréſente le Parnaſſe & les Muſes: dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achevées. On ne ſauroit être plus aſſidu à ſon travail que ne l'eſt Peſne.

La goutte de Céſarion eſt à la main: il me paroît d'ailleurs aſſez bien depuis huit jours, ſoit pour la ſanté, ſoit pour l'humeur.

La K*** ira, je crois, ſur ſes terres; elle continue à être malade: je la plains: ne pas ſe bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas diſpoſer d'un homme dont on voudroit faire ſon gendre; il y a dans tout cela de quoi ſe chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre: ils ont été expédiés le 23 de Mai & ne ſont arrivés ici que le douze. J'en rends raiſon à Frédersdorf, pour ne pas importuner V. M. Les Francs-maçons attendent avec impatience la permiſſion de V. M., & d'Argens l'exemption des droits d'acciſe pour ſes effets.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 12 Juin 1742.

SIRE,

J'ai vu par la lettre de V. M. qu'elle n'eſt point du tout contente des François; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller: les gazettes de Leipſic diſent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que penſe le public ſur les affaires préſentes. Comme je ne ſai qu'obéir, je parlerai ſur ce ſujet avec toute la franchiſe dont mon ame eſt capable, & je rapporterai ſcrupuleuſement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être aſſurée d'une choſe, c'eſt qu'en général les François ne ſont point aimés: on voit avec peine qu'ils ſoient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le déſordre, & pour y pêcher enſuite en eau trouble: on n'a pas vu avec plaiſir que V. M. ſe ſoit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudroit voir la puiſſance de V. M affoiblie. On le préſume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaiſes troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la

guerre, que tout le poids en a été ſur V. M. ſeule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le Cardinal, qu'il n'eſt pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques diſent que V. M. pourroit tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande & l'Angleterre, qui accorderoient tout ce qu'il plairoit à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, & qui eſt en droit de vendre ſes faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quinteſſence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de la Sévigné: on ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connoiſſe le deſſous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M.; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paroître: on eſt ſurpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à l'ouïe de cette victoire; & s'il y a une raiſon qui l'engage à ſouhaiter que V. M. revienne, c'eſt afin de ne la plus voir expoſée aux risques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons: V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, & de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M., qui a fait ce beau vase de fleurs en haute-lice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. & la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyois aux messes, je vendrois jusques à mes livres pour en faire dire, & je ne bougerois des autels. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 16 Juin 1742.

SIRE,

J'avouerai à V. M. que depuis samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du Cardinal de Polignac acheté, sont des événemens contre

lesquels la mauvaiſe hūmeur la plus angloiſe ne ſauroit tenir.

Le peuple débite que le Miniſtre de Podewils eſt allé à Vienne; je ne ſais ſur quel fondement cette fauſſe nouvelle s'eſt répandue: une choſe ſai-je bien, & qui me comble de joie, c'eſt que V. M. finit bien glorieuſement une carrière qu'elle avoit glorieuſement commencée. Le beau morceau d'hiſtoire que celui de la conquête de la Siléſie!

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon; elle donneroit tout au monde pour en ſavoir l'auteur: je lui en ai demandé copie; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bqnté de n'en point parler. J'y joins pluſieurs autres pièces, qui pourront amuſer V. M.

Mes occupations préſentes ne m'ont pas laiſſé le temps de répondre aux beaux vers de V. M.: je puis lui aſſurer qu'elles ſe multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un profeſſeur,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue

(Que cependant faim, ou ſoif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut ſigner les ordres ſalutaires,
Frais émanés du grand conſeil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir ſous le poids des affaires.
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apoſtolique,
Pour viſiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, ce 19 Juin 1742.

SIRE,

On ne parle ici depuis quelques jours que de la paix: je ne ſai d'où ce bruit s'eſt répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la ſuppoſent infailliblement; que les gardes vont à Ruppin; qu'on a pris des arrangemens néceſſaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui ſeront à Berlin en garniſon. On dit que V. M. arrive

le 25 à Breslau, enfin une infinité de choſes ſemblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée ſur l'airain: c'eſt la lettre la plus ſenſée qu'on puiſſe écrire; elle figureroit placée dans Jules Céſar & Cicéron: j'en ſuis enthouſiaſmé. La démarche de V. M. porte avec ſoi ſa juſtification: il en eſt des alliances comme des contrats; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en rempliſſent les conditions réciproquement. Le bon ſens, le droit naturel ſont & ſeront les apologiſtes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand Électeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moraliſtes ne conviennent-ils pas généralement qu'on eſt autoriſé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand? Je défie les caſuiſtes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière ſenſée aux raiſons que V. M. allégue dans ſa lettre.

Quand je conſidère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'Empereur, ils me paroiſſent tous concourir à la gloire de V. M. Le Roi de Pruſſe, qu'on ne croit occupé que de ſes plaiſirs & de la lecture, com-

mence le premier à faire tête à une puiſſance redoutable, dans un temps où l'on devoit s'y attendre le moins: l'Europe eſt frappée de la témérité de cette entrepriſe; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir la réuſſite. Il n'eſt aucune puiſſance qui ne travaille à mettre dans ſon parti le jeune vainqueur de la Siléſie. La France réuſſit à le gagner, & ſe croit à l'abri de tout ſous les auſpices heureux de cette alliance. L'Électeur de Bavière eſt placé ſur le trône impérial, & obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes pruſſiennes, & par la négociation de la France. Les Autrichiens ſemblent par un coup heureux, mais imprévu, de la providence, ſe relever de leur chute. Le Roi de Pruſſe, jaloux de cette eſpèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaiſſement. Ses conquêtes que le temps multiplioit, ſes ſuccès heureux demandoient, pour être affermis & confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches ſourdes indiquoient des deſſeins peu favorables à la gloire de la maiſon de Pruſſe: on abandonne incontinent ces alliés, ſans craindre leur puiſſance, qu'on affoiblit par là, &

dont on dérange tout d'un coup les deſſeins. Ce tableau, que mon imagination peint mieux que ma plume, ſe préſente toujours à mon eſprit; je ne puis le perdre de vue.

Harper a été invité par l'Impératrice de Ruſſie à venir à Moſcou: Chétardie lui a écrit ſur ce ſujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce deſſein.

Le maître des ballets eſt arrivé, avec la danſeuſe Roland, & quelques autres. On travaille à force à Charlottenbourg, où je fus dernièrement. J'y trouvai des architectes qui venoient de Dresde, pour s'y former le goût. Cela flattoit ma vanité, je ne ſai pourquoi.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 23 Juin 1742.

SIRE,

V. M. traite bien mal les médecins: il eſt ſûr qu'ils vont ſouvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, eſt un pays de ténèbres & d'obſcurité: la nature leur eſt peu connue. Il en eſt cependant qui par

leur habileté ſavent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étois prince, je voudrois avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des diſcours que tient le public ſur la grande & intéreſſante nouvelle de la paix. V. M. peut être aſſurée d'une choſe, c'eſt que généralement tout le monde en eſt pénétré de joie. On eſt en particulier charmé de voir le Cardinal éloigné de ſes vues, & ſes deſſeins échoués. Il n'y a ſur ce ſujet qu'une ſeule voix.

On doit publier ici la paix ce matin: je me prépare à aſſiſter à cette cérémonie, j'aurai la conſolation d'être le témoin de la joie qu'en reſſent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel eſt ce terrain aſſigné par ſon époux, où il eſt impoſſible de combattre; cette énigme, à coup ſûr ingénieuſe, eſt pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions ſur l'eſprit léger & inconſidéré du peuple; ſa légèreté peut cependant être fixée; V. M. en a l'art. Il eſt de certains coups de theâtre qui ſavent fixer l'eſprit par le ſecours de l'admiration. Les ſuc-

cès heureux de la campagne charmoient le peuple; mais comme ces ſuccès ſembloient éloigner le moment déſiré de la paix, on ſe livroit à la crainte; ce moment eſt arrivé dans le temps qu'on y penſoit le moins, & V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avoit pas lieu de prévoir. C'eſt là le coup de theâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, ſi elle me croit capable de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maiſon de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je ſuis toujours prêt à tout ſacrifier, c'eſt de montrer mon parfait dévouement au ſervice de V. M., & de me rendre utile à ma patrie, ſi l'on m'en croit capable. Mon eſprit, indéterminé quelquefois, ne varie point ſur ce ſujet.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être &c.

A Berlin, le 30 Juin 1742.

SIRE,

On attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la priſe de Prague. Dieu veuille

qu'elle arrive bientôt, & celle de la conſervation de la ſanté de V. M.!

On eſt partout enchanté de l'élégance & de la beauté du reſcrit communiqué à la cour d'Angleterre: c'eſt effectivement une pièce d'une éloquence parfaite.

Ma ſanté continue toujours à être dérangée.

Le Baron de Pœllnitz eſt arrivé ſe portant fort bien; il a écrit à V. M., & il en attend les ordres. J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin 1744.

SIRE,

L'on eſt fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais ſurtout de la Bohème: rien de plus ſingulier que les bruits qui ſe répandent ſur tous ces événemens, en voici quelques uns: que les Autrichiens ſont entrés dans le pays de Clèves: que la Saxe eſt menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le paſſage libre aux Pruſſiens: que les Hanovriens ſont dans une ſi

grande conſternation, qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'elle éclate trop ſenſiblement: que le Prince Charles a paſſé le Rhin.

Je ne ſuis point encore ſorti de mon réduit littéraire: je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la ſanté ſont fort lents.

Le manifeſte a été commenté: les notes en ont été fort goûtées; on en ſoupçonne Mr de Spon.

Je me flatte que V. M. a lu l'Obſervateur hollandois qui s'imprime à Berlin, & qui y paroît une fois par ſemaine: j'eſtime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M. J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 29 Août 1744.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puiſſant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonſtances favoriſer les deſſeins de V. M. La défaite du Prince Charles a ré-

pandu une grande joie dans la ville, & ſoutient l'eſpérance des ames timides

Que cet atome, dont parle ſi modeſtement V. M., fait de fracas dans le monde! C'eſt une monade qui forme de grands projets, qui ſait ſurmonter les difficultés qui ſe préſentent, & qui viſe toujours au grand.

Je ſuis impatient d'apprendre le ſort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les houſards de Feſtetitz, & de la priſe de Kœnigsgrætz.

Dieu veuille ſeulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conſerver la ſanté de V. M., dont l'Empereur, & les États de Brandebourg & de Pruſſe ont beſoin! Je crains autant cet amour exceſſif de la gloire, qu'un amant paſſionné les charmes vainqueurs de ſa maîtreſſe.

On dit ici à l'oreille que la Reine de Hongrie eſt brouillée plus que jamais avec la cour de Ruſſie; nouveau ſujet de joie pour le pauvre philoſophe malade.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 3 Septembre 1744.

SIRE,

La mort du Prince Guillaume m'a extrêmement frappé, & me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de Monſeigneur le Prince Henri a été tué à ſon côté. Au nom de Dieu, SIRE, ménagez une ſanté dont la conſervation intéreſſe tout l'État. J'en frémis, & je pleure les effets ſiniſtres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la priſe de Prague; je la crois prématurée. Le public paroît fort content de la réponſe à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaiſir: mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre.

Il paroît une critique de l'Obſervateur hollandois: cette pièce occaſionnera quelque altercation littéraire, qui ne laiſſera pas d'amuſer.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma ſanté: elle eſt toujours mauvaiſe, & je ne vois point jusques ici qu' elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut ſouſcrire aux volon-

tés

tés de la providence. Dieu veuille ſeulement conſerver V. M.!

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 18 Septembre 1744.

SIRE,

On ne peut être plus ſenſible que je ne le ſuis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La priſe de Prague, l'heureux accouchement de Madame la Princeſſe, ſont des événemens qui font diverſion à l'impreſſion que peut cauſer mon mal. Il me ſeroit bien difficile de ne pas être inquiet ſur le ſujet de V. M., qui tous les jours eſt expoſée aux dangers les plus imminens.

On dit ici que le Prince Charles eſt à Piſeck: que V. M. va droit à lui pour l'attaquer: que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la Reine de Hongrie le demande: que les François voyant leur Roi malade, cherchent à faire la paix: que l'Impératrice de Ruſſie enverra huit mille hommes, pour ſe

joindre, Dieu ſait quand, à l'armée autrichienne. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aye bientôt la conſolation de pouvoir l'aſſurer de bouche que je ſuis avec un reſpect profond &c.

A Berlin, le 3 Octobre 1744.

SIRE,

On ne parle ici que des progrès victorieux de V. M.: de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétabliſſement de ma ſanté. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce ſont les fauſſes & impertinentes nouvelles que quelque eſprit méchant & mal intentionné prend plaiſir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles les Pruſſiens ont été battus, leur cavalerie entièrement abymée, le Feldmaréchal de Schwérin pris priſonnier, deux cents priſonniers ont été arquebuſés, parce qu'ils ſe ſont révoltés: & cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaiſir, c'eſt de voir la joie de tout le peuple à la naiſſance du Prince, & que j'ai appris que V. M. ſe por-

toit parfaitement bien. Cette nouvelle eſt d'une nature à diſſiper le ſpleen le plus opiniâtre, & à réjouir un pauvre philoſophe qui crache le ſang, & qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être &c.

A Berlin, le 10 Octobre 1744.

SIRE,

Puisque V. M. m'ordonne ſi gracieuſement de l'entretenir de ma ſanté, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle eſt toujours très-mauvaiſe; j'eus la ſemaine dernière un violent crachement de ſang, & la toux continue ſon même train. Nonobſtant tout cela Mr Eller me flatte, & me fait eſpérer ma guériſon.

On eſt ici fort inquiet ſur ce qu'on ne reçoit point des nouvelles de l'armée: on dit que le Feldmaréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur propoſer de ſe retirer; que le Prince Charles a odr' en'éviter autant qu'il le pourra les occaſions d'un combat. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Les réflexions naturelles, composées par Milord Chesterfield sur la conduite de V. M., paroissent aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en françois & en anglois: il paroît une traduction françoise de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipsic: celle de Bielefeld est fort bonne & la traduction est exacte.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 17 Octobre 1744.

SIRE,

Je suis encore dans le même état où j'étois lorsque j'eus l'honneur & l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paroissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent désorientée par des accidens qu'elle ne pouvoit prévoir; malgré tout cela ils veulent & prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'Avril ou au commencement de Mai: je laisse à la

providence le ſoin de déterminer à cet égard ce qui ſera convenable.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 20 Mars 1745.

SIRE,

Mon mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'eſpérer ma guériſon. Je ſens bien dans la ſituation où je me trouve la néceſſité d'une religion éclairée & réfléchie. Sans elle nous ſommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra bien après ma mort me rendre la juſtice, que ſi j'ai combattu la ſuperſtition avec acharnement, j'ai toujours ſoutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connoît la néceſſité de la valeur que dans le péril, on ne peut connoître l'avantage conſolant qu'on retire de la religion que dans l'état de ſouffrances. Les païens en ont ſu tirer parti, & j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire; elle m'a toujours ſoupçonné de ſocinianiſme: com-

me j'ai toujours abhorré le nom de ſecte, je crois que chaque honnête homme a ſa religion formée ſuivant les lumières de ſon eſprit, & confirmée ſuivant ſes beſoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, due à toutes les grâces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être &c.

A Berlin, le 24 Avril 1745.

Lettres ſans date.

SIRE,

J'ai une grande nouvelle à apprendre à V. M.; nouvelle intéreſſante; nouvelle qui ne ſe paſſe point ſur la terre, & que les mortels n'ont point occaſionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, & qui excite l'attention de tous ceux qui s'intéreſſent à la nouveauté. C'eſt une grande comète à queue, qui paroît au ciel depuis trois jours, qui a déjà cauſé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans ſon orgueilleuſe route. Les ſen-

timens ſont partagés ſur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, & penſent qu'elle n'eſt venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe; & d'autres au contraire ont la politeſſe de la prétendre bienfaiſante. La ſeule choſe que je crains, c'eſt que d'un coup de ſa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paroît un mauvais journal en Hollande, ſous le titre du *Cyclope errant*. Voici deux paſſages que j'en ai tirés. Il eſt bon de remarquer que cet auteur eſt toujours allégorique.

„Il y en a un pour le Roi de Pruſſe, dont nous „avons repréſenté la vertu héroïque: je l'ai tiré „d'une figure que j'ai vue au palais *Farnèſe*, „qui repréſente un *Hercule*, avec la peau de „lion, & appuyé ſur ſa maſſue: il tient dans „une main trois pommes cueillies dans le jar„din des Heſpérides, qui repréſentent trois ſortes „de vertus: *la modération de la colère, la tempé„rance, le génereux mépris des délices du monde.*

„Je viens de recevoir un ordre pour une „armure deſtinée aux académiciens qui vou„dront ſuivre *Bellone*, d'autant qu'un des pre-

„miers de l'académie de Berlin, ayant été cu-
„rieux, & étant venu trop à la légère, ſon che-
„val n'ayant point la charge ordinaire qu'un
„Bucéphale a coutume de porter, l'a emporté
„dans l'armée ennemie, ce qui a inquiété les
„gens de lettres, qui ſe réjouiſſent fort de ce
„qu'il eſt retrouvé. Je lui ai envoyé un téleſco-
„pe, afin qu'il puiſſe découvrir les objets, ſans
„courir les mêmes risques.„

Le pauvre Peſne eſt fort mal, il eſt au lit depuis quatre jours.

La Ducheſſe de Wurtemberg eſt ſi contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniſeroit, s'il étoit permis aux femmes de ſe mêler des intérêts du ciel. Vous ſeriez, Sire, ſon ſaint, comme V. M. l'eſt de bien d'autres. Nous ſommes fort bons amis avec le Marquis d'Argens: elle a à ſa ſuite un jeune homme nommé Deſpars, qui a tout l'eſprit poſſible: je n'ai guère vu de perſonnes s'exprimer dans la converſation d'une façon plus ingénieuſe.

Nous avons un nouveau philoſophe qui paroît ſur l'horizon de Berlin: c'eſt ce jeune Vatel, qui a ſi bien défendu la philoſophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être &c.

SIRE,

On eſt impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquoit que cette nouvelle avoit cauſé de la conſternation dans l'eſprit du peuple anglois. On cherche en Hollande à ſe perſuader que cette bataille n'eſt point déciſive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de méſintelligence entre la Hollande & l'Angleterre. On ne comprend point les raiſons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par haſard de la bouche des maîtres politiques, qui ſouvent ſont auſſi ſilencieux que l'étoient autrefois les diſciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. ſur les révolutions qu'un ſeul homme peut occaſionner, ſont également juſtes & ingénieuſes. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas ſurpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre ſemaines, que j'ai été convaincu que V. M. étoit deſtinée à faire de grandes choſes. Tout le monde étoit alarmé de voir une guerre au commencement

du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyoit pas que cette carrière ſeroit glorieuſement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ſes talens dans l'art militaire, & dans la politique. V. M. montrera toujours à ſon peuple, que ſi elle ſait être le deſtructeur acharné de ſes ennemis, elle ſait auſſi être le père tendre de ſes peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, & qu'elle a des troupes redoutables.

Les bâtimens croiſſent à vue d'œil, le poëte a presque fini ſon premier opéra, les danſeurs ſont attendus, les pauvres diſparoiſſent des rues, on file beaucoup à la maiſon de travail. Le nouveau directeur, ſenſible au ſouvenir de V. M., ira ſoigneuſement viſiter la maiſon qui lui eſt confiée, quoiqu'elle ſoit, pour ſon malheur, au bout de la *Wilhelms-Straſse.*

J'ai l'honneur &c.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU CHASTELLET

AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monſeigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. eſt réſolue à donner quelques momens de ſon loiſir à la phyſique. L'étude de la nature eſt une occupation digne de votre génie, & je ſuis perſuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaiſirs. Pour moi je ſuis bien ſure qu'il m'en reviendra des inſtructions. Si je ne craignois pas de vous importuner, je prierois V. A. R. de m'inſtruire du chemin qu'elle compte ſuivre dans cette étude; je me flatte bien que la philoſophie newtonienne ſera celle que vous étudierez; Newton & ſon commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de ſoutenir davantage l'embraſement des forêts par le vent, puisque V. A. R. perſiſte à le croire impoſſible, & que Mr de Voltaire eſt contre moi. Je trouve que ce qu'il mande ſur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je ſuis plus hardie ſur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suiſſe; car je n'ai aſſuré ſur cela autre choſe ſinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été & coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou entre le 23 & 24me degré de latitude, qui ne fondent jamais, & Mr de Tournefort, dans ſon voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il géloit toutes les nuits au mois de Juillet jusqu'au lever du ſoleil; cependant les régions ſont plus méridionales que les nôtres, & le ſoleil eſt par conſéquent beaucoup plus long-temps ſur l'horizon, & Mr de Tournefort, qui a examiné la terre des climats, l'a trouvée très-chargée de ſels & de nitre. Ce que V. A. R. dit ſur les grottes de Beſançon eſt très-vraiſemblable; mais ces deux cauſes, les parties nitreuſes que la chaleur du ſoleil fond & fait couler dans les grottes, & la terre

qui en forme le lit, qui abonde vraiſemblablement auſſi en nitre & en ſels, contribuent à ce phénomène; mais il me ſemble qu'il ne s'enſuit pas que les fleuves duſſent geler en été; car il eſt rare que dans nos climats la chaleur du ſoleil ſoit aſſez forte pour élever une aſſez grande quantité de particules nitreuſes pour cauſer la nuit en retombant la congélation des eaux courantes. C'eſt là une des raiſons pour lesquelles ce phénomène eſt plus commun dans les pays chauds; mais il eſt néceſſaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre & en ſel.

Avant de quitter la phyſique, oſerois-je demander à V. A R. ſi Thiriot lui envoya il y a environ trois mois un petit extrait du livre de Mr de Voltaire inſéré dans le journal des ſavans de Septembre 1738. Je n'avois pas oſé le préſenter moi-même à V. A. R.; mais j'avoue que je ſerois bien curieuſe de ſavoir ſi elle en a été contente.

Puisque V. A. R. eſt informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne ſera pas fâchée ſans doute d'apprendre la ſuite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour Mr

de Voltaire ſont que V. A. R. s'intéreſſe. Tous les gens de lettres maltraités dans ce libelle ont ſigné des requêtes, qui ont été préſentées aux magiſtrats, & il y a lieu d'eſpérer qu'ils feront une juſtice que le lieutenant-criminel auroit faite à leur place; ainſi la cauſe de Mr de Voltaire devient la cauſe commune, & c'eſt en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avoit trompée en me mandant que Thiriot avoit envoyé le libelle à V. A. R., & je voudrois bien que tous ſes torts dans cette affaire ne fuſſent pas plus réels; mais il s'eſt très-mal conduit, & je ne l'attends au point où les ſentimens de reconnoiſſance qu'il doit à Mr de Voltaire auroient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avoit envoyé à V. A. R. une lettre qu'il m'a écrite & dont j'ai été très-offenſée; je ne ſai trop ſous quel prétexte il a cru pouvoir m'écrire une lettre oſtenſible, & comment il a oſé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devoit lui paroître une énigme, ſi elle ne connoiſſoit point la Voltairomanie. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que Thiriot ne devoit jamais ſans ma participation mon-

trer cette lettre à perſonne; or non ſeulement il l'a presque rendue publique ſans ma permiſſion, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me ſoucie point du tout que le public ſoit informé que Thiriot m'écrit, & il ne lui convenoit en aucune façon d'oſer me compromettre. C'eſt ainſi qu'il a réparé les torts qu'il avoit avec Mr de Voltaire. Je ne m'attendois pas à être obligée d'écrire un factum ſur Thiriot à V. A. R.; mais l'imprudence de ſes démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monſeigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Préſidente de Bernières a écrite à Mr de Voltaire ſur cette malheureuſe affaire; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté & l'ingratitude, & combien Thiriot eſt coupable de n'en avoir pas uſé avec Mr de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je ſuis déſeſpérée de penſer que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. étoit l'année paſſée; cependant je me conſole par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. & des pays qui ſont ſous la domination du Roi.

votre père. Les terres que Mr du Chaſtellet va retirer, ſont enclavées dans le comté de Loo & ne ſont pas loin du pays de Clèves; on dit que c'eſt un pays charmant & digne de faire la réſidence d'un grand Roi; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs ſont, à ce qu'on m'aſſure, très-belles. Je vais auſſi ſolliciter des procès à Bruxelles, & je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la phyſique; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R. me fera ſurement trouver des momens pour l'étude.

Je demande à V. A. R. la permiſſion de mettre une lettre pour Mr de Kaiſerling dans ſon paquet, ne ſachant où le prendre. J'eſpère, Monſeigneur, que vous voudrez bien auſſi me permettre d'envoyer ſous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage ſur le feu dont l'académie vient de faire achever l'impreſſion, l'un pour Mr Jordan & l'autre pour Mr de Kaiſerling. Il faut enfin que je demande pour dernière grâce à V. A. R. de me pardonner la longueur de cette lettre en faveur des

ſentimens de reſpect & d'admiration qui me l'ont dictée, & avec lesquels je ſuis &c.

A Cirey, ce 16 Février 1737.

P. S. Rouſſeau eſt retourné faire de mauvaiſes odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par Mr Plets.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont V. A. R. m'a honorée, a verſé du baume ſur les bleſſures que les ennemis de Mr de Voltaire & du genre humain ne ceſſent de lui faire. Il a ſuivi le conſeil que V. A R. daigne lui donner; il n'a point fait paroître ſon mémoire, il s'eſt plaint à Mr le Chancelier; l'affaire eſt renvoyée à Mr Héraut, lieutenant-général de police, & j'eſpère que Mr Héraut, qui a déjà condamné l'abbé des Fontaines en 1736 pour un libelle contre pluſieurs membres de l'académie françoiſe, vengera Mr de Voltaire & le public. Tout ce que je déſire, c'eſt que Mr de Voltaire ne ſoit point obligé à quitter Cirey, & ſes études, pour aller pourſuivre

ſa vengeance à Paris, & je me flatte que le miniſtère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me perſuade qu'elle ſera bien aiſe de ſavoir à quoi en eſt une affaire qui eſt venu troubler ſi cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il eſt inexcuſable d'avoir oſé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandois pas, & qu'il a montrée non ſeulement ſans ma permiſſion, mais même contre mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offenſée, & je ne crois pas qu'il s'aviſe davantage de compromettre ainſi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire ne le faſſe rentrer dans ſon devoir, & j'oſe aſſurer qu'il en avoit beſoin. Il eſt vrai que c'eſt une ame de boue, mais quand la foibleſſe & l'amour propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils ſont auſſi condamnables. Je crois, Monſeigneur, que vous faites bien de la grâce à ſa vertu de la comparer à quelque choſe; mais j'avoue que ſans application votre comparaiſon du thermomètre m'a

paru charmante; elle eſt très-juſte pour la plupart des hommes; elle a de plus un petit air de phyſicien qui me plaît infiniment; mais, Monſeigneur, j'aurois bien quelques reproches à faire à V. A. R. ſur la dernière lettre qu'elle a écrite à Mr de Voltaire: j'avois cru que la phyſique ſeroit dans mon département; mais je ſens bien que ce Voltaire eſt ce que les Italiens appellent *cattivo vicino.*

L'expérience de la montre ſous le récipient eſt très-ingénieuſe; elle a été faite à Londres par Mr Derham, & V. A. R. peut en voir le détail & le ſuccès dans les Transactions philoſophiques, Nro. 294. La privation de l'air ne cauſa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui eſt une belle preuve contre l'explication que les Cartéſiens donnoient du reſſort; car ſi la matière ſubtile en étoit la cauſe, l'air, qui eſt une matière très-ſubtile, devroit y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raiſonnemens qui prouvent, premièrement, que cette matière ſubtile n'exiſte pas, & ſecondement que quand elle exiſteroit, elle ne pourroit cauſer le reſſort. Mais, Monſeigneur, on eſt bien embarraſſé pour ſavoir ce que c'eſt que le reſ-

ſort. Mr Keills l'a expliqué par l'attraction, mais je ne ſais ſi ſon explication eſt ſatisfaiſante; car l'attraction n'eſt pas toujours bonne à toute ſauce, & on en a un peu abuſé dans ces derniers temps; j'ai bien peur qu'il ne faille recourir à Dieu pour le reſſort, & que ce ne ſoit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité & tant d'autres que nous connoiſſons & que nous ne connoiſſons pas; mais je ſuis encore bien ignorante ſur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de Mr Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immenſe où ſe perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la phyſique pour la géométrie. Je me ſuis apperçue que j'avois été un peu trop vîte; il faut revenir ſur mes pas; la géométrie eſt la clef de toutes les portes & je vais travailler à l'acquérir. Je ſuis au déſeſpoir du contretemps qui rend les marches de V. A. R. ſi contraires aux miennes; mais je me conſole par le plaiſir d'avoir une terre qui touche presqu'aux États du Roi votre père, & par l'eſpérance de vous y aſſurer quelque jour des ſentimens reſpectueux avec lesquels je ſuis &c.

A Cirey, ce 27 Février 1737.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., & je m'en ſers pour lui en marquer ma reconnoiſſance. Si vous aviez pu, Monſeigneur, m'envoyer votre génie, je pourrois me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli préſent, d'une façon digne de V. A. R.; mais je ſuis obligée de ne lui envoyer que de vile proſe pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai ſu par Thiriot que vous déſiriez un ouvrage très-imparfait, & très-indigne de vous être préſenté, que Mrs de l'académie des ſciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet eſt ſi gros, & le mémoire ſi long, qu'il me faut un ordre poſitif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, & qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, & dont je fais aſſurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'eſpère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ſes lumières.

Je ſais, Monſeigneur, que votre génie s'étend à tout, & je me flatte bien pour l'honneur de la phyſique, qu'elle tient un petit coin dans votre immenſité. L'étude de la nature eſt digne d'occuper un loiſir que vous devrez un jour au bonheur des hommes, & que vous pouvez employer à préſent à leur inſtruction.

Mr de Voltaire eſt actuellement très-tourmenté de cette maladie dont Mr de Kaiſerling a fait récit à V. A. R.; ſon plus grand chagrin, Monſeigneur, eſt de ſe voir privé par là du plaiſir qu'il trouve à vous marquer lui-même ſon admiration & ſon attachement. Les lettres dont vous l'honorez, augmentent tous les jours l'un & l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Épître qu'il vous a envoyée, qui lui avoient échappé dans la chaleur de la compoſition, & dont je ne m'étois point apperçue en la liſant; il les a corrigées ſur le champ, tout malade qu'il eſt; ainſi, Monſeigneur, c'eſt vous qui nous inſtruiſez même dans ce qui concerne une langue qui vous eſt étrangère, & qui nous eſt naturelle. Je me flatte que Mr Jordan & Mr de Kaiſerling ſeront auſſi diſcrets que V. A.

R. & que cette Épître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'eſt encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monſeigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le ſilence, la plus grande que je puiſſe vous avoir, c'eſt de m'avoir procuré l'occaſion de vous marquer moi-même les ſentimens que les lettres dont vous honorez Mr de Voltaire m'ont inſpirés pour vous, & avec lesquels je ſuis &c.

A Cirey, ce 26 Août 1738.

MONSEIGNEUR,

Les louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Eſſai ſur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, ſont un prix bien au deſſus de mes eſpérances; j'oſe même eſpérer, Monſeigneur, qu'elles ſont une preuve de vos bontés pour moi, & alors elles me flattent bien davantage.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire ſur mon ouvrage dans ſa lettre à Mr de Voltaire, me font voir que j'avois grande rai-

ſon quand j'eſpérois que la phyſique entreroit dans votre immenſité.

J'aurois aſſurément eu grand tort ſi j'avois aſſuré que l'embraſement des forêts étoit ce qui avoit fait connoître le feu aux hommes; mais il me ſemble que l'attrition étant un des plus puiſſans moyens pour exciter la puiſſance du feu & peut-être le ſeul, un vent violent pourroit faire embraſer les branches des arbres qu'il agiteroit: il eſt vrai qu'il faudroit un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela me paroît très-poſſible, quoique j'avoue que cela n'eſt que dans le rang des poſſibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suiſſe, j'ai rapporté ce fait d'après Mr de Muſſchenbroek, qui en fait mention dans ſes Commentaires ſur les *tentamina florentina*. Il y a en Franche-comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuſes par leurs congélations; car un ruiſſeau qui traverſe les grottes, coule l'hiver & gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation; or ce qui arrive ſous la terre, peut arriver à la ſurface par les mêmes cauſes, qui

ſont vraiſemblablement les ſels & les nitres qui ſe mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monſeigneur, d'apprendre que V. A. R. ſe faiſoit une bibliothèque de phyſique; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'eſtimerai bien heureuſe ſi mon goût pour cette ſcience me procure quelquefois des occaſions d'aſſurer V. A. R. de mon reſpectueux attachement. Je ne veux pas laiſſer échapper celle de la nouvelle année; j'eſpère que vous me permettrez, Monſeigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, & de vous exprimer quelquefois les ſentimens pleins de reſpect avec lesquels je ſuis &c.

A Cirey, ce 29 Décembre 1738.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'eſt laiſſé perſuader que le changement que Mr de Voltaire a fait à ſa première Épître le regardoit, & qui a eu la ſimplicité de l'écrire à V. A. R.; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru; je la ſupplie cependant que cette plaiſanterie reſte entre elle & moi, & ſi elle veut m'y répondre, je la prie que ce

ſoit par une lettre particulière, par la voie de Mr de Plets ou par quelqu'autre qui ne ſoit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage ſur cet article. Mr de Kaiſerling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je lui en ai parlé; je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté; je compte donner à V. A. R. une marque de mon reſpect & de mon attachement en lui faiſant cette petite confidence, & je la ſupplie de n'en rien témoigner à Mr de Voltaire, ni à Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aye dit davantage.

MONSEIGNEUR,

Quand j'eus l'honneur de parler à V. A. R. dans ma dernière lettre du Sr Thiriot, & que je lui demandai la permiſſion de lui en dire davantage, je ne croyois pas être obligée d'anticiper cette permiſſion, & j'étois bien loin de croire que j'euſſe à l'inſtruire aujourd'hui de

choſes bien plus importantes que celles dont je lui parlois dans cette lettre.

Les bontés ſingulières dont V. A. R. honore Mr de Voltaire, & l'amitié, (le plus ſacré de tous les nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous inſtruire de pluſieurs faits dont V. A. R. ſait peut-être déjà une partie.

Je ſais par le Sr Thiriot lui-même, & je ne l'ai pas appris ſans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les inſectes du Parnaſſe & de la littérature font contre Mr de Voltaire; il m'aſſura que V. A. R. le lui ordonnoit: *Je ne ſais*, lui dis-je, *ſi Mr le Prince royal vous l'ordonne; mais ce que je ſais bien, c'eſt que ſi vous lui aviez appris les obligations que vous avez à Mr de Voltaire, qu'il ignore, & qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y euſſiez mis le correctif que la reconnoiſſance exige de vous, le Prince, loin de vous en ſavoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une eſtime que votre conduite préſente eſt bien loin de mériter.*

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut

ramaſſer contre Mr de Voltaire; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à Mr de Voltaire que toutes ces infamies, déteſtées du public, proſcrites par les magiſtrats, & ſouvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour Mr de Voltaire, les augmentoient encore, j'ai laiſſé faire le Sr Thiriot, d'autant plus que Mr de Voltaire n'en a jamais laiſſé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé la *Voltairomanie;* comme il y eſt queſtion du Sr Thiriot, je crois qu'il eſt bon de faire connoître à V. A. R. quel eſt l'homme au nom duquel on oſe donner dans ce libelle un démenti à Mr de Voltaire & qui oſe l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr Thiriot ne devroit à Mr de Voltaire que ce que les devoirs les plus ſimples de la ſociété exigent, la façon dont on parle de lui par rapport à Mr de Voltaire dans cet infame libelle, devroit le révolter, & il ne devroit pas laiſſer ſubſiſter un moment le doute qu'il eût démenti ſes lettres & ſes diſcours pour

un ſcélérat généralement mépriſé, tel que l'abbé des Fontaines.

Mais que V. A. R. penſera-t-elle quand elle ſaura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre Mr de Voltaire & ſon ennemi, n'eſt connu dans le monde que par les bienfaits de Mr de Voltaire; qu'il n'eſt jamais entré dans une bonne maiſon que comme ſon porte-feuille, comme un homme qui le répétoit quelquefois; que Mr de Voltaire, dont la généroſité eſt bien au deſſus de ſes talens, l'a nourri & logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait préſent des lettres philoſophiques, qui ont valu à Thiriot de ſon aveu même plus de deux cents guinées & qui ont penſé perdre Mr de Voltaire; & qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui eſt plus que des bienfaits: que penſerez-vous, Monſeigneur, d'un homme qui ayant de telles obligations à Mr de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défenſe de ſon bienfaiteur & de celui qui vouloit bien le traiter comme ſon ami, affecte de ne plus ſe ſouvenir des choſes qu'il a écrites pluſieurs fois, & dont Mr de Voltaire a les lettres & qu'il a répétées encore devant moi ici

cet automne, & craint de ſe compromettre, comme ſi un Thiriot pouvoit jamais être compromis, & comme s'il y avoit une façon plus ignomineuſe de l'être, que d'être accuſé de manquer à tant de devoirs, & à tant de liens, & de les trahir tous pour un des Fontaines?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon vive dont je lui écris, en faveur du ſentiment qui allume ma juſte indignation. Mr de Voltaire reſpecte ſes bienfaits & ſon amitié, & je ſuis bien ſûre qu'il n'eût jamais inſtruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il eſt incapable de faire connoître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indiſpenſable de l'amitié que j'ai pour lui, & du reſpect que j'ai pour V. A. R., en l'inſtruiſant de l'ingratitude du Sr Thiriot.

Je ne ſais s'il eſt poſſible de le corriger; mais ce dont je ſuis ſûre, c'eſt que le déſir de plaire à V. A. R. & de mériter les bontés d'un Prince auſſi vertueux peut ſeul l'engager à l'être.

Vous ſavez, Monſeigneur, que les perſonnes publiques dépendent des circonſtances; ainſi, quelque ſingulier qu'il ſoit que la conduite

duite de Thiriot puiſſe porter quelque coup, cependant il ſeroit déſirable pour Mr de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occaſion ce qu'il doit à la vérité & à la reconnoiſſance, & je ſuis perſuadée qu'un mot de V. A. R. ſuffira pour le faire rentrer dans ſon devoir.

Je ſupplie encore V. A. R. d'être perſuadée que jamais Thiriot ne ſeroit venu à Cirey, ſi le titre d'un de vos ſerviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. Mr de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, & qui reſpecte encore une connoiſſance de vingt années, le connoît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une ſeule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque mépriſable que ſoit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre, il eſt, je crois, du devoir d'un honnête homme de repouſſer publiquement des calomnies publiques. Mr du Chaſtellet, moi, tous les parens & tous les amis de Mr de Voltaire lui ont donc conſeillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'eſt pas encore imprimé, mais le reſpect de Mr de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut

trop tôt lui envoyer la juſtification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés.

Je ſupplie V. A. R. de ne point faire paſſer par Mr Thiriot la réponſe dont elle m'honorera; elle peut l'adreſſer en droiture à *Vally en Champagne.* Nous avons eu l'honneur, Mr de Voltaire & moi, d'écrire à V. A. R. par Mr Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir ſans marquer à V. A. R. combien je ſuis flattée de penſer que les affaires de ma maiſon qui m'appellent ce printemps en Flandre, me rapprocheront des États du Roi votre père, & pourront peut-être me procurer le bonheur d'aſſurer moi-même V. A. R. des ſentimens de reſpect & d'admiration avec leſquels je ſuis &c.

A Cirey, ce 12 Janvier 1739.

MONSEIGNEUR,

J'ai tant de remercimens à faire à V. A. R., & tant de pardons à lui demander, que je ſuis embarraſſée entre ma reconnoiſſance & ma confuſion. V. A. R. a ſu la vie errante que j'ai menée

depuis trois mois, & c'eſt encore ſur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais paſſer une quinzaine de jours à Paris, & je voudrois bien pendant que j'y ſerai recevoir quelques ordres de V. A. R., & couper l'herbe ſous le pied à Thiriot. Mon ſéjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez ſu ſans doute, Monſeigneur, que celui qui en étoit chargé nous trouva à Enghien répétant une comédie; nous deſcendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes & pleines de grâces & de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le Duc d'Aremberg vint célébrer ici la ſanté de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui eſt véritablement du nectar; nous avons encore pris cette liberté avec Mr Shilling. Car V. A. R. doit bien me rendre la juſtice de croire que dès que je ſais un Pruſſien dans Bruxelles, mon plus grand ſoin eſt de ſaiſir cette occaſion de parler de vous, & de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, & que j'admire par tant de titres.

Je n'oſe demander à V. A. R. des nouvelles de ſes progrès en phyſique; car je vois par les lettres dont elle honore Mr de Voltaire que Machiavel & la poëſie ont la préférence; j'eſpère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une ſcience ſi digne de vous occuper, & je vous avoue, Monſeigneur, que mes déſirs là-deſſus ſont un peu intéreſſés; car je me flatte que mon commerce en ſeroit plus agréable à V. A. R.

Je ne puis vous exprimer la triſteſſe que j'ai ſentie dans mon voyage au pays de Liége, quand j'ai penſé que l'année paſſée V. A. R. étoit presque dans ces cantons; mais, Monſeigneur, n'y reviendrez-vous jamais? Je prévois que je jouerai long-temps ici le rôle de la comteſſe de Pimbèche, & je m'en conſole dans l'eſpérance que mes procès me feront gagner le temps où le Roi votre père viendra voir ſes États méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *& plus.*

V. A. R. a ſu ſans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de désavouer la Voltairomanie entre les mains de Mr Héraut, lieutenant

de police, & que ſon désaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuſe affaire, & la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui ſeroit agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, & je me ſens fort portée à uſer envers lui de cette indulgence dont la foibleſſe de ſon caractère me paroît très-digne & à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'eſt à vous, Monſeigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près ſont plus heureux, mais perſonne ne peut être avec plus de reſpect & d'attachement que moi &c.

A Bruxelles, ce 1 Août 1739.

MONSEIGNEUR,

Je ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus ſingulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à Mr

de Voltaire eſt bien au deſſus du triomphe que l'on avoit décerné au Taſſe; ſon attachement pour V. A. R. en eſt digne, & ſa reconnoiſſance eſt proportionnée au bienfait.

Je ne ſuis pas aſſez ennemie du genre humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de phyſique. Je vois, Monſeigneur, que vous encouragerez cette ſcience; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer; & pourvu que V. A. R. me conſerve les mêmes bontés, je plaindrai la phyſique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade; je vais un peu ſur les droits de Mr de Voltaire; mais il a tant de ces ſortes de préſens à faire à V. A. R., que j'eſpère qu'il ne m'enviera pas cette petite occaſion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime paſſionnément, & je crois que vous ſerez content de la fidélité & de la préciſion de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer; l'auteur aſſure qu'il donnera le reſte tout de ſuite.

Je ſuis arrivée à Paris dans un temps où tout étoit en feu & en joie, & j'ai retrouvé cette ville & ſes habitans auſſi aimables & auſſi frivoles que je les avois laiſſés. Pour la cour, il s'y eſt fait de grandes révolutions & il me ſemble qu'elle eſt à préſent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela, non ſans quelque regret, pour des procès; j'eſpère que V. A. R. adoucira mon ſéjour de Bruxelles par les marques de ſon ſouvenir; elle n'en peut honorer perſonne qui en ſente mieux le prix & qui ſoit avec plus de dévouement que moi &c.

A Paris, à l'hôtel de Richelieu, ce 13 Octobre 1759.

MONSEIGNEUR,

Il n'eſt pas poſſible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'eſt bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on diſoit du Télémaque, *que le bonheur du genre humain en naitroit, s'il pouvoit naitre d'un livre;* j'eſpère, Monſeigneur, que vous nous enverrez la ſuite de ce bel ouvrage.

Mr Algarotti m'a mandé avec quelle ſurpriſe il avoit vu V. A. R.; la mienne eſt qu'il ait pu vous quitter.

Mon reſpect & mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occaſion de l'en aſſurer me ſont précieuſes; ainſi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monſeigneur, les aſſurances de tous les ſentimens avec lesquels je ſerai toute ma vie &c.

A Bruxelles, le 29 Décembre 1739.

MONSEIGNEUR,

Je lis actuellement la ſuite du bel ouvrage de V. A. R.; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en ſuis enchantée pour attendre que j'en aye fini la lecture; il faut, Monſeigneur, pour le bonheur du monde que V. A. R. donne cet ouvrage au public; votre nom n'y ſera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public & de l'humanité y ſera, & il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connoître V. A. R. qui ne l'y doive

reconnoître; en liſant l'Anti-Machiavel on croiroit que V. A. R. ne s'eſt occupée toute ſa vie que des méditations de la politique; mais moi qui ſais que ſes talens s'étendent à tout, j'oſerois lui parler de la métaphyſique de Wolf & de Leibnitz, dont je me ſuis imaginée de faire une petite exquiſſe en françois, ſi la lecture des ouvrages de V. A. R. me laiſſoit aſſez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées ſont toutes nouvelles pour les têtes françoiſes, & peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourroient réuſſir; mais il faudroit l'éloquence & la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, ſi vous l'ordonnez, & ſi vos occupations vous en laiſſent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres à V. A. R.; il me ſemble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils ſoient, vous doivent les prémiſſes de leurs travaux, & ſi V. A. R. daignoit corriger l'ouvrage, je ſerois bien ſûre du ſuccès. Je ſuis &c.

A Bruxelles, le 4 Mars 1740.

MONSEIGNEUR,

J'envoie enfin à V. A. R. mon Eſſai de métaphyſique; je ſouhaite & je crains presqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous ſerez peut-être auſſi étonné de le trouver imprimé, que j'en ſuis honteuſe; les circonſtances qui l'ont rendu public ſeroient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour ſavoir ſi je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en penſera. Je me ſouviens qu'elle a fait traduire ſous ſes yeux la métaphyſique de Wolf, & qu'elle en a même corrigé quelques endroits de ſa main; ainſi j'imagine que ces matières ne lui déplaiſent point, puiſqu'elle a daigné employer quelque partie de ſon temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'étoit deſtiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai, & que j'aime avec une tendreſſe extrême; j'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'eſt ordinairement notre jeuneſſe; & vou-

lant lui apprendre les élémens de la phyſique, j'ai été obligée d'en compoſer une, n'y ayant point en françois de phyſique complète, ni qui ſoit à la portée de ſon âge; mais comme je ſuis perſuadée que la phyſique ne peut ſe paſſer de la métaphyſique, ſur laquelle elle eſt fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphyſique de Mr de Leibnitz, que j'avoue être la ſeule qui m'ait ſatisfaite, quoiqu'il me reſte encore bien des doutes.

L'ouvrage aura pluſieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui ſoit commencé à imprimer. Je crois qu'il paroîtra vers la pentecôte, & je prendrai la liberté d'en préſenter un exemplaire à V. A. R., ſi elle eſt contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'apperçois que ma lettre eſt déjà très-longue & que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnoiſſance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli & de plus agréablement monté; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque ſon plus bel ornement, & que quelque bien qu'elle m'ait traité, je ſuis très-jalouſe du préſent dont

elle a honoré Mr de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. ſa métaphyſique de Newton, & vous ſerez peut-être étonné que nous ſoyons d'avis ſi différent; mais je ne ſais ſi V. A R. a lu un rabâcheur françois qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié uniſſoit, dit: *ils avoient tout commun, hors le ſecret des autres, & leurs opinions.* Il me ſemble même que notre amitié en eſt plus reſpectable & plus ſûre, puisque même la diverſité d'opinion ne l'a pu altérer; la liberté de philoſopher eſt auſſi néceſſaire que la liberté de conſcience. V. A. R. nous jugera, & l'envie de mériter ſon ſuffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire ſouvenir du Machiavel; je m'intéreſſe à la publication d'un ouvrage qui doit être ſi utile au genre humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être &c.

A Verſailles, ce 25 Avril 1740.

SIRE,

Permettez-moi de venir joindre ma joie à celle de vos États, & de l'Europe entière. Je me

préparois à répondre à la lettre philoſophique dont le prince royal avoit bien voulu m'honorer; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, & du reſpect avec lequel je ſuis &c.

A Bruxelles, ce 11 Juin 1740.

SIRE,

J'eſpère que Mr de Camas aura rendu compte à V. M. du plaiſir que j'ai eu de le voir, & de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de ſon peuple, & pour ſa gloire. V. M. peut aiſément s'imaginer combien il a eu de queſtions à eſſuyer; je puis vous aſſurer que j'ai trouvé le jour que j'ai paſſé avec lui bien court, & que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avois à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de Mr de Camas, & de ſes compagnons, qu'elle ſe connoît auſſi bien en hommes qu'en philoſophie. Je n'ai guères connu d'homme plus aimable, & qui inſpire plus la confiance; auſſi n'ai-je pu m'empêcher

de lui laiſſer voir le déſir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné enſemble les moyens, & j'eſpère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avoit un, qui n'eſt plus à préſent en mon pouvoir; je m'en conſole dans l'eſpérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, & de ne devoir cette ſatisfaction qu'à mon attachement pour V. M. & au déſir extrême que j'ai de l'en aſſurer moi-même. Je rougiſſois d'en avoir l'obligation à d'autres, & il me ſuffit que V. M. daigne le déſirer pour que je faſſe l'impoſſible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puisque le commencement des Inſtitutions de phyſique ne lui a pas déplu, je vais preſſer la fin de l'impreſſion, & j'eſpère les préſenter à V. M., ſi j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous diſe que le cœur me ſaigne de voir le genre humain privé de la réfutation de Machiavel, & je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, & de m'en promettre un exemplaire; c'eſt le don le plus précieux que V. M. puiſſe me faire. Je ne crois pas

que l'édition s'en achève en Hollande; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, & qu'elle n'oubliera pas alors la perſonne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage; je ne connois rien de mieux écrit; & les penſées en ſont ſi belles & ſi juſtes, qu'elles pourroient même ſe paſſer des charmes de l'éloquence. J'eſpère que V. M. ſera ſervie comme elle le déſire, & que ce livre ne paroîtra point. Mr de Voltaire ira même en Hollande, ſi ſa préſence y eſt néceſſaire, comme je le crains infiniment; car les libraires de ce pays-là ſont ſujets à caution, & je puis aſſurer V. M. qu'il ne lui ſera jamais de ſacrifice plus ſenſible que celui de ce voyage; j'eſpère cependant encore qu'il pourra s'en diſpenſer.

V. M. a ſans doute bien des admirateurs qu'elle ne connoît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre ſans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, & que Mr de Camas a vu ici; c'eſt Mr du Chaſtellet, fils du Colonel des gardes du grand Duc; il a paſſé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaiſir de parler de V. M. & de

connoître la princeſſe ſa ſœur; il en eſt parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, & le cœur tout plein de *Féderic*. Madame la Margrave lui a donné un air de la compoſition de V. M.; nous l'avons fait exécuter, & je travaille à l'apprendre, car la muſique de V. M. eſt bien ſavante pour un goſier françois, & je ne déſirerois de perfectionner le mien que pour chanter ſes ouvrages, & ſes louanges. V. M. eſt à préſent occupée à recevoir les hommages de ſes ſujets de Pruſſe; mais j'eſpère qu'elle eſt bien perſuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus ſincères & de plus reſpectueux que celle qui a l'honneur d'être &c.

A Bruxelles, ce 14 Juillet 1740.

SIRE,

Si le bonheur de voir V. M. & de connoître celui que j'admire depuis ſi long-temps n'étoit pas la choſe du monde que je déſire le plus, ce ſeroit celle que je craindrois davantage. Ces deux ſentimens ſe combattent en moi; mais je ſens que le déſir eſt le plus fort, & que quelque

que choſe qu'il puiſſe en coûter à mon amour propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait eſpérer avec un empreſſement égal à ma reconnoiſſance. J'ai recours à votre aimable Céſarion, & je le ſupplie, lui qui me connoît, de bien dire à V. M. que je ne ſuis point telle que ſa bonté pour moi me repréſente à ſon imagination; & que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement & mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grâce dont V. M. veut m'honorer, j'oſe lui en demander encore une autre? Mr de Valory a mandé à Mr de Voltaire, & les gazettes le diſent presque, que V. M. honorera la France de ſa préſence; je ne cherche point à pénétrer ſi le Miniſtre & le gazetier ont raiſon; mais j'oſe repréſenter à V. M. que Cirey eſt ſur ſon chemin, & que je ne me conſolerois jamais, ſi je n'avois pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons ſi ſouvent adreſſé nos hommages. J'ai prié Mr de Kaiſerling d'être mon interceſſeur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grâce: les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'eſt là mon

titre, pour obtenir de V. M. la grâce que j'en eſpère.

V. M. ne fait point ſans doute de grâce à demi; ainſi j'oſe eſpérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, & qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder; j'implore encore ici l'interceſſion de Céſarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'oſe faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire ſur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il eſt fini depuis long-temps, & j'eſpère le préſenter à V. M. J'ai le deſſein de donner en françois une philoſophie entière dans le goût de celle de Mr Wolf, mais avec une ſauce françoiſe. Je tâcherai de faire la ſauce courte; il me ſemble qu'un tel ouvrage nous manque; ceux de Mr Wolf rebuteroient la légéreté françoiſe par leur forme ſeule; mais je ſuis perſuadée que mes compatriotes goûteront cette façon préciſe & ſévère de raiſonner, quand on aura ſoin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorèmes, & de démonſtra-

tion, qui nous ſemblent hors de leur ſphère quand on les emploie hors de la géométrie. Il eſt cependant certain que la marche de l'eſprit eſt la même pour toutes les vérités; il eſt plus difficile de la démêler & de la ſuivre dans celles qui ne ſont point ſoumiſes au calcul; mais cette difficulté doit encourager les perſonnes qui penſent, & qui doivent toutes ſentir qu'une vérité n'eſt jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, & que quelque vrai que ſoit mon reſpect & mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller jusqu'aux aſſurances que prend la liberté de lui en réitérer &c.

A Bruxelles, ce 11 Août 1740.

SIRE,

J'ai partagé bien ſenſiblement le plaiſir que Mr de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrit ne ſont pleines que des louanges de V. M., & du bonheur qu'il y a à paſſer ſes jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il eſt occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appeloient, & où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de Mr de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de poſitif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendroit qu'à V. M. de diſſiper tous les nuages, & il ſuffiroit que Mr de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, & l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je ſuis bien certaine que cela ſuffiroit pour procurer à Mr de Voltaire un repos dont il eſt juſte qu'il jouiſſe & dont ſa ſanté a beſoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ſes bontés, & qu'elle ne faſſe aujourd'hui par Mr de Camas ce qu'elle daigna faire par Mr de la Chétardie dans un temps où nous n'oſions pas même en prier V. M. Louis XII diſoit qu'un Roi de France ne devoit point venger les injures d'un Duc d'Orléans; mais je ſuis perſuadée que V. M., faite pour ſurpaſſer en tout les meilleurs Rois, penſe qu'un Roi de

Pruſſe doit protéger ceux que le Prince royal honoroit de ſon amitié. Je ſuis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de V. M.; j'eſpère toujours que je pourrai ſatisfaire quelque jour le déſir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, & de l'aſſurer de vive voix du reſpect & de l'attachement avec lesquels je ſuis &c.

A Fontainebleau, ce 10 Octob. 1740.

SIRE,

Mon devoir & mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'aſſurer de mon reſpect au commencement de la nouvelle année. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toute ma vie &c.

A Bruxelles, le 24 Décembre 1740.

SIRE,

Il m'eſt impoſſible de contenir ma joie, & de ne la pas marquer à V. M.; les bontés dont elle

m'honore m'autoriſent à prendre cette liberté, & à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons les avantages de la guerre, & je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu & admiré V. M., je ſerai toute ma vie celle qui prendrai le plus de part à ſa gloire, & qui ſerai avec le plus profond reſpect &c.

A Verſailles, ce 2 Juin 1742.

SIRE,

Les bontés dont V. M. m'honore m'autoriſent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec Mr le Duc de Mr de Montenero Caraffa. V. M. ſait bien que ſi mes vœux avoient été exaucés, ç'auroit été à ſa cour qu'elle auroit paſſé ſa vie, & c'eût été un bonheur dont j'aurois été bien jalouſe; je ne perds cependant point l'eſpérance d'admirer quelque jour de près celui auquel j'ai voué depuis longtemps l'attachement le plus reſpectueux & le plus inviolable. C'eſt avec ces ſentimens & le

plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie &c.

A Paris, ce 7 Mai 1743.

SIRE,

Les occaſions d'aſſurer V. M, de mon reſpect & de mon attachement me ſont trop précieuſes pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne ſais ce qu'on peut y ſouhaiter à V. M.; il me ſemble qu'on ne peut déſirer pour Achille que les années de Neſtor. Pour moi, Sire, je déſire que V. M. continue de m'honorer de ſes bontés, & qu'elle ſoit bien perſuadée du reſpect avec lequel je ſuis &c.

A Paris, ce 2 Janvier 1744.

SIRE,

Je prens la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorſqu'elles parurent pour la première fois; les occaſions de faire ma cour à V. M. me ſont trop précieuſes pour en négli-

ger aucune. J'eſpère qu'elle recevra avec ſa bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philoſophe qu'au roi.

Si j'oſois, je ſupplierois V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je reſſens de voir S. A. R. la Princeſſe Ulrique remplacer par ſes talens la Reine Chriſtine; elle étoit ſeule digne de remplir le trône de cette illuſtre Reine. Je ſuis avec l'attachement le plus inviolable & le plus profond reſpect &c.

A Cirey, ce 30 Mai 1744.

SIRE,

Je ne ſais ce qui m'afflige le plus, ou de ſavoir V. M. malade, ou de perdre l'eſpérance de lui faire ma cour; j'eſpère qu'elle me ſaura quelque gré du ſacrifice que je lui fais, & que la préſence de celui qui vous rendra cette lettre, (& que j'eſpère que V. M. ne gardera pas long-temps,) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrois lui dire le reſpect & l'attachement avec leſquels je ſuis &c.

A Bruxelles, ce 8 Sept. 1744.

LETTRE

DE

LA MARQUISE D'ARGENS

AU ROI,

SIRE,

Depuis deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne ceſſe de me recommander d'écrire partout qu'il eſt mort comme un ſaint, lorsque la vérité veut que je diſe ſimplement qu'il eſt mort comme un ſage. On a abuſé de ma douleur pour offusquer ma raiſon, Sire; elle l'étoit au point, qu'il a fallu que je me faſſe violence pour obéir aux ordres de V. M., qui me demandoit compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidellement; mais je crains d'avoir affoibli le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairoit ſi bien! C'eſt à la lumière de vos précieuſes lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui

jusques là m'avoit abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expreſſions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du Général de Goltz: Caton n'eſt pas mort avec plus de fermeté; parlant comme Lucrèce, ſa ſeule inquiétude étoit l'arrivée de ſon frère, qu'il attendoit pour prendre ſes derniers arrangemens avec lui; il a mépriſé les vaines terreurs de l'autre vie; enfin il eſt mort en grand philoſophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenoit pendant ſa maladie des ouvrages des plus illuſtres philoſophes. L'abbé, comme homme d'Égliſe, vouloit ſouvent diſputer ſur ſes principes; mais la politeſſe l'empêchoit de diſputer trop obſtinément contre un homme fort affoibli, & l'abbé cédoit par cette raiſon aux diſcours qui lui paroiſſoient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que feroit à mon mari l'avertiſſement qu'on vouloit lui donner de penſer à lui, étoit un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de ſon lit; mon mari n'ignoroit pas que ſa fin s'approchoit, il me le diſoit

tous les jours; mais je me ſervis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvoit lui cauſer. Quand je l'ai quitté, Sire, il étoit hors d'état de voir, de parler & d'entendre; V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a aſſiſté à ſon dernier ſoupir, ſe trouva là à la minute; c'eſt un ami de ſes frères, qui logeoit chez la baronne à ſon paſſage à Toulon, où il eſt encore reſté quelques ſemaines après nous; il épioit ce triſte moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher Marquis, qu'il falloit abaiſſer les vapeurs de l'eſprit, *& ſauver l'ame, fût-ce aux dépens du corps.* Quel ſyſtème barbare! Un eſpoir plus humain m'y avoit ſeul déterminée, & j'attendois de ce remède ſon retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, ſi j'ai importuné de nouveau V. M.; des ſcrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des ſcrupules légitimes m'ont dicté cette ſeconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, & rendre à mon mari toute la juſtice qui lui eſt due. Comment ne ſeroit-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand ſervice que je puiſſe

rendre aujourd'hui à mon mari eſt de brûler tout ce qui me reſte de ſes ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avoit apportés ici avec lui, comme ſi plus on brûle de choſes dans ce monde-ci, moins on eſt brûlé dans l'autre? La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raiſon, à mon exact devoir envers V. M. & envers mon mari; ma douleur m'avoit ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien ſes ſentimens étoient ſolides; il avoit formé le plan d'un ouvrage qui n'étoit pas au deſſous de ce qu'il avoit écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en eſprit, pendant tout le cours de ſa maladie; le ſort a trahi ſes projets. Il eſt trop heureux, ſi après ſa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'étoit pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je ſuis avec un très-profond reſpect &c.

A Éguilles près d'Aix, ce 19 Mars 1771.

C12883

BIBLIOTECA